Julie, ou La nouvelle Héloise: ou lettres de deux amants ..., Volume 2

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LETTRE PREMIERE

1 jvhii (i).

J'ai pvis et quitté cent fois la plamei)' j'hésite dès le premier mot, je ne sais'qael ton je dois prendre ,* je ne sais par où commencer ; et c'est k Julie que je -reax écrire! AIlj malheorenK! qnesuis-je devenu? Il n'est donc plus ce temps où mille sentiments délicieux coi]doieut de ma plume comme un intariisable torrent.^ Ces doux moments de confiance et d'épancbement sont passés , nous ne sommes plus Tau à l'antre , nous ne sommes plus les mêmes , et je ne sais plus à qui j*écris. Daigne-rez-Tous recevoir mes lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir ? Je» trouverez- vous assez réservées, assez circonspectes? Oserois-jey garder encore une ancienne fami^vi.

" t (x) Je n*ai guère besoin , je crois , d'avertir que , dans cette se-conde partie cl daàs la suivante , les deux amants séparés ne font que déraisonner et battre la campagne ; leurs pauvres tét«s n'y sont plu».

t LA l^QUVEIlE-HltLOrSE,

liante? Oserois«jc.y parler d'^n ànAuiit éteint oa m 'prisé? et ne snis'je pas plu» recalé que le premier jour où je TOUS écrivis ? Quelle différence , ô ciel I de ces jours si charmanfs et si doux^ à mon ef-froyable misère! kélu»!- jecommençois d^îBxisterv efj* suis tomhé dftns Panéantis-semeat ; Tesppir de vivre animoit mou ççeur; Je n*ai plus, devant moi quç ri mage de U VQort; et troi» ans d'intervalle out fermé le cercle fortuné de mes jours. Ahl que ne les ai-je terminés ayant âfi mesJirviyre à jpo -m^rae ! Que ii*ai-je suiyi mes pressïtatimcnts a;)rè$'((fèi5*frf-. pides instaiita de délices où je ne voyois plus rien dans la yie qui fut digne de la prolongper ISans doute, il falloit la borner A ces trois ans« ou les ôter de sa dnr»e; il vaVi^ m^eùx ne jamais j^^oùter la félicité., que la goûter-ct la perdre. Sij'avois franchi ce fatal iîitcr-

vaile , sj j 'a vois évité ce premier regard qu^ ifie fit une autre ame , ye jouirois de m» raison, je vemplirois les. devoirs d*un bomme* et selj^eroii^ peut être àe quelque*! vertus mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Moq oeil osa çontempl^'r ce qu'il ne ialloit point voir ; cette vue a produit Cijfin aoji effet inévitable. Après m'être égaré par degr (s , je ne suis plus qu'un furieuse dont le sens est aliéné , un lâche esclave sans force et sana courage, qui va tr^içant d^n^rîgnoçuinie sa chaîne f t son désespoir.

V.iins rêves dNin esprit qui s égare ! Désirs faux ft trompeurs, désavoués à ^instant par le cœur qui ^ss a formés ! Que sert d^imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu*on rejetteroit quand *N uojat s^fQJ^est ojffcuts.? Ah ! ^ui junviis coatio.tra

SEÇONBE PARTIE. 7

IHmiDur, faura vue, et pourra le ciboire . qa*ll y ait quelque félicité poss^e .']ae j.e roulasse acheter aa HTÏ-x. de mes premiers feux ? Non , aoa : qae lie ciel garde aes bienfaits, «t mé laisse ave;c ma misère le «oa-Tenir de. mon bonheor pisaé. J*aime mieax le« plaisirs qtû, sont dans m^ mémoire et les regrets qai iéchirent mpname, quç d'être à jamaU keurenx. fans ma Jolie, Tiens., image adorée, remplir na C(£ur quL ne vit qpepar toi } snisrmoi dans mon exil , C^nsoie-jnoii dans mes peines , ranima 9t spptiens mon espérance éteinte. Tonjonr» oeçiœur infortuné sera to>i sanctuaire inviolable, d*anle sort ni les hommes ne pourront ja.mais t'arracl^er. Si je soi» mort au bonheur, yè ne le soi^ po^nt à ramonr qot in*en rend digne. Cet amo.^ eat invincible coii^mc le charme qui la f^it naître ; il est fondé sur la ba.s« inébranlable 4.a mérite et des vertus ; il ne ptpaX pé-* ^ir dans une an^ immortelle; il na plus besoin de Vappni de l'espérance , et Iç p^é lui 4oniie des forces |>oar ou ^venir éteru«l.

Mais toi , Julie ^6 toi qui susain^er une fois , corniment ton tendre coeur a-t-il oublié de yivre? com-v lUent ce feu sacré s'eit-il éteint dans toujime pure? comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes qut

toi seule étois capable de sentir et de rendre ? Ta me chasses sans pitié , tu me bannis avec oppro? lire , tu me livres à mou désespoir ; et tu ne vois , pas, dsus l'erreur qui t'égare, qn*en,me rendant misérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours ! Ah I Julie, crois-moi, tu chercheras vainement un autr« cœur ami du tien ; mille t'adoreront sans doute , le tnieu seul te savoit aimer.

Réponds - moi naiaten«it, amante abusée où trompeuse, que sont dievenns ces projets formai avec tant de mystère? Où sont ces vaines espérant ces dont ta leurras si souvent ma crédule simplicité? On est cette linion sainte et désirée , doii^n objet de tant d^ardenîts sonpirs, et' dont ta plnme «t ta boucHie flattôient mes vœux? Rétas t sur la foi de tes promesses j'osois aspire^ à ce nom sacré d'époux, et me croyois déjà le pins heureux des bom» mes. -Dis , cruelle ! ne m*abusois-tu que pour rendre enfiii ma douleur plus vive. et mon hnmiliatioH plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéissance, d«' docilité, de discrétion ?M'a'S- tu vu désirer assez foiblcment pont , mériteb d'être écondnit , ou préférer mes fongueux désirs il tes volontés suprêmes? J'ai tout fait pour te plaire, et tu m*abandoniies ! Tu te charg^^^^ ^^ ikiou bonheur , et tu m'as perdu! Ingrate, rendsmoi compte du dépôt que je t'ai confié ; rends-mo^ compte de moi - même après avoir égaré mon cœur dans cette "suprême félicité que tu m*^as montrée et que tu m'enlèves. Anges du ciel , j'eusse méprisé votre sort; j'eusse été le plus heureux des êtres...' Hélas ! je ne suis pins rien , un instant m*a tout Âté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs' aux regrets étemels : je touche encore au bonheur qui m'échappe... j'y touche encore, et le perds pour jamais!... Ah! si je le pouvois croire ! si les rtstrs d'une espérance vaine ne sontenoienf... O rochers de Meillerie , que mon œil égaré mesura tant de fols, que ne servites-vons mon désespoir? J'aurois

moins recette la vie quand je n*en «vois pas senti le prix. .

II. DE XTLORB £dOU1.RD 1 CLJLJJHE

JM pus arrivons k Besançon, et raon'premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait, sinon paisiblement, dn moins sans ac« cident, et votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un c/œur aussi malade ; il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité» Il a boute de sou état , et se contraint beaucoup deva'it i^oi ; mais tort décelé ses secrètes a^^itations : et «4 je feins de m^y romper , c'est pour le laisser aux prises avec lui-même , et occuper ainsi une partie 4es forces de son ame à réprimer l'effet de lautrc. Il fut fort abattu la première journée; je la fis courte , voyant que la vitesse de notre mnrche irritait sa douleur. Il ne me parla point , ni moi à lui : les cons.olatioits indiscrètes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence et la froideur trouvent aisément des paroles , niai$ la tristesse et le silence sont alors le vrai langage (àe l'amitié. Je commençai d'appercevoir bier les preu^eres étmcelliS de la fureur qui va sucr^Jer infaipiblement à cette létbargie. A la dînée, à peine y avoit-il un qnart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'a,*» ^orda d'un air d'impatience. Que tardons-nous k partie? me ditril avec un souris ,amer; pourquoi

restons-uops an moment si près d'elle ? le soir il affecta de parler beancoup , sans dire an mot de Jalie: il recommençoit des qaestioas aoxqaelles j'ivois réponda dix fois. Il voulut ^voir si nous étions déjà îiar terres de Fraiiçe , et pais il demanda si nous arriverions bientôt à YeTai. La première chose qa*il fait k chaque station , c'esf de commencer qnelqae lettre qu*il déchire ou chiffonne an moment après. J*ai sauvé du feu deux ou trois de ces Brouillons, snr lesquels vous pourrez entrevoir

Tctat de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre eiitiefe.

L'emportement qu'annoncent ces premiers symptômes est facile à prévoir; mais je ne saurois dire qiiel en sera l*effét et le terme ; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi , je piiis répondre de êes fureurs,' mais non pas de son désespoir; et, quoi qu'on fasse , tout homme est toujours maître de sa vie.

^ Je me flatte cependant qu'il respectera sa personne et mes soins, et je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié qui n*y sera pas épargné , que sur le caraotere de sa passion et sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peat guère s'occuper fortement et longtemps d'un objet, sans contracter des dispositions qtli s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit ^tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, et je ne doute pas non pins que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne k elle-même an peu plus d'ac-

tivlté qa*elle n'en auroit n9tarel]ement sans loi.

J*ose compter aussi sur son.cœur, il est fait ponr combattre et vaincre. Un aroonr pareil an sien.n'cst pas tant nne foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente et malheureuse est capable d'absorber pour un temps , pour toujours ^eut-étre , une partie de ses facultés : mais elle est elle-même une preuve de leur excellence et du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse ; car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions , et l'an ne sert dignement Iji philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

Soyez-en sure, aimable Claire, je ne m'intéresse pas moins que vous au j^ort de ce couple infortuné, non par un sentiment de commiséra-

tion qui peut n'être qu'une foibh^Me , mais par la coiîsi dération de la justice et de l'ordre, qui veulent que chacun «oit placé de la manière la plus avantageuse k lui* même et à la société. Ces deux belles anies sortirent Tune pour l'autre des mains de la nature ; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur, que^ libres de déployer leurs forces et d'exercer leurs vcftus , elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles et bouleverser l'harraome des êtres pensants? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau » et fait-elle gémir dans lés, larmes des cœurs tendre» et bienfaisants , nés pour essuyer celles d'autrui? Le lien conjugal ù'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagements ? Ojii , toutes les

 lois qnî le géneut soat injustes , tohs les pefr«8 qui Tosent former oa x'ômpre sont des tyrans. Ce chaste nœad de la natare n*est soumis ni au pouvoir sou* tersàn ni à rantorité pateraelld, mais à la seule Hutorité du Père commun qui sait èibmmander aux cœurs, et qui, leur ordonnant de s'unix*, les peut contraindre à s'aimer (x).

Que signifie ce sacrifiée des conYetiànces de là nature aux couTeuances de rdpinion? La diversité de la fortune et d'état s'éclip«e et se confdnd dan* le mariage , elle ne fait fieii au bQohécir ; mais ctelle de caractère et d'humeur demeure , et c'est par elle qu on est heureux ou malheureux.. L^enfant qui n'a de réglé que l'amour choisit mal , lé père qtU n'a dé règle que l'opinion choisit plue mal encore. Qu'ntie fille maùqtie de raismi j d'expérience pour juger de la jiagesse et des mœurs', un hon peré y doit sup*' pléet sans doute ; son drorit , son devoir même est de dire, Ma fille, c'eft on hdniléte homme, ou^

(X) Il 7 a des pa3r9 où cette eonrénance des comditioos tt de la fortune est tellement préférée à celle de la nature et des cœurs , qu'il suffit que la première ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plu& heureux lUariages , sans égard pour l'iionneur pei^du des infortU'^ nées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J*ai vu

plaider au parlement de Paris une eaose célèbre , où l'honneur du rang attaquoit insolemment eé publiquement Thonnêteté, le devoir, la foi conjogftle, et où î'indigke père qiii gagua son procès oia déshériter son fils pour n'avoir pas voidu être un mal- bonnet© homme. On ne sauroit dire à quel point , dads ce pa^s si galant , les femmes sont if ranniséeS p^ïr les lois. Faufil s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leur» mœurs?

SECONDE PAittIÈ. • i5

eVW tin frippon ; c'est an hdmmèr de* seni^ iSn , c*t st tin ion. Voilà les convenandes do-it il doit conndîtrc ; le jngeftieiii de loutcs lés ktitres appartient à là fillci En criant qu'on irdnbléroît ainsi l'ofdfe de là flociété, ceà'trrtns ié tri^nblent^-ùx-to-mesS. Que It ranpf se réglé par Ï^Itt^Hté , et Tn dqh des. cœnrt par ledf ébdix ,*Vo41à*W Véi'itable ordre Hàtiiïfl ; cé'trt qui lé ■ règlent '|Mii< -là tiarî«saiïce da ^àr lés' rifcbessei sont' les TFals'pèrttfrbàtfedrar dé éet ôrdte, ce soïA ceux-là <iu'ii Tant décrier on punir.

Il ^t donc de la justice nnivctsellé qtié ces abnâ soient rèd#è«sé*; iF'lfer'lltî devoir "dé 'l*bomrae de •"opposer à la riolehce, de cOticbnrir à l'ordre^ et , a'iV m'ètoit possible d'anir^cés dctnt amants en dépit d'un vieillard sans rtiison, nef dotftcz pas rjuc je n'acherassé en cela Fou vràp^e cîù ciel, àans'iù'enibârnsser de l'approbatic^n des bomniés.

"Vous été» plus betlreilse , aimable Claii'e ; tous avez un père qui nC-prétend point savoir mienx que lFOii»eii quoi cônnisle Votre bonbe^î*» Ce n'est peutêtre ni par de grandes vues de sagesse , ni par une tendresse excessive qu'il Irons tend ainsi niaitresse de votre sort; mais qti'împorté lïi causé «l'effet est le même 5 et si, dans 1» liberté rfu'il tous laisse, l'indoleiice lui tient lieu de raitiOïk-i^tLoiiid abuser de cette liberté , le cboix que 1rOî"*s'aVez fait à viac;t Ans aura t l'approbation du plus sage peré. Yoîre cœur, absorbé par une amitié qnf ir'ettt jamais d'égale, a gardé peu de place aux fertx de l'amour ; TOUS lerir substi-

titc* tout ce qui peut y suppléer dan» le nlariage : moins amante ff»"amie , si vous n^tes kl plus tendre épouse vous / .ez la pl«lK. ver-

KOUV. HÉTX)iSE. 2. ^ a "

tneiiAe, et cette onion qu'a formée la sageue doit croître avec l'âge et dorei; autant qa*elle. L'iinpi[iU •ion du cœar est pins aveagle , mais elle Mt plus lavincible : c'est ie moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résistisr. Henrenx ceux qae Tamonr assortit comm<e anit>it iàit la raison , et qni n'ont point d'obstacle à yainere et d« préjngés à combattre ! Tels scroientnos denx amants sans Fin juste résistance d'un pere entité. Tels mal« gré lai pourroient-ils être encdre, si 1 un dès dena étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie et ie YÂIfe montrent égale* ment que c'est aux époux seuls à JQger s'ib et co&* rienuenh Si Tamoar ne règne pas , la raison choisira seule; c'est le cas où vous êtes: si l'amour regue, la nature a déjà cboisi ; c'est celui de Julie. Telle est la loi s^rée de la nature , qu'il' n'est pas^ permis k l'homme d'enfreindie , qu'ii n'^nfireint jamais impunément . et que la considération des états el des raogs ne peut abrc»ger qu'il n'en eoàte des ntalheui's et des crimes.

Quoique l'hiver s'avance et que j'aie k m« rendreà Rome ^ je ne quitterai point l'ami que j'iii sons ma garde que je ne voie son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par sou firix et paroeqne voua me Taves confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux , je tâcherai de faire au moins qu'il soit sage , et qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de panser ici une quinzaine de jours avec lui ^ durant lesquels j'espeiv que nous recevrons dis noavell:^ de J aXis et des vôtres , et que

SECONDE PARTIE- iS

voas m*>il Jerez tontes deux à mettre qaelqne appareil ftar les blessures de ce eœnr malade , qiii n« peot encore écouter la raison qae par l'organe du aentiment.

Je joins ici |ine lettre ponr votre amie : ne la confiez, je vons prie, à aocnn commissionnaire , mais remettes-la Tons-méme.

FKAGMENTS joiHTt 1 LA LBTTax FaxcintirTs.

Jl oua^uoi n'ai-je pn Tonsjoir avant mon dt'part? Voila ave« craint qne je n'expirasse en vous quittant ! Cœnr pitoyable , rassurez- vous. Je me porte bien... je ne souffre pas:., je vis encore... je pense 4 vous... je pense an temps où je vous fus cber... j'ai le cœur un peu serré... la voiture m'étourdit... je me trouve abattu... Je ne pourrai long-temps voua écrire aujourd'hui. Demain peut-être aurai-je plua de force... ou n'en anrai-je plus besoin...

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vitesse? Où me conduit avec tant de zeJc cet homme qui se dit mon âml ? Est-ce loin du toi Julie ? Est-ce par ton ordre? Est-ce eu des lieux où tu n'es pas?...

xO LA HOUVELI^E HÉLOI.SE,

AÙ ! fïUe insensée !... je mesurç é^es y«ax. le chemiit <jae je parcoure si rapi4einent. D'où vieiU-je ? on vais-je? et pparf|îioi tanr de iiUgeaqe? Avez-vooi penr, cruels, que je ne coure pas assez tôt à m^ perte ? Q amitic ! o nmour ! est-ce U votre accord? 8ont-cç iàyoib^^faitsPf.r

As-ta bien consnlté ton cœnr en me cliassant ayeo t^nt de violence ? Ajs-tn pu , dis , Julie , as-iu ^ u rew noncer pour jamais...? Non, non; ce tendre ccenr Pl'^lme, je 'e sais bifn. Malgré le ^Oft^ malgré Iniv même, il uraimera jtisqu'au tombeau... Je le vois, tu t'es laissé suggérer,., (i) Quel repentir éternel tu te prépiuvs!... Hélas! il «era trop tard... Quoi! tu pourrais oublier,.. Quoi ! je t'aurois^mal cou* nue!... Ahl songe à toi, songe à moi, songe à... Eçoate, il en est temps encore... Tu m^as cbassé <|V"ç barbarie. Je fuis plps vî'c f;ue le vent... Di« uu mot, un seul mot, et jr reviens plus prompt qn« réclair. Dis, un |not , et pour j «mais nous sommes nni^: i.ous devons Tétre... nous le serons... Ab! Tair eimporte mes pl^iotes!... et cepetidant je fuis! je vais vivre e\ mourir loin d'elle... Vivre loin d'elle!...

(i) La suite montre qu.' s s soupçons tomboi^'Ot sof ipjlord Édoaard , et ^e CUire les a pri$ ptior eUe,

SECONDE PAETÏE. 17

III. DX MTLORD EOOUAmD 1 JITLIX

VoTRK confine tous 4ini des nooTelles de rotre ami. Je crois d'ailleurs qu'il yous écrit par cet or-» dinaire. Conimencez par satisfaire là-dessas. voire empressement, pour lire ensuite posément cette lettre ; car je yons préricns ^ne son snjet demande toate YOtre attention.

Je connois les hommes ; j'ai récn beaucoup en ' peu d'années; j'ai acquis ntae grande expîfrience à mes dépens , et c'est le chemin des patsious qui m'a/;ondnit à la philosophie. Mais de tout ce que j ai observé jusqu'ici je n'ai rien vu de -si extraordinaire que vqns et votre amant. Ce nVst pas que voua ayez ni Tun ni l'antre un caractère marqué dont on puisse au premier coup^d'œii aissigner les différences , et il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des amcs communes par un observateur superficiel. «Mais c'est cela même qni vous distingue, qu^il est impossible devons distinguer, et que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque ttft^oiir$ à chaque individu , brillant tous également datts les vôtres. Ainsi chaque épteuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent êk caractère ; et s'il en ' vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve beUe au premier coup-d*anl , il faut la considérer long-4emps pour la reconnoltre. ^La première fois qne je vis votre amant, {e fus frappé d un sentiment

ïJ? - LA TfOUVELLip: H^LOTSE.

nouveau «{ui il a fait qu'atigmenter de jour en jour, à mesure ffU** la raison Ta ,u«tiQ^, A yotre égar^, ce ui tout antre chose encore, et ce senriment fut *i vi' que j^ tpe trompai sur sa nature^ Ce n éjoit pas laut la tli^férence ties sexe;» qui prodnisoit ce^ç iinpresfion, qn'nn carac-

tère encore plus marqué de pfcr"ection qjue le cœur sent, méipe indépendim» 9ien\ de lamov* Je vois bien ce que tous séries Mus votre aiqi , je ne vois pa** de m^me ce qu il se- ^oit sans vous : beapco<||> ,4'bommes peuvent lui ressembler , mais H u*y a qu'une •< nlie i|u monde. Après un toft que j« ne me pardonnerai jamais, votre lettre viuf m'éclairer sur i^es vrais sentiments. Je CQq^n^qiie.jen'értpis f qint jaloux, ni par conséque'it amoureux; je connus ^ne vous étiez trop aimable pour mpi, il vous faut les pri'miccs d'une Aine , et la mienne ne seroit pas digne de tous. ' Dès ce inomeut je pris pour votre bonheur mutuel un tçndre intérêt qui ne s'éteindra pdin|:. Croyant lever toutes les di'licnltés ,-ie lis auprès de votre percnne démarche indiscrète dont lenutuvais sjiccés n'eçt qu'une raisçn de plu» pour exciter mon zele^ Daignez. m'écopter^ et jepni^ réparerençojre tout le mal (fue.je ^ons ai fait.

Sondez bien, votre ccpur^ à Julie, et yoycz s'il vous es.t possible d'éteindre le feu dont; il est dévoré. Il fut un temps peut-être où vous pouviez en arrêter le progrès.: mais . si ,JoUe,^ure et chaste, a pourtant s>iccQmlvé,.coipifent se relèvera - 1 - elle après sa chute? commeuft réfislera-t-elie à l'amour vainqueur , et armé de la d.ngerenss imag^ de .tous lef |;J^iSirs passés ?, Jeui;e AiQ^^te , ne vous en im-

posez plas , et reDoncez à U| confiance qni vons a yédnite : yons êtes perdne s'il faut combattre encore : vons serez avilie et yaincne , et le sentiment de votre honte étouffera par degrés tontes vos vertus. L'araour s'est insinné trop avant dans les substances de votre ame pour que vons puissiez jamais Ven chasser ; il en renforce et pénètre tous les traits comme une eau forte et corrosive ; vous n'en effacerez jamais la profonde irapre«sion sans effacer à la fois toa« le4 sentiments exq^iis que vous reçûtes de la nature ; et quaud il ne vons restera plus d'amour^ il ne vons restera plna rien d*estimable. Qu'avez-vons donc maintenant à faire , ne pouvant plus changer l'état de votre ccei»r? Une senle chose , Jnb'e ; c'est 4e le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui vous reste : profitez-en tandis qu'il est

temps encore ; rendez à Vin^ocence et à la vertu cette sublime raison dont le ciel vous fit dépositaire^ on craignez d^siTilir à ja^ inais le plçs précieux de ses dons.

J 'ai dans le duché d'Yorck une terre assez considérable , qui fut long- temps le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien , mais bon et conunode ; le.s environs sont solitaires , mais agréables et variés, La rivière d'Ouse, qni passe au bout du parc , offre à la fois nne perspective charmante à la vue , et un débouche facile aux denrées. Le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître, et peut doubler sons ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée ; rha^itant paisible y conserve encore les mœurs simples 4es prf içiejrs temps , e^ l'on y tçQùye pAe

image da Valais décrit a-vec det traits si toacliaDts par la plnme de yorre ami. Cette terre est à vou^ , Jalîe, si TOUS daignez Thabiter avec lui ; et cVst là . que fons pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par on finit la lettre dont je {>arlc.

Venex y modèle unique des vrais amants , Tenez , couple aimable et fidèle , prendre possession d'un li«^n fait pour servir d*asilc h Famour et à Tinnocence; venez y serrer, à la face du ciel et des hommes, le doux nœud qui vous unit; venez honorer de Texemple de vos vertus un pays où elles seront adorées, et det gens simples portés à les imiter. Puissîez-vôus en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les sentiments qui vous unissent le bonheur des âmes pures ! puisse le ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble ! puissiez^ vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, et les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfants ! puissent nos neveux, en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale , dire un jour dans Tattendrissement de leur cœur : « Ce fut ici Tasile « de l'innocence , ce fut ici la demeure des deux «amants!»

Votre «ort est en vos mains , Julie ; pesez attentivcunent la proposition que je vous fais , et n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs je me charge d'assarer d'avance et irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charjje aussi de la sûreté de votre départ , et t.le veiller avec lui » celle de votre personne jusqu'à votre arrivée : w vous pourrez aussitôt vous marier publi-jnemen»

SECOND]E PARTIE. ^i

«ans obstacle ; car parmi noas aae llle nobile o'a nul besoin du conseuteni' ut d'antrui pour tUsposer d'elle-jnême. Nos sages lois n'abroffent poiut celles de la nature; et s'il résuite de cet beureux accoi'd quelques inconvénieiits , ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiçséà'Vevai lûon valet- de -cbambre, bomme de confiance, bçave, prudent, et d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourresE aisi ment vous concerter avec lui de boncbe ou par écrit à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sacbe de quoi il s*agit. Quand il sera temps , nous partirons pour vou& aller joindre, et vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre époux.

Je vous laisse a vos réflexions ; mais, je le répète , craignez l'erreur des préjugés et la séduction des scrupules , qui meiient souvent au vice par le cbepiin de l'bonneur. Je prévois ce qui vous arrivera si vous rejetez mes offres. La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans Tabyme que vous ne connoîtrez qu'après la cbûte. Votre extrême douceur d -génère quelquefois en timidité : vous ser^z sacrifiée à la chimère des conditions (i). li faudra coniracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez bono. rée et méprisable : il vaut mieux être oubliée et vertueuse.

(t) La chimère des conditions! c'est un pair d'Angleterre qui parle ainsi ! et tout ceci ne «eroit pas une lictiou! Leol«ur, qu'en dites- vous ?

P» S, D'AUê le doute de votre résolation, je vous ieriê à IHnsa de notre ami , de peur qn^un refus de votre part ne vînt détruire en un in-

stant tont Feffet de met soint.

ly. DX JULIE X CLAIRS. '

' ija ! ma ehcre , dans quel trouble tn m^as laissée hier an soir ! et quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon ooenr ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, et jamais je n'a|>perçus moins de moyen de les appaiser. Autrefois nue certaine lumière de sagesse et de raison dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le pln« bonnéte, et le prenois à l'instant. Maintenant^ avilie et toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires : mon foible cœur n*a plus que le choix de ses fautes ; et tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m*aura point {(uidée, et je n'en aurai pas moins de remords. Tu saisquel époux mon père me destine ;, ta sais' quels liens l'amour m'a donnés. Veux-je être vertueuse.^ l'obéissance et la foi m'imposent des devoirs o^iposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un père ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature , je ne puis éviter de mettre Ton ou l'antre an draespoir ; en

SECONDE PARTIE- aï

me sacriiiant au deyoir , je ne pais éviter de commettre un crime; et quelque parti que je prenne, il faat que je meure k la fois maUieureuse et coupable.

Ah ! cbere et teudre amie, toi qui fus ron jours mou unique ressource , et qui m*a tant de fois sauTee de la mort ft du désespoir, considlere ai}jourd'hui l'àorrible état de moa ame , et Tois si jamais tes secaurables soins me fureut plus nécessaires. Tu sais si tes ayis sont écoutés ; tu sais si tes conseils sont suivis; tu viens de voir^ au prix du bonbeur de ma vie, si je sais déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de raccahlemisnt où tu m'as réduite ; achevé , puisque tu as commence ; supplée a mon courage abattu; pense pour celle qui ne pense plus que par toi.

Enlin, tu Us dans ce cœur qui t'aimie ; tu le connois mieux que moi. Apprendsnoi donc ce que je veux; et choisis à ma place, quand je n*ai plus la force de vouloir, ni la raison de elioittir. ~~

'--■-■ KSiîs la lettre de ce généreux Anglais; relis^la mille fois, mon ange. Ah! laisse -toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la varto, peuvent me promettre encore ! Douce et myisaante union des ames^ délices inexprimables mêmm au sein des remords , dieux ! que seriez-vous pour mon cœur au sein de ia foi conjugale ? Quoi ! le bonheur et l'innocence seroiKut encore en moa pouvoir } Quoi ! je pourrois expirer d amour et de joie entre nnipoux\ adoré et lea chers gages de sa tendresse!... Et j'hésite un seul moment! et je ne Tole paa réparer ma faute dans les bras de celui qui

%i LA NOUlTÉtLË HÉLOISE.

me la ût cora mettre ? et je ne suis p«s déjà femme ▼ ertuease et chaste mère de famille !..« Oh! que les antenrs de mes jours ne peuvent» ils me voir sortir de mon avi isseroent ! que ne penvent>il8 être témoins de la manière dont je sanrai remplir à mon tour les devoirs saoi*és qu'ils ont remplis envers moi!... Kt les tieftis , 'fille ingrate et dénaiilfêe .. rjui le» remplira près d'eux , tahtU.s'ijûc tri les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mère que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprëndra-t-elle à ses enfants à Thonorer? Digne objet de Tayeu^le tendresse d*uii père et d'une mère idolâtres , abandonue-les an regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jour» de douleur et d'Opprobre... et jomis , si tu peux , d'ùlf bonheur acqais à ce prix !

Mon Dieu ! que d'horreârs m'environnent ! quitter furtivement son pays ; déshonoter sa fitmille ; abandonner k la fois père , mère , amis ^ parents ^ et toi-m^me ! et toi , ma d^oilce anue ! -et toi , la bien' aimée de mon cœur 1 toi dont à peine ^ des mon enfance , je pais rester éloignée itn senl joffr ^ te fuir, te quitti^r , te perdre , ne te plus voir !... Ah ! non: que jamais./. Que de tourments déchirent rtc* malheureuse amie

! elle sent à la ois ton» les manx dont elle a le choix, sans qu'adcuiï des biens qui ' lui resteront la consote. Hélas ! je m'ég.tre. Ttfnt de combats passent ma to^ce et troublent ma raison ;' je perds à la fois le courage et le stus. Je-n'ai plu* d'espoir qu'eu toi seule. On choisis, ou laisse-«m(i# Mûrir,

SECONDE PARTIE. a5

LtB pwplexités ne sont que trop bien fondées , m» chère Jalie ; je les ai prévues et n'ai pn les preve' nir ; je les sens et ne les pnis appaisec ; et ce qae je Yois de pire dans ton état, c est qne personne ne t*en pent tirer que toi-même. Quand il s'agit de pm^ dence, ramitié vient an secours d'une ame agitée; a*il fant choisir le bien on le mal, la passion qui^ les méconnolt peut se taire devant un cotisfil desintéressé. Mais ici, qnelque parti ^T^p tn prennes, la uature Vantorise et le condamne , la raison le blàm« et 1 approuve 5 le devoir se taii oas'oppONC à lui-^ même ; les suites sont également à crainùre de part et d*antre; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir ; tu n*as qne des peines à comparer . et toà cœur seul en est le juge. Pour moi , l'importance de» la délibération m'épouvante^ et son effet m'atti-iste. Quelque sortNjne tu préfères, il sera toujours peu digne de toi ; et ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire an vrai bonheur^ je n'ai pas le courage de décider de la destinée. Vaici le premier refus- que tu reçus jamais de ton amie ; et je sens bien, par ce qu'il me conte, que ce sera le dernier ; mais je te trahiTois en voulant te gouverner dans un cas où la ruison mime s'impose silence , et où la seule règle à suivre est d'écouter ton propre ffenchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce aàiûcf luuuv. HÉLO sa. 2. 3

a6 LA NOUVELLE HÉLOlSEi et ne me juge point ayant le temps. Je sais qu'il est des amitiés circonspectes qni , craignant de se compromettre , refusent des conseils dans les occasions difficiles, et dont la réserre augmente avec le péril des amis. Ali ! tu vas conno:tre si ce cœur

qui t'aime connott ces timides précautions ! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle ira instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué , mon ange , 4 quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere et une mère chérissent nne fille unique, il n'y a pas , je le sais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'etiflamme pour un ohjet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire. Mais qu'à l'âge mûr , un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant pour la première' fois de «a vie; que toute une famille t'idolAtre unanimement ; que tu sois chère à mon pere, cet homme si peu sensible , autant et plus ^ peut-âtre , qne ses propre^ enfants; que les ami8,*les connoissances , les domestiques, les voisins, et toute une ville entière, t'adorent de concçrt , et prennent à toi le plus tendre intérêt ; voilà , ma cbere , nu concours moin» vraisemblable, et qui n'auroit point lien s'il n'a"voit enta personne quelque cause particulière. Sai«-iit bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté , ni ton esprit , ni ta grâce , ni rien de tout ce qu'on entend piar le don déplaire: mais'C'eet cette ante tendre et cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale; c'est le don d'aimer^ mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; et il n'y a point de moyen plus snr

rl*acqnérir raCTection des aatres^ que de lenr donner la sienne. Mille femmes sont pins belles que toi ; plusieurs ont autant de grâces ; toi seule as , avec les grâces, je ne sais quoi dç plus séduisant qui ne plaît pas seulement, mais ^ni touche et qui fait Toler tous les coeurs audevant du tien. On sent, que ce tendre cceiir ne demande qn à se donner, et le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à aan tour.

Tu vois par exemple arec surprise riacroyable affection de mylord Edouard pour ton ami ; tu voit son zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule . vertn : et ma Julie de s*attendrir ! Erreur , abus ^ charmante cousine ! A Dieu n^ plaise que j atténue les bienfaits de mylord Edouard , et que je déprise sa grande ame ! Mais , croi^-moi, ce sele, tout pur qu*il est , seroit

moins ardent , si , dans la même eirconstaace , il s*adressoit à d^atres personnes* Cest ton ascendant invincible et celui de ton ami , qui , sans même qn*il s*en apperçoive 4 le déterminent avec tant de force , et lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les âmes d'une certaine trempe; elles transforment ^ pour ainâ dire , les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : pn ne peut les connoitre sans les vouloir imiter, et de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela , ma chère , que ni toi ni ton ami ne connoitrez peut-être jamais le»

hommes; car vous les^yerr» bien pin» comme voo» les ferez, qne comme il» sevont d'eax-m^^raes. Vons donnereile ton à tons ceax qui vivront avec voiu; il TOUS fuiront on yoxu deviendront semblables , et tout ce que vous aures vu n*anra peut-être rien de pareil daus le reste du monde.

Venons maintenant à moi, cousine, à moif]u*un mârae sang , un même âge, et sur-tout une parfaite conformité de goûts et d'humeurs , avec des tempéiraments contraires , unit à toi dès Tenfance.

Congiunti eraa gl* alberghi , • Ma plù coQgiunti i cori :

Conforme era i'etate , Ma *i pensier più conforme (i).

Qne peuses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé •a vte avec toi cette charmante influente qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune? Met yeux ne te renden t.iTs pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en non.s abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attemlri le plaisir de partager tes peines et de pleurer avec toi? Pnis-jc oublier que, datis les premiers transports d'un amour naissant , Tahiitié ne te fut point importune , et que les^ murmures de ton amant ne purent t'engager à m'élpigner de toi , et à me dérober le spectacle de ta foiblesse? Ce mo-

ment fut critique, ma Jolie; je sais ce que vaut «lans ton cœur modeste le sacrifice

(i) Nos âmes ctoient jointeç ainsi que nos dômcnrr*, et nous avions la même conlormlté de goAts que d'ares.

TaS^S , AMIMTE.

â'nne Honte qui n'est pa« réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente si j* eusse été ton amie à demi, et nos amas se aont trop bien senties en s'onissant, ponr que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui reud les amitiés si tiedes et si peu durables entre les femmes^ je dis entre ^lles qui saa* roient aimer? Ce sont les intérêts de l'amour , c'es« Tempire de la beauté , c'est la jalousie de» conquêtes; 4»r, si rien de tout cela nous eût pu diviser, cette diriaion seroit déjà faite. Mais quand mon cœur se- Toit moins inepte à Tamour, quand j'ignoreroisqne Toa feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la ▼ie, ton amant est mon ami , c'est-à-dire mon frère : et qui vit jamais finir par Pamour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe , assurément il aura long-tempa à se louer de tes sentiments , avant que je songe à m'en plaindre; et je ne suis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh ! mon enfant, plût an ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir dn^ tien! je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie,

A regard des prétentions sur la figure , j'en puis avoir tant qu'il me plaira ; tu n'es pati fille à me les disputer , et je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de oous deux est la plus joUe. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente ; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre eba;;rin. Il me semble même quç j'en suis plus fiere que jalouse; ear enfin les charmes de ton visage , n'étant pas ceu:(qu'il faudroit au mien , ne m'ôtent rien de et que j'ai , et je ma trouve encore

 / belle de ta beauté, aimable de tes grâces*, ornée de tes talents : je me pare de toutes tes perfections , et e*e8t en toi que je place mon amonr-propreie mieux entendu. Je n'aimerois ponrtant guère à faire peur pour mon compte, mais je suis assez >jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile , et je n'ai pas bestfin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j^n veux venir, le voici : Je ne pnis ^^ donner le conseil que tu me demandes , je t'en ai dit la raison ; mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même temps ponr ton amie; et quelque soit ton destin , je suis déterminée à le partager. Si tn pars, je te suis; si tu restes, je reste: j'en ai formé l'inébranlable résolution ; f e le dois , rien ne m'-en peut détmirner. Ma fatale indulgeacea causé ta per(e; tou'sort doit être le mien ; et puisque nous fumes ÎTiscparables dès l'enfance , ma Julie il faut l'ctrc jusqu^an tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étonrderie dans ce projet; mais, au fond, il est plus sensé qu'il ne semble; et je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement , quant à ma famille, si je quitte un père facile , je quitte un ^pere assez indifférent ; qui laisse faire à ses enfants tout ce qui leur plait, pins par négli;:;ence que par tendresse : car tu sais que l^s Jiffaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus qu% les siennes, et que sa fille Ini est bien moins chère que la Pragmatique. D'ailleurs, je ne sois pas comme toi fille unique ;

et avec les ei^fants qui lui resteront , à peine saurat-il s'il lai en manque on.

J*abandonne un mariage prêt à conclore P Manco mole, ma chère ; c'est à M. d*Orbe^ s'il m'aime, à s en consoler. Pour moi, quoique j'estime soir caraetère , • que je ne sois pas sans attachement pour sa personne , et que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi , mon enfant, Tame a-t-elle un sexe ? En vérité je ne le sens guère à la miehne. Je puis avoir des fantaisies, mais

fort peu damqur. Un jnari peut m*être utile , mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari ; et de ceux-là , libre encore et pasnble comipe je suis , j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde , cousine , que , quoique je n^ésite point, ce n'est pa» à dire que tu ne doives point hésiter, ni que je veuille t'insinuer de pren-; dre le parti que je prendrai si tu pars. La tUiférénce est grande entre nous , et tes devoirs sotit beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une afCection presque unique remplit mon cœur, et absorbe si bien tous les autres sentiments, qu'ils y sont cdmme anéantis. Une invincible et douce habitude m'attache à toi dès mon enfance ; je n'aime parfaitement que toi seule , et si j'ai quelqtic lieil à rompre en te suivant. Je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai , j'imite Jmlie, et rae croirai jnstifiée.

BILLET DB,JUI.IB 1 CLAIRE

J B t'entend^, amie incomparable, et je te remercie, ▲n moins une foi» j 'aurai fait mon deroir, et ne serai pas en tout indigne de toi.

YI, D« JUI.XB 1 MTLoan BAOfJi.ao.

VoT&K lettr^ mylord, me pénètre d'attendrissement et d'admiration. L'ami qne -vons dainnea protéger n'y sera pas moins sensible , quand il saura tout ce que tous a^ez youlu faire pour nous. Hélas I il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des âmes bienfaisantes. Nous ne savons déjà qu'à trop de titres tout ce que yant la yâtre, et vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous surprendront pJns.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, et ^e tenir de seà bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé! Mais, mylord , je le yois avec désespoir , elle trompa ▼os bons desseins

; mon sort cruel l'emporte sur Tûtre zèle , et la douce image des bieas que tous m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plna sensible. Vous donnes une retraite agréable et sure à deux amants persécutés ; vous y rendes leurs feux légitimes , leur union solennelle ; et je sais qnt

soas TOtre garde j'échapperois aisément aitt poarsaites (l'une famille irritée. C'est beaucoup pour I'hmonr, est-ce aase« pour la félicité? Non : si vous Toolez que je sois paisible et contente , donuetmoi quelque asile pins snr encore , on Ton pui^^e échapper à la honte et au repentir. Vous allez andevant de nos besoins, et^ par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d*ane partie des biens destinés an vôtre. Pln^ riche, plus honorée de vos bieitfaits que de raon patrimoine , je pnistont recouvrer près de vous , et vous daignerez me tenir lien de père. Ah! mylord, serai-je digne d*cn trouver un , après avoir abandoïïné celui que m*a donné la na tnre ?

Voilà la source d«s «reproches d'une conscience épouvantée , et des murrnnres secrets qni déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais si j'en pnis disposer sans les affliger mortellement , si je puis les fair sans les mettre an désespoir. Hélas ! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pe8e*t«elle ainsi les droits du sang et de la nature ? Depuis quand un ccenr sensible marque-t-il av(c tant de soin les bornés de la reconnoissance ? N'est-co pas être déjà coupable, que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le'devenir '^ et cherchet-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs.,, quand on n'est point tenté de le passer i* Qui ? moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire , ceux qui me conservcat la vie qu'ils m'ont donnée, et me la rendent chcre: ceux qui n'ont

d'aatre espoir , d*aatre plaivir qaen moi seule ; an père presqae sexagénaire, nne mère toajoart laa* gnissante! moi, leur unique enfant, je

les laisserois sans assistance dans la solitude et les ennnia de la vieillesse , quand il est temps de leur roodre les tendres soins qu'ils m*ont prodigués ! j e livrerai* leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs! la terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon père et ma mero expirant sans consolation, et maudissant la fille ingrate qui les délaisse et les déshonore ! Non, mylord , la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour , et ne dit plus ric^n h mon coeur : mais cc^^te idée horrible me parle k sa place; elle me suivroit pour mon tourment k chaque instant de mes jours , et me rendroit misérable an sein du bonheur^Enfin , si tel est mon destin qu il faille livrel' le reste de ma vie aux remords, eelni-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'^aime mieux braver tous le» autres.

Je ne puis répondre à vos! raisons, je Tavoue, je n*ai que trop de penchant à les trouver bonnes. Mais, mylord, vous n^étes pas marié: ne seùtez« vous point qu'il faut être père pour avoir le droit de conseiller les enfants d'autrni ? Quant à moi , mon parti est pris ; mes parents me rendront malheureuse, je le sais bien; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune ^ que d*avoir causé la leur ; et je ne déserterai jamais la maison paternelle. Ya donc, douce chimère d'une ame sensible , félicité si charmante et si désirée, va te par»

SECONDE PARTIE. 5i>

ire dans It^ nuit de& soDgea , tn n*aaras plus de réalité ponr moi. Et vous, ami trop générenx, oublies To8 aimables projets, et qa41 n'en reste de trace qu'an fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le sourenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame , si vos généreuses bontés ne sont point épuisées^ il tous reste de quoi les exercer avec gloire; et celui que vous honorez da titre de votre ami peitt| par vos soins , mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où von» le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté , mais d'un génie ardent et fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, et les ç^randes passions ne

germent guère chez les hommes foiblés. Hclas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentiments qni caractérise les âmes nobles , et c'est ce qui fait aujourd'hui ma boute et mon désespoir, Mylord , daignez le croire , s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non , non, cette affection secrète qui prévint en voas une estime éclair: e ne vous a point trompé. 11 est digne de tout ce que voas avez fait pour lui anis le bien connoîti*e ; vous ferez plus encore , s'il cfl possible , après l'avoir connu. Oui , soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son père; c'est à la fois ponr vous et podr lui que je vous eu coajnre ; il jusûfiera votre conlîance , il honorera vos bienfaits , il pratiquera vos leçons , il incitera vos Ttrtos , il apprendra de vous la sag^ss^. Ah l

mylord , a'il devient entre vos mains tout ce qa*il peat être , qvtt vous sereK fier ati jour de votre onvragel

VII. DK JULIE

JCiT toi aussi, mon doux ami ! et toi Faniqae e^oir de mon oœui; , tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse! .i'étois préparée aux coups ..le la fortune , de longs pressentiments me Tes avoient annoncés; je les aurois supportes avec patience ; mais toi pour qui je' les aoufire!... Ah! ceux qui me viennent de loi me sont seuls insupportables, et il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chère». Que de douces consolations je m'étois promises qui sVvanouissent avec ton <^oarage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que toti mérite C-'faceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon . a me abattue ! Ck>mbien de fois j'essuyai mes larmes ' ameres en me disant. Je sonffr6 pour lui, mais il eu est digne ; je suis couj^able , mats il est vec|ueux ; mille ennuis

m*assie;/ent, mais sa constance me soU' tient, et je trouve au fond de son cœur le dédommagemeUt de toutes mes pertes ! Vain espoir que la première épreuve a détruit! Où est maintenant cet amour sublime qui sait élever tous les .sentiments et faire éclater la vertu? Où^ont ce^ fiercs maximes? Qu'est devenue cette imitation d^s grands hommes? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébran>

se<:îonde partis, 37

let, et qtii saocombe an premier accideût qiil le flêpare de ia. maitrease? Quel prétexte excuseï^ déaormais ma boute à mes propres yeux ^ quand je ne Tois plus dans celai qui m'a séduit** qu'un bontfm» aaus courage, amolli par les plaisifa, qa'dn ccenr 14c1}e , abaitn par les premiers revers ^ qa'un insensé qui renonce à la raison sit6t qu'il a besoin d'elle? O dieu! dans ce comble d'humiliation derois-je mt Toir réduite a rougir Je mon choix autant que d«^ mafoiblesset*

Regarde à quel point tu t*oubIies : ton ame égarée tt rampante s'abaisse jusqu^à la cruauté l tti m*osea faire des reproches ! tu t'oses plaindre de moi !... de ta Jolie!... Barbare U*. comment tes remords if ont* ils pas retenu ta maint* comment les plus doux té* moi,'nages du plus tendre amour qui fut japnais t'ont'âls laissé le courage de m' outrager? Ah! si tu pourois douter de mon cœar , que le tien seroit méprisa 'oie!... Mais, non, tti n'en doutes pas, tu n'eH peux douter, j'en puis défier ta fureur ; et dans cet instant même où je hais ton injustice, tu toîs tropbien la source du premier mouvement de colère qtie j'éprouvai de ma vie.

Peux-ta t'en prendre à moi^ si je me sui» perdue par une aveugle confiance, et si mes desseins n ont point rénssi? Que ta rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite , quels projets j'osai former poar ton bonhearet le mien, et eommentilsse sont évanouis avec toutes mesespé" rances ! Quelque jour, j*ose m'en flatter encore , tu pourras en savoir davantage , et tes regrets me venjl«Rmt alors de tes reproches. Tu sais la défense d« -"^afcmr. nâuMSK. «, -4

mon père ; ta n^ignores pas les discours publics ; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous; et pour nous conserver Ton à l'autre , il fallut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc cliassé, comme tu l'oses dire! Mais pour qui l'ai-je fiiit, amant sans délicatesse? Ingrat t c'est pour un coeur bien plus honnête qu*il né croit l'être, et qui mouiiroit mille fois plutôr que de «le Toir avilie. Dis-moi , que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon déshonneur? Viens ^ cruel, si tu le crois, Tiens recevoir le sacrifice tîé ma réputation avec autant de cou rage (|ne je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prêle à déclarer à la face du ciel et des hommes tout ce que itons aVons ' senti Tun pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras un^ mour et de honte: j'aime mieux que le mond? en '.ici* conuoisse ma tendresse qile de t'en voir douter un moment , et tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jam.is ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me sont insupportables. O dieu î comment peut-on se quereller quand on s'aime , et perdre à se tourmenter l'un l'auirc des momeuts oà l'on a si };rand besoin de consolation ! Non, monaini, que sert de feindre un méconten'.ement -qui n'est pas? PLignons-nbus du sort et non de Taniour. Jamais il ne forma d^uîiion si parfaile; ja- ^iaij il n'en forr.ta «iep'as durable. ?ius amca uop

bien confondaes ne saai^ient pi as se séparer; «t nons ne pouvons pins yivre éloignés l'un de l'antre , qne comme deux parties d'un même tout. Comment penX'tn donc ne sentir qne tes peines ? comment ne sens-tn point celles de tonamie? comment n*entends-tn point dans ton sein ses tendrea gémis- . sements ? Combien ils sont pins donlonreux qne tes.ciis emportés! Combien, «i tn partageois mes maux, il» te serôient plus cmels que les tien» mêmes I

Tn trouves ton sort déplcirable ! Considère celni de ta Julie , et ne pleure qne sur elle. Gon^dere dans nos communes infortunes l'état de mon sexe et du tien , et juge qui de nous est le plus à plaindre. .Dans la force des passions , affecter d'être insensible ; en proie à mille peines, paroitre joyens« et contente ; avoir Tair s^ein et i'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent ; être fausse par devoir , et mentir par modestie ; yoiU l'état habituel de tonte Aile de mon âge. On passe ainsi «es beaux ftmrs sous la tyrannie des bienséances , qu'aggrave enfin celle des parents dans nn lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de lois que de luimême; il échappe à resclava<;e ; il se donne à son gré. Sous un jou^de fer qne Je ciel n'impose pas, on n'asservit qn'un cor^ts sans ame ; la personne et la foi restent séparément engagées ; et l'on fo/ne au cri«ie une malheureuse victime en la forçant «^e manquer de part on tVantre 9n devoir sacré de la fidéJité^Il ei|iestde plus sag<'s. Ahl je le sais. Etîe» n'ont point aimé. Qu'elles sont heureuses ! Elles ré- «^

sisteatp.T'ai voola résister. Elles sont plas Térttieii» •es. Aiment - elles mieux la yerta? Sans toi, sans toi seul, je Ttarois toa jours aimée. Il e»tdoiicyrai que je ne l'î^ime pins?,.. Ta m'as perdue, et c'est moi qui te console!... Mais moi que vais>je dèTenir?... Que les consolations* de raraitié sont foîbies où manquent celles de TamOur ! Qui me consolera donc dans mes peines? Qnel sort affrenx j*enWsa^e% moi qui, ponr ayoiryécii dans le crime, ne yois plus qu'un nonyean crime dans des nœnds abhorrés et peut-être inéyitables! Où trouyerai'-j« na^ez de larmes pour pleurer ma faute et mon amant ^ pi je cède? Où trouyenUje asses de force ponr résister, dans l'abattement on je suis ? Je crois déjà yoir les fureurs d'un pcre irrité. Je crois déjà sentir le cri de la nature émouyoir mes entrailles^ on l'amonr gémissant déchirer mon oœnr. Privée de toi , je reste sans ressource, sans appui, sans espoir; le pusse m'ayilit, le présent m'afflige, l'ayenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fût que nous rendre 'plus misérables en

nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont pins , les remords demeurent ; et la honte qni m'hnmilie est sans dédommagement.

C'est à moi , c'est à moi d'être foible et malheureuse. Laisse-moi pleurer et souffrir; mesjplenrs ne peuvent non plus tarir qne mes fautes se réparer ; et le temps même qui guérit tout n# m'offre que de nouveaux sujets de larmes. Mais toi qui n*as nnlle violeuce à craindre , que la honte n'avilit point , qne rien ne force à dégniser bassement tes sentie ments ; toi qui ne sens que l'a^einte dn malhefir et

jouis an moios 4e tes premières vertus , comment t*oses-ta dégrader au point de sonpirer et gémir comme nne femme , et de t^piporter comme un furieux? N'est-ce pas asses du.mépris que j*ai mérité pour toi, sans l'angmen^r eu.te rendant méprisable ■ toi-même , et sans m'accabler à la fois de mon opprobre et du tien ? Rappelle donc ta fermeté , sacbe supporter rinforiune , et sois homme. Sois encore , si j*ose lédiie , Famant que Julie a choisi. Ah ! si, je ne suis plus digne d'animer ton courage , souvienstoi du moins de ce que je fus un jour; mérite que p^ur toi j'aie cessé de l'être; ne me déshonore pas deux fois. r

Non V mou respectable ami , ce n'est point toi que je recoonois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, et que je tiens déjà désavouée par toi-même. J'tspiere, toute avilie, toute confuse que je sui9, j'osQ espérer que mon souvenir n'inspire point des sentiments si bas, que mon image règne encore avec plus de gloire dans uu cœur que je pus . enflammer , et que je n'aurai point à me reprocher , avec ma foiblesse , la lâcheté de ceJui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrâce , tu trouves le plus pré-' eieux dédommagement qui soit connu des âmes senaibles. Le ciel dans ton malheur te donne un ami , «t te laisse à douier si ce qu'il te .rend ùe vaut paît mieux que ce qu'il t*ô te. Admire et chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de son repos prendre soin de tes jours et de ta raison. Que tu serois énm ai tu aavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi !

Mais que sert d'aniiner tA laconnoissance en ai* grissant Jtes douleurs? lu n'as pas besoin de savoi"

4» LA NOtJVELL» HÉLOISE.

k qae] point il t*aime' poar coxmoitre toat ce qu'il ▼aat ; et ta ne peux Teatimer comme il le mérite , sans l'aimer comme ta le dois,

VIII, BK C^iLlAK.

V Q tr S «ves plus d*amoar cpe d^ délioitesse , «t sa» vez mieax f^ire des^crifices qne les faire Tidoir. T pensez-Toos d'écrire à Jolie smr on ton de reprocher dans rétat ou elle est? et pjirceqoe toqs sonffrex, faat-il vGos en prendre à elle qui souffre encore plus ? Je Toos l'iii dit mille fois , j e ne tîs de ma rie un amant si grondeur que tous; toujours prêt 4 disputer sur' tout, Tamonr n'est pour vous qu*un état de guerre; ou , si quelquefois vous 4tes docile, c'est pour tous plaindre ensuite de Tayoir été. Oh I que de pareils amants sont 4 craindre j et que je m'estime heureuse df n'^n avoir jamais touIu que 'de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne !

Croyes-moi , chanpresde langage avec J^lie si vous Youlez qu'elle vive ; c'en est trop pour elle de supporter à>l|i > fois sa peine et vos mécontentements. 4^pprene7. une fois à ménager ce cœur trop sensible; TOUS lui devez les plus tendres consolations : craignez d'augmenter tos maux à force de vous en plaindre ^ ou du moins qe vous en plaidez qu'à moi qui suis l'oaLque auteur de votre éloignement Oui y mon ami , vous avez deviné juste ; je lui ai suggéré le p«rti quVxigeoijt 90a honneur eu péril ^ ou plu-

t6t je Tâi forcée à le prendre en exagérant le danger ; je ▼ons ai déterminé Tons-méme , et chacun a rempli son devoir. J*ai pins fait encore ; je Tai détonmée d'accepter les offres de mylord Edouard ; je Tons ai empêché, d'être henrenz, mais le bonhenr de Julie m^st plus cher que le vÀtre ; je savois qn*elle ne pouToit être heureuse après avoir livré ses parents k H honte et an désespoir ; et j*ai peint h comprendre,

par rapport k vons^mêine, qnel bon* heur vous pourries goûter aux dépens du sien»

Quoi qn*il en soit , voilà ma conduite et m«s torfs ; et pnisqne tous tous plaises à quereller ceux qui TOUS aiment , Toilà de quoi tous en prendre i moi aenle ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat , c'est an moins cesser d'être injuste. Pour moi , de quelque manière que tous en usiez , je serai tonjonrs la même euTers tous ; vous me serez cher tant que Julie voua aimera^ et je dirois dsTantage s'il étoit posaihle : je^àe me rc})ens d'sToir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié qui m'a tonjonrs guidée me justifie également dans ce que j'ai /ait ponr et contre tous , et si quelquefois je ro*intéressai pour tos fenx pins peut-être qnil ne sem*^ bloit me conTcnir, le témoignage de mon coeur suffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à ipoti amie , et ne me reproche que leur inntilité.

Je n'ai pas oublié ce que tous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgrâces, et je pourrois ce me semble vous en rappeler k propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'appaeud qn'une fille de mon â^e est pour un phi-

losoplie An vôtre nnaassi luaavsits préceptear qa^ua dangerenx disciple ; «t il ne me convieadroit pas de douner des leçons à mon maître.

IX. DE MTLOAD BDOUJLBD À 7UI.IE

IM OU S remportons , charmante Jnlie ; one errenr de notre ami l'a ramené à la raison : la honte dt s'être mis nn moment dans son tort a dissipé tocite sa fnrenr , et Ta rendn si docile qne bons en ferons désormais tout ce qu*il nons plaira. Je vois avec plaisir que la faate qn il se reproche lai laisse phia de regret que de dépit ; et je connois qu'il m'aime, en ce <|u'il est hnmhle <;t cooius en ma présence , mais non

pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour qne je m'en souvienne, et des tort» ainsi reconnus font plus d'honneur a ceiui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

' J'ai profité de celte révolution et de l'effet qu'elle a produit pour prendre afvec lui quelques arrangements nécessaires avant de nons séparer ; car je ne puis différer mon dé{)art pins long-temps. Comme je compte revenir Tété prochain , nous sommes coif* venus qu' il iroit m'at tendre à Paris^rt qu*ensnite non» irions ensemble eu A- gieterre. Londres est le seu^ théâtre digne des grands Jalents ^ et où leur carrière est le plus étendue (i) : les siens sont supérieurs à

(i^ C'est avoir un» éiramoe prcrcntion pjD:ir son pays ; car je n'entends pa» dire qa'il j en ait au monde où '.

SECONDE PARTIE. i«r

hien des égards ; et* je ne désespère pas de lai 'voir faire en pea de temps , à Taide de quelques au^is , un chemin digne de son mérite. Je yous expliquerai mes ynes plus en détail à mon passage auprès de TOUS : en attendant , tous sentes qn*à force de succès ouatent IcTcr bien des difficultés , et qu il y a des degrés de considération qui peu^rent compenser la naissance , même dans Tesprit de TOlre père. C'est , ce me semble , le seul expédieut qui reste à tenter pour Totre bonheur et le sien , puisque le sort et lea préjugés TOUS ont été tous les autres.

J*ai écrit à Regianino de Tenir me joindre en post^ponr profiter de lui pendant boit ou dix jours «pie je passe encore STec notre ami : sa tristesse est tropjprofonde polur laisser place à beaucoup d'entretien : la musique remplira les tu ides du silence , le laissera rêver , et changera par degrés sa douleur en mélancolie. J attends cet état pour leliTre^ à lui» même ^ je n'oserois m'y-fier auparavant : pour Regianino, je TOUS le rendrai en repassant, et ne le re-

généralement parlant « les étrangers soient moins bien reçus , et trouvent plus d'obstacles à s'avancer, qu'en Angleterre. Par le goûf de la nation, ils Ti*y sont favorisés en rien ; par la iorme du gouvernement , ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que TAngiais ne va guère deniander aux autre» l*)iospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle cour, hors ceilc de Londres , voit-on ramper lâchement ces fiers insulaires? Dans quel pays, hors le leur, vont-ils chercher à s'enrichir ? Ils sont durs , ii est vrai ; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la justice. Je trouve beau ou'ils ne soient qn* Anglais , puisqu'ils u'ont pas besoin eétre hommes.

prendrai qa'à mon retour d'Itflltc , temps ou , sur les progrès que vous ave/, tléja taifs tontes deux , je juge qu'il ne mus sera plus nécessaire. Quanta présent , sûrement il vous est inutile ^ et je ne tous prlYe de rien en Vous Tâtantpoiir qnelqnes jours.

X. 1 CLJLIRS

" J: ouRQuoi fant-il qne j'ouvre enfin les yenx sur moi? Que ne les ai-je iermés pour toujours , plutôt que de voir l'avili ssement où je suis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes , après en avoir et: le pi os fortuné! Airaablécr généreuse amie, qui fûtes si sotfv«at mon refuge , j'ose encore verser ma honte et mes peines dans votre coeur compatissant : j'ose encore iwiplorer vos consolations ct^fitre le sentiment de ma propre indi<[^îiité ; j'ose recourir à vous quand ^ suis abandonné de moi-même.

Ciel i comment un homme aussi mcprisable â - 1 -il pu jamais être aimé d'elle : ou comn^nt un feu si di^in n'a - 1 - il, point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis plus digne de nommer ! qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rampant et si bas î qu'elle doit de dédains et de haine à

celui qui pnt l'aimer et n'être qu'un lâche. Connoissez toutes mes erreurs j charmante cousine (i) 9 connoissez mon

{ I) A rimitation de Julie, il rappeloit ma cousine; et a l'imitation de Julie , Claire Tappetoit mou ami.

crime et mon repentir ; soyez mon jage , et que je meore ; on soyee mon intercesseur , et que Tobjet qai ^ait mon sort daig^ encore en être Tarbitre.

Je ne 'Von» parlerai noint de Teffet que prodaislt snr moi cette réparation impréyne; ie ne vous dirai rien de ma douleur stnpide et de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par V' gjwe- ■lent inconcevable oa l'un et l'antre m'ont entraîné. Plus je sentois rborreur de mon état , moin, j'imagbtoia qu'il fut possible de renoncer volontairement à Julie; et J'amertume de ce sentiment jointe à rétqnnante générosité de mylord Edouard me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur , et que jeme puis oublier sans ingratitude envers lattii qui me les pardonne.

En'rapprochant dans mon déliretoutes les eircôn. stances de mon départ , j'y crus reconnoîti-e un des- *eia prémédité, et j'osai l'attribocr au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me futil entré dans l'esprit ^ que tout me sembla le confirmer ; la conversation de mylord avec le baron d'Etange , le ton peu insinuant que je l-'accusois d'y avoir affecté , la querelle qui en dériva ^ la défense de me voir , la résolution pris<' de me faire partir , la diligence et le secret de.s préparatifs , l'entretien qu'il (Ut avec moi la veille, enfin la rapidité avec laf^jneile je ius plutôt enlevé qu'emmené; tout me sembloit prouver de la pai^t dt mylord un projet /orn»c de m'écarter de Julie, et le retour que je savois qu'il devoit fq^e auprès d'elle achcvoi^ selon moi de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éçlaircir encore mieuiL avant u'ècla-

 ter ; et dans ce dessein je me bornai à examiner' lem choses »vec pins d'attention. Mais tout redoublait nies

ridicules sonpoom» , et le zèle de l'hnmanité n» lui inspiroit rien d'honnête en ma fareur dont mon ayengle jalotfsie ne tirât qnelque indice de trahison* A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie sans me communiquer sa lettre , sans m* en parler. Je me tins alors snffîsamment conraincii, et je n'attendis que la réponse, dont j^espérois bien^e trouver mécontent, pour.fivoir avec lui réelaircissement que je méditois. •-.

Hier, au soir nous rentrâmes assez tard , tt je sut qu'il y aToit un paquet venu de Suisse , dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le temp» de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer en lisant quelques mots : je prêtai l'oreille attentivement. Ah! Julie! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse... je respecte votre vertu... mais je plains votre erreur*. « A ces mots el d'autres semblables que je distinguai parfaitement , je ne fus plus maître de moi : je pris mon épée sous mon bi^s ; j'ouvris ou plutôt j'enfoueai la porte ; j'entrai comme un furieux. Non , je ne souillerai point ce papier ni vos regard» des injures que me dicta la mge pour le porter à se battre avee moi sur-le-champ.

O ma cousine ! c'est là sur-tout que je pus recounoitre l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles , quand ils veulent écouter sa voix. U'abord il ne put rien comprendre à mes discours , et il les prit pour un vrai délire ; mais la trahison dont je l'accasoiSf les desseins se.>

4tret5 que je lui rep^ochoiè , cette lettre de Jnlié qu'il tenoit euçore, et d6nt je lui pàrlois sans cesse ^ Ibi firenf coûilditt^e enfin le stijèt de ma fiireiir. Il éourit, puis il me dit froidement: T ou* a rez perdu la raison ; et je ne me batâ point contre un inàensé : Couvrez les yen:^ , avengW qiie v<^us étés, à jouta- t-il d'un ton plus doux; ést-eé bien nioi que vous accusez de Vous trahir? Té sentis dans l'accent de ce discours je ne sais quoi <|iri n'étcfit pas d'un perfide J le son de àa Yoix me remua lé èc èùr ; je n eUS pas jeté les yeHic snr les sierts qne tons meS sonpçontf se dissipèrent ^ et je ôommènçài de ^bir avec effroi mon ékfraragancè.

Il s^appei'çut à l'inStaùt de et Ài^ngémétit , il me' tendit la main : Venez , me dit - il ; si -votre retou* n'eut précédé ma justification , je ne yonsauroisyù dé' ma vie. A présent qnè vous êtes rarSoùnâhle , lisez cette lettre, et cdnnoi»se3t une fois Vos amis. .lé voulus refuser de la lire; mais Tascendanf que tant d';^ Yantdges lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'at^torité que, roslgré'meS othb rages dissipés ^ mon désir secret n'appnjroit que trop. I

Imagfinez en quel état je nîe th)utai après ôette lecture ^ qui m'apprh les bienfaits inouis dé celui que j'osois calofmnier avec tant d'iniliguité. Je me précilpitai à seS pied.^ ; et , le cœur charge d'àdmirfftion , de regrets , et de honte , j è sèrroiâ ses genoùjc de toute ma force sans pouvoir pr'oitr'er un seiiï mot. n reçut mon repentir comnKe il avoit reçu m. s outritges, et n'exigea de moi pour prix ilu pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'opposer jamais au, bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fasse dc-

sorin^is ce qu'il lui plaira : aoa ame sublime est; audessus de celles des hommes, et il a'est,|)as plii,s permis de iTcsister à ses ^bieufaits qu'à ceux de JLa] diTÎnité. ,

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adres.-* apient à moi, lesquelles il u'^Toit piiSTonln me ' donner.avant d'avoir lu la sieune,.«t dVtre instruit ' de la résolution de votre cousine.., le vis eujç^ lisant quelle amante ^et quel l,e amie le ciel m'a données ; je vis combie,n il a rassemblé d^ sentiments et de vertus autour de moi pour reud^re mes ren^ord* plus amers et uj^a bassesjkfî^plus Juéprisabk. P^itftSr^ quelle est donc cette mortelle unirjue dont 1^ n^oin-. dre empire est daa§^ sa b^eauté , et qui , «emlilable aux puissances éternelles , se fait ég^lemeat adorer et par les biens et par les maux qu*clle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi , la cruelle , et je l'en aime davan* tiçre : plusellemerendmalbtureux^plus jela trouve . parfaite. 11 sembleque tons les tourments qu'elle iQ,e cause soient pour elle un nouv^i^u mcipite auprès de

moi. Le sacrifice qu'elle vient défaire ^uxscntunents de la nature me désole et m'encbante; il augfmenteà . mts yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amonr : non , son cœur ne sait rien refuser qui ofi fasse va- , l(>ir ce qu'il accorde.

Et vous , digne et charmante cousine , voua , uni* que et parfait modèle d'amitié , qu'on citera seule entre toutes les femmes , et que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre oseront traiter de chimf xe ; ah ! ne me parlez plus de philosophie : je méprise ce trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discoors ; ce fantôme qui n'est qu'uue ombre, qui .

SECONDE PARTIE. Si

noWs excité k meiiAcer de loin les passions , et nous laisse comme nn faax brave à 4ear approche. Dai« gne£ ne pas ài^abàndonner à mes égarements ; daigne* l'entré Yos a!nciennes bontés à cet inrortnne qai Hé les knérire'plns , mais qni les désire pins ar- ' demment et en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeler à moi^aiéme , et que votre douce voix supplée énreë tttat Mâîade i celle He la raison . ^

Non, je Tose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éterrieft: je sens ranimer en mol ce feu pur et saint dont j'ai brûlé ;^r exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut Tobjet, qui les aime ^ les admire, et vei;tles imiter sans cesse. O chère amante dont je dois honorer le choix! ô mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon «me se réveille et reprend dans les vôtres sa force et sa vie. Le chaste amour et ramitié snblime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter ; les purs sentiments de mon cœur me tiendront lieu de sagesse : je serai par vous tout ce que je dois être , et je vous forcerai d'oublier ma chiîtc , si je puis m'en relever un instant. .1 e ne sais ni ne veux savoir qnel'àort le ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digue de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi mé servira d'égide , et rendra mon ame invulnérable aux coops de la fortune : n'ai-je pas asseE~ vécu

pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vi'vro. Ah ! que ne puis-je étonnetr le monde de mes.ver'ns afin qu'on put dire un jour •n'ies admirant: PonvoU-il moins faire! il fut aimé^ de Julie !

P. S. Des nœa^ abhorrés et peiAt-étrc iaévîtm^ blés ! que si§[iiiiîf?nt c^s mots? llji spot ilans sa lettre. Claire^ je m^ittends à toat; je ^ofs]çésigné, prçt à supporter mon sort. Mata ces inots.., jamaU., <|U(4 <|ii'il arrive ^ je ne partirai d*ici qne je n'^if «n Tez? plicatioo de ces mots-la., • , ,

XI. ^S JULIE

Xi> est donc rraî que mon amc n'est pas fermée w^ plaisir , et qu'un ^entimciit de joie y peut pénétrer f ncore ! Heips ! je croypis depuis ton depfirt n'étrf plus sensible qu à la douletir ; je croypis ne savoi^ que souf rir loin de toi, et je n'imapinois pfis ménif des consoJatipns à ton absence. Ta charmante lettre Â ma cousine est v(nue me désabuser ; je l'ai lue et baisée avec des larmes d^attendrisjsemcnt : ç^lea ré» pandu la fraicl^eur d'i;iTie douce rpsée sur mpn comr séché d'ennuis e' flétri de tristessç ; et j'ai sçnti . pai^ la sérénité qui m'en est restée, que tu n*f(spaa(moio^ d'ascendant de loin que 4e pi^Çs sq^r le^ affections lio ta Julie.

Mon ami , quel charme pour moi de te yoir re^ prendre celte vigueur de sentiment^ qqi convient au courage d'un homme ! Je t^eii estimerai davan? tage , et m en mépriserai moins dciu'avoir pi^s eo tout avili la dignité d'un am^ur hounéte , ni corr i^ompu deux cœurs à -la «lois. Je te dirai plus., à présent ({uc nous pouvons parler librement de nos affaires \ ce qpi aggravoit mon désespoir étoit àp

▼oir qne le tleû nonï^ ôtoit la seule ressource qui pouVoit nous rester oans l'usage de tes talents. Tu

'«dntiois tbaxdtettaut lèf digne ami que îe ciel t*a donné : ce ixe seroit pas trdp de ta vie entière pour mé-

• rlter ses bienfaits ; ce ne sera jamais assez pour répïkrer Voffense que tu -viensÉ ^de lui faire, et j*espcre ique lu n'autas plus besolù d'autre leçon pour contenir ton îhKi^ination fougfuense. C'est sotis les auspices de cet homme respectable que tu vas' entrer 'dans le monde ; c'est à rapptd de son crédit, c'est

< gdidé ptfi* son «3epérienCe , que tu vas' t«nt«r de venger le mérite onbiié des rigtteui% de la fortune- l-^is ^our lui ce que lu ne ferois pas potir toi ; tâche au moins dTionorer aes boutés en ne lès rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore k toi i vois quel succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton ^ele.^Le , ciel t*a prodigué ses d^ns; ton heureux naturel cul- i tifé par ton goût t'a doué de tous les talents ; à moins de vingt- quatre aus tu joins les grâces de ton âge à la maturité qui dédommage pluâ tard du progrès des ans;

Frutto senile in sii '1 giovenil fiore (i). •

L'étude n'a point émoussé ta vivacité ni appesanti U personne ; la fade galanterie n'» point rétréci ton esprit ni hébété ta raison-: Fardent amour , en t*in» spirant tous les sentiroei^ts sublimes dont il est ie perc, t'a^onné cette élévation d'idées et cette jus-

(i) Les fruits de rau^omm; siirîa fleur du print«;HH>s*

tesse de aens {i) qui ^o sont ii^épara^les. A sa douctf çlialeuu' j*«i tu too ime.déplqy^r seâ hrillante« in- - cnlté»^ copdme unf fleur t'oayre aux rayons du sor leil: tuas à Iji fqi^ tout ce qui mené à U fortune et tont ce qui la 'aitm.épi'iser. Il ne te manquoir pou;^ pbteuir.les hœineurs du monde 4]ue d*y daigner prc» tendre , et j Vspere qni'nn objets plus cher à ton cyeur Xe donuera panç e^x le zçle 4Qnt ils ute sont pas dignes^

O mon dou^ ami , tu vas t*^oigner de moi !... 6 mon bien -aimé , tu «vas fuir ta JuJLie !... Il le faut ; il faut nous séparer si nous vonlops nous revoir hcur> xeuis. uu J oiu* ; et V^f^et des soins que tu vas prendre est notre deruiec espoir. Puisse une sicl^ere idée t'animer, te consoler durant cette amere et longue séparatiou I puisse .trelle te donner cette ardeur qui surmonte iesobsi^tçleset domte la fortune ! Hélas I lie monde, et Içs affajLres seront pour toi dea distracr tions. continuelles , et feront une utile diversion aux peines de l'ajbsence. Mais, je yais rester abandonnée à moi seule , 09 livrée aux persécutions • et tout me forcera de te regretter sans cesse : heureuse an moins si de vaincs alarmes n .tggravoient mes tourments réels , et si , avec mes propres maux, je ne sentois encore en moi tons: cetfx auxquels tu vas tVxposer î

Je frémis en songeant aux daligérs de mille espèces qne vont courir ta vie et tes mœufs : je prends en toi tonte la confiance, qu'un bomme peut inspi-

. (i) Justesse de sens inséparable de Tamonrl Bon^e Jy^ie , cUe ne brille pas. ici d%ii8 le vùtrc.

rer ; mais paisgae le sort noas sépare , ah ! mon ami ^ pourquoi n'âsta qu'où homme 1 Que de conseils te fteroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! ce n'est pas à moi , jçune , sans expérience, et qui ai moins d'étude et de réflexion que toi 9 qu'il appartient de te donner là-dessus des avis ; c'est i:^ soin que je laisse à mylord Edouard. Je nie {>orne à te recommander deux chases ^parcequ'elles tiennent plus au sentiment qu à Teiçpérience , et que , si je connois peu le monde, je crois bien connoitre ton cœur ; n'abandonne jamais la vertu ^ et n'oublie jamai» ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous cei.arguroentK snbtilt que tu m'as toi <? même appjris à mépriser , qui remplissant tant de Uttcs et n'ont jamais fait un lionnéte homme. Ah! ces tristes rnisonneurs ! quels doux riivissements lents cœurs, n'ont jamais sentis ni dojnués ! Laisse , mon ami , ces. vains moralistes , et rentra au fond de ton anae ; c'est là que

tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des. sublimes vertus ; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousi^me , et que no? passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais reffacer (i)^ Souviens-toi des larmes délicijenses qui couloient de nos yeux , , des palpitations, qui sufCoqnoient nos cœurs agités ,

(x) La véritable philosophie des amants est ceîle de IHaton ; dorant le charme ils n'en oot jamais d'autre. Un homme ému ne peut (quitter ce philosophe ; un lecteur froid ne peut le souffrir.

des traxttporls qui nons éleToient aô. dessus de nous< mêmes , an récit de ces vies héroïques qui renJciit le vice inexcusable , et font l'hoaueur de rhumanité. Veux-tu savoir laquelle est vraimeat désirable , de la fortune on de la vertu ! songe a celle que le cœiir prâfere quand sbn choix est impartial ; songe où l'intérêt nous porte en li^nt Thistoire. Tâvisaslu j;imais de désirer les trésors de Crésus,ni la gloire de Cé^r, ni le pouvoir de Tïérén, ni les plaisirs d'H<.liogabale ? Pourquoi , s'ils étoicnt heureux , tes désirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? CVst qu'ils ne Tétoient point, et tu le se^itois bien ; cVst qu'ils ctoient vils et méprisables, et qn'ua méchant heureux ne fait enVie à personne. Qiiels boni nies contemplois-tn donc avec le plus de plaisir ? desquels adorois - tu les exemples? auxquels aurois - tu mieux aimé ressembler? Charme inconcevable dé la beauté qui ne périt pointi c'étoït l'Athénien btivant la ciguë , c'étoit Brutus mourant pour son pays , c^étoit llégulus au milieu des tourments , c'étoit Caton / déchirant ses entrailles , c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie , et tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que coiivrbient leurs maux apparents. Ne crois pas que ce sentiment fût particulier à toi seul ; il est celui de tous les hommes, et souvent même en dépit d^eUx. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui noiis enchante malgré que neos en ayons 5 sitôt que la passion nous permet de le voir , nous lui voulons ressembler ; et si le plus méchant des liommes ponvoit être nn antre qae loi - même , il voudroit être uh hotoime de bien.

Pardonne-tnoi ces transports, mon aimable ami ; tu sais qu'ils me viennent Je toi , et c'est à lamour dont je les tiens à te les rendre, .le ne yeux point t* enseigner ici te.s propres maximes , mais t'en iaire nn moment l'application pourvoir ce qu'elles ont à ton u<age : car voici le temps de pratiquer tes pro« près le<*ons et de niontrer comment on exécute ce que tu 'sais dire. S'il n'est pas question ^'étre un Gtton ni nn Régnlns , chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre et courageux, tenir sa loi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privé'es .sont souyent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui , mais seulement au l>on témoignage de soi-même; et la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Ta sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient k tons les états , et que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime ; ca# si la véritable jouissance (le l'ame est dans la contemplation du beau, coQfment le méchant peut-il l'aimer dans autrui tans être forcé de se haïr Inirmême ?

Je ne crains pas que les sens et les plaisirs grosslek's te corrompent ; ils sont des picges pen dangereux pour un cœur sensible, et il lui en faut de plus délicats: mais je crains les maximes et les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel et continuel du vice-; je crains lessnphismes aJroits dont il se colore; je craina enfin que ton cœur même ne t'en impose, et ne te rende moins difficile sur le moyen d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner si notre union ii*en pour oit être le fruit.

Je t'avertis, utomami^ de éés dangers, ta vsa^e«se fera le reste ; car c'est beaacoap poût s'eù garautir que d'aYoîr an l'es prévoir. Je n ajoutettii qa*une reflexion, qui remportât, à Mon avis, $ar la faasse raison du viée , sur les (leces erreurs da insensés , et qui «doit sotfiirdpouif df rige^àu bietila irîe der^omme sag^ ; c'est qtte la sottrée du bonhetfr n'est tout' en* tière ni ilans l'objet désiifé ni dans le cœur qui le po»- . aede , mais dans le Bappott de l'un et de f autre , et que, comme tous les

objets de nos de&irs ne sont pas ijrrôprei à produire la félicité , toas les états du cœur ne sont pas propres à la sentir; Si l'ame la plus pure rie suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sàr encore que tontes les délices de là terre ne sauroieut faire celui d'uu cœur dépraTe ; car il y a des deux cotés une préparation nécessaire , un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout éti-e sensible, et toujours ignoré du faux sage qui s'arrête an plaisir du moment, faute de connoitre un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux (fépens de l'autre, de gagner au dehors^poûr perdre eucore plus au dedans, él de se procurer lès moyens d*étre heureuïc eh perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore , si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rénilre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux savoir que moi , qui n^aî Taij: qu^empoisonner les douceurs de ma yïe en pensant y mettre le coinble? Laisse donc dire les méchants qui montrent leur fortune et cachent leui^ cœur ; et aois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur snr

la ter re , il ge trouv e dans an homme ije bien. Tu reçu» tlu ciel cet heureux pencEaiàt it'ioat ce qui e*t bon et honnête : n'écoute que tes propres desirÀ^, ne suis que tes inclinations naturelles; songe surtout à nos premières amours : tant que ces moments purs et délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moj^ehs indignes Ù'e toi. Comment jonird'nn 1 Êiea nont on auroit perdu le goût? Non , pour pou- j < voir posséder ce qu'on aime , il fai;U garder le même ; «œur qui l*a aimé. ^ *

Me voici à mon second point; car, comme tu vois, je n'ai pas oublié mon métier. lUoa ami , Ton peut sansamoijr avoir les sentiments sublimes d'une ame forte: mais un amour tel qu^ le notre T^^time «t la soutient tant qu'il brûle ; sitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, et un cœur use n'est plus propre à rien. Dis-moi , que .serions-nous si

nousT ^ n'aimions plus? Eh ! ne vaudroit-il pas mieu^ cesser d'être que d'exister sans tien sentir? et ponrrois-tn te résoudre à traîner sur la terre 1 insipide vie d'un homme ordinaire , après avoir gonlé tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine? ïu vas habiter de grandes villes,, où ta ii;;ure et ton âge, encore plus qne ton mérite , tendront mille ciubû« ches à ta fidélité; l'insinuante coquetterie affe^^tera Te tangage de la tef!dres^e,,et te plaira sans t abuser, tu ne chercheras point l'ai^our, mais les plaisirs ; tu les goûtera.-, séparés de lui et ne les pourras reliDuuoUre. Je ue sais si tu retrouveras ailleurs le

eo LA NOUVELLE H^LOlSE. ' cœur de Julie, mais je te défie de lainnis retrouTer auprès d'une auti% ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuist^ufient de ton àme t'annaDcer!) le sort que je t'ai prédit ; la tristesse et l'ennui t'accableroui au sein des amusenien s frivol s; le sonvenii* de ûôs premières amours te poursuivra malg^ré tdij /non! image éenf fais plus belle que je ne fus jamais vién-» dra font-à^coup' te sUfpreudre. A rinsta'nt le voile du dé^ût couvrira touà tfs plaisirs , et mille regrets amers ùaîtroiit dans ton cdeur. Mou bien-aimé , mon doux âmi s, ah ! si jamais tu m'oublies...)i*'1as ! je ne ferai qu'en moiùiir ; mais toi ta viVras vil et malheureux, et je mourrai trop vengée*

Ne Toublie donc jartuats cette Julie qui fut â toi , «t dont le cœur ne sera point à d'antres. Je ne pui« rien te dire de plus diaus la dépendince où ïe ciel m'a placée. Mais après t^avoiv recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mreane le seul gage qui soit en mon ^wavoir. J'ai consulté , nonf mes devoirs , ifion esprit égaré vc lés cou'noic plas^ • mais mon cœur, dernière itglc dv qui n cH .sauroit plus saivre >; cl voici le Wsultrft de ses tus lirations^ Je ne t*épouserai jamais sans le consentement de mon père, mais je n'en épouserai gainais un autre sans ton consentement; je t'en donne ma paroli;; elle me sera sacrée qitof qti'il arrivé , et il n'y ar point de force httmaine* qui puisse m'y iTaire man* «pier. Sois donc tatus inqni. tnd)e sur ce que je puisdevenir en ton absence, ^^a , mon aimaJlVle ami , chercher sous les anspicrâ

iln fendre amour un sort di^ f&e de le coilcoimer. Ma destinée est dans tes maintf

SECONDE PARTIE. 6i

autant qa*il a dépendu de moi de L*y mettre , et Jamais elle ne changera que de ton aven.

XII. 1 JULIE

\J QUAI, fiâmma dl glorla, dVnore f Scorrer sente per tutte le yene , Aima grande , parlando con te (ï)<

Julie , laisse -moi respirer; tu < fais bouillonner mon sang, tu me fais tressaillir, ta me fais palpiter; ta lettre brûle comme ton cœur du saint aj^onr de la yertu , et tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Msris pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres? - Crois que si j<; m'oublie an point d'avoir besoin de raisons pour bieU faire , Aa moins ce n'eat pas de la part , tïi seule volonté me suffît. Ignores-tu que j e serai toujours ce qu'il te plaira, et que je ferois le ma) même avant de pouvoir te désobéir? Oui, j'knroi» brûlé le Capitole si tu me Vavoi» commandé , parceqne je t'aime plus que toutes choses. Mais sais- lu bien pourquoi je t*aime ainsi ? Ah ! fille incompai-able ! c'est parceqne tu ne peux riéti vooloir que d'honnête , et que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charme».

(l) de quelle flamme d*h<mneur et de gloire je sens eùmraser tout mon sauç, ame grande, eu parlant avec toi!

Komr. HÉLoisSe 2. ^

lia LA NOUVELLE-HÉLOISE.

Je pars , encoura^ par IVrigage/uent que tu viens' ~ de prendre , et dont tu pouvois t'épargocr le détour ; car promettre de n'être à per-

sonne sans mon «onsentement, nVst-ce pas promt-ttre de n'être qu'à Œoi? Pour moi, je le dis plus librement ^ et je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien, qui ne sera point violée. J'ignore , dans la carrière où je vais m^essayrr pour te complaire, à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen né m'uniront à d'autres qu'à .Vnlie' d'£tan»e ; f e ne vis., je n'existe que jwBr elle, vt mourrai libre ou son époox. Adieu; l'heure pressa , tt je pars à l'instant»

XIII. ▲. JULIB

J'a&.riva.i hier 9a soir à Paris, et celui qui ne > pouvî)it vivre séparé de toi par deux mes en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie, plains»» n^ui,. plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux anroit tracé cette route immense , elle m'eût paru moins longue , et je n^aurois pas senti défaillir mou ame avec plus de langueur. Ah î si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois Téloignement des lieux par le progrès dn temps, je compterois dans chaque jour ôtë de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cptre carrière de douleur est couverte des ténèbres de l'avenir; le terme qui doit la borner se

dérobe k mes foibles yeax. O doute ! à «applice ! BloA cœar inquiet te cherche et ne troaye rien. Le «oleil te levé et ne me rend pins Teapoir de te voir; J^ M couche et je ne t'ai point vue ; mes jours vnides de plaisir et de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi respéranoe éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine et des consolations suspectes. Chère et tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé !

Qoe cette tristesse ne t'alarme pas, je t'en conjure , elle est l'effet passager de la solitude et des réilexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premières Ifoiblesses :^mon cœur est dans ta main , ma Julie ; et , puisque tu le soutiens , il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta dernière lettre , est que je me trouve à présent porté par une double force : et quand, l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laisserois pns d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je nr*aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il u'cAt pas bon que l'homme soit seul. Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix ; et la force unie des amis, comme celle dès lames d'un aimant artificiel , est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié , c'est là ton triomphe. Mais qu'est-ce que la scuîe amitié auprès de cette union ' parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacres? OàV>7it-ils ces hommes • grossiers qui ne prennent lés transports de l'amour

que pour ane fièvre des sens , ponr an désir de la

- natnre avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qo'ils'sentent ce qni se passe au fond tîe mon cœur; qn^'iis voient un amant malheureux éloigné de c4 qu'il aiipe, incertain de le revoir jamais , sans es> poir de recouvrer sa félicité perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qn il prit dans tes yeux et qu'ont nourris tes sentiments sublimcs-ç prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers,, à se voir mémfe privé de toi, et à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreints adorable qui ne s'effaéera jamais de soname. Julie, eh ! qu'aurois-je été sans toi? La froide raison m'eut éclairé peut-être ; tietfe admirateur du bien , je Taurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zèle ; et , pénétré de tes sages leçons , je ferai dire un jour à ceux qui non» auront connus , O quels hommes nous serions tous , si le monde étoit plein de Julies et de cœurs r[ui les sussent aimer l »

En méditant en route sur ta dernière lettre, j'ai résolu de rassembl-qp: en un recueil toutes celles que tu m'as écrites , maintenant que je ne puis plus re-

^cevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, et bien par cœur, tu peux m'en'cFoire, j aime pourtant à les relire sans cesse , ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonhenr. Mais insensibleraenl le papier s'use, et, avant qu'elles

/ «oienl déchirées, je venx les copier tontes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pQor cela. 11 est assez gros ; mais je songe à l'avenir, et j'es-

père ne pas moarir assez jenoe ponr me borner à ce Tolame. Je destine les soirées à cette occupation. chanDante, et j*ayancerai lentement pour la prolonger. Ce précieoic recae>il ne me qaittera de mes . jonr»; il sera moa Manael dans le monde où je vait entrer; il sera pour moi le contrp-poison des maxi- -mes qu*on y respire; il me* consolera ^^ns /mes maux; il proviendra ou corrigera mes faute»; il m'instruira durant ma jeunesse; il m'édifiera dans tous les temps ; et ce seront à mon avis les jpTremieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la dernière que j'ai préseuiement sous les yeux, toute belle qu'elle me paroit, j'y trouve pourtaut un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange : mais ce qui doit l'être encore plus , c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, et je te reproche d'avoir même songé à IVorire. Que me parles-tu de fidélité^ de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour et ton pouvoir. Ah 1 Julie, itispires-tu des aentiments périssables? et quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'élre à toi? Non, non; c'est du pre^ mier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche y du premier-transport de mon cceur, que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que v^en ne peut plus éteindre. Ne t'eusse- je vu que oe^premier instant , c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard ponr pouvoir jamais l'oublier. Et je t'oublierois mt-

intenant! maintenant qu'enivré 4e mon bonh)enr passé son aeol souvenir sufiit pour me le rendre encoure ! mainteoniit qu* oppressé dn poids de tes charmes je tte respire qu'eu eux.' maintenant que ma pre«.iiere

ame est diâparae , et que je sais animé (le c;-'lle r]ne ta m'as donnée! maintenant^ ô Jnlie, que je me dépite contre inoi de t' exprimer si mal tout ce que je sens! Ah! que tontes les beautés de l'uniTers tentent de me séduire; en est -il d'autres que la tienne à mes yeux ? Qae tout conspire à l'arracber de mon cœnr ; qa*on le perce , qu'on le déchire , qu'on brise ce fidele% miroir de Julie, sa pure image n# cessera de briller j usques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la sapféiue puissance elle-même ne saoroit aller jusqnesolà ; elle peut anéantir mon »me , mais non pas faire qu'elle existe et cesse de t^adorer.

Mylord Edouard s'est chargé de te rendre compte it son passage de oe qui me regarde et de ses projets en ma faveur ; mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de celte promesse par rapport à ses arrangements présents. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me Vois , par nue pension qa'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable , en état de faire une figure fort an-dessus de ma naissance; et c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici on nulle affaire u<e m'attache , je continuerai de vivre à ma manière « ef ne serai point tenté d'employer envaioes dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma •Inlie, les premier» be« soins oa dn moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant ; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, qael honnête homme a 4u superfla?

XIV. A JDLIK

(i)J'kktbe avec une secrète horreur dans ce yaste désert du monde. Ce chaos ne m*offre qn*une solitude affreuse , où règne un morne silence. Mon ame à la. presse cherche à s'y répandre, et se trouve par-tout resserrée. .Te ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, ^isoit un ancien : moi , je ne snis seul que dans la foule , où j e ne puÎK être ni à toi ûi aux autres. Mon cœur voudroit parler , il sent qu'il n*est point écouté) il voudroit répondre, onne lui dit rien qui puisse aller jusqu'où lui. Je n'entends point la langue du pays, et personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'ac-

(i) Sans prévenir le jugement du lecteur et celui de Julie sur ces relations , je crois pouvoir dire que si j'avois à les faire , et que je ne les lisse pas meiheures , je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter et d*en substituer de ma façon ; enfin je les laisse , et je me vaute de ce courage. Je me dis q^'un jeune homme devin'^'t-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un h omme de cinquante , à qui Texpérience n'a que trop appris à le connoitre. Je me dis encore que, sans y avoir fait un fort grand rôle, je ne suis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces lettres comme elles sont ; que les lieux communs usés ves-. ten! ; que les observations triviales restent ; c'est un petit mal que tout cela ; mais il importe' à l'ami de la vérité que, jusqu'à la fin de sa vie, ses passions ne, souillent point «es écrits.

f»a LA JS^OUVELLE HÉLOISE.

caeil , d amitiés , dç prévenances , et <(ne mille «oins o£^cieax n*y semblent voler au-devant de moi ; mais c'est précisément de qooi je me plains. Le raoyeti d*étre aassit(^t Tarai de qnelqn'nn qn*oxi n a jamais va? L*honnête intérêt de Vlinmanité, Tépanchement simple et toncliant d'nne ame franche , ont uû langage i>ien différent des fausses démons-

trations de la politiesse et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. .Fai grand'peur que celui qui , dès la première vue, me traite comme un ami de vingt tns, ne me traitât, an bout devinât ans, comme un inconnu, si j*avois quelque important service à lui demander; et quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens , je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le Français est naturellement bon , ouvert , hospitalier, bienfaisant: mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre ^ mille offres apparentes qui ne sont faites qutf pour être refusées , mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire. Comptez sur moi dans l'occasion , disposez de mon crédit, de ma bourSe, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincère et pris au mot , il n'y aoroit pas de peuple moins attaché à la propriété; la communauté des biens seroit ici presqtie établie ; le plus riche offrant sans cesse, et le plus pauvre acceptant toujours, tout se meltroit uaturellemçnt de niveau , et Sparte eut même en des partaj^s moins égaux qu'ils ne seroient ^ Paris. Au lieu de cela ,

e*est pent-être la ville du moade où les foitimes sont le plus inépaks, et crà Te,<pieat à la fois la pin» somptnease opulence et la pins déplorable misère. Il n'en fanl pas dairautaç^e ponr comprendre ce que signifient cette apparente commisération qni semhla toqjonrsalleran-derant desi>esoins d'antmi ,etcette facile tendvesse de cœur qui contracte en nn moment des amitiés étemelles.

An lien .de tons ces sentiments snspectt et de cette confiance trompeuse, venx^je chercher des Inmieres, et de rinstmction ? c'en est ici Taimable source ; et Ton est dtabord enchanté dn savoir et de la raison qn'on trouve dans les entretiens, non seulement de» savants et des gens de lettres , mais des hommes der tons les états , et même des femmes : le ton de la con<* . versa tion y est coulant et naturel ; il n'est ni pesant

ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tuiQulte, poli sans affectation, gaUnt sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni dess-dissertations ni des épigrammes ; On y raisonne sans argumenter : on y plaisante sans yen de mots ; on y associe avec art Fesprit et la raison, les maximes et les saillies , la satyre aiguë , Tadroite flatterie, et la morale austère. On y parle de tout ponr que chacun ait qaelque chose à dire ; on n approfondit point les questions de peur d'ennuyer ,on les propD.se comme en passant , on les Jtraite avec rapidité ; la précision mené à Télégance ; chacun dit son avis et Tappulo en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autruL , nul ne défend opiniâtrement le sien ; on disent e pour s'éclairer', on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit , chacun s'amnse ; tons s'en vont

eontcntSf et le sage aiéme peut rapporter de ces en* tretiens des snjets dignes d'être médités en lilence. IVlais au fond que penses-tnqa'oH apprenne dans oes conversations si charmantes? à juger sainement des ckoses dn inonde? à bien user de la société ? è eonnoitre an iioias les gens avec qui Ton vit? R^en de tout cela , ma Jolie ; on y apprend à plaider awet art la cause dn meusonge , à ébranler à force de philosophie tons ies principes de la rertn , à colorer de sophisiÉkes subtils ttes passions et ses préjugés-, et à donner à Terrenr un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de «onnoitee 10 caractère des gens ^ m^iis senlement lenn intérêts, ponr deviner à -peu- près ce qu'ils diront dé chaque chose, Quand un homme- parle ^ c'est pour ainsi dife son habit et uon pas lui qui a nn sentiment; et il eu chaugera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez -lui tour-à-tour nue longue permrine , un habit d ordonnance , et nne ^ruix pectorale; vous l'entendrez successivement prâcher avec le même xele les lois, le despotisme , et L'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe , une antre j>ottr la finance , une autre pour Tépée. Chaonoe prouve très bien que les deux autres sont mauvaises , conséquence facile à tirer pour les trois {%). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui ;

(i) On doit passer ce rai&oauement à on Saisse qui voii«uu pays fort bien gouTcrnésans qu'aucune des trois profrssions y soit é^ablie. Quoi î l'état peut-il subsister sans défensinirji? Non, il faut des" déff nsenrs à l'éfat; mois tous les citoyens doivent être soldats par devoir,

SECONDE PARTIE. <ji

et le jsele apparent de la Tcrîté n'eat jamais en eux que le masqne de Tiaterêt.

Vous croiriez que les gens isolés qoi rirent dans rindépendanoe ont au moins un esprit à eux : point àa tout f antres loachines qui ne pensent point , et qu'on fait penser par ressorts. On n*a qu'à s'informer de 4eur» sociétés , de lenrs coteries , de leurs amis , des femmes qn'ils roient , des aarenrs qu'ils connoissent ; là-dessus on peut d'arance établir leur sentiment futur sur un Uvre prêt à paroitre et qu^ils n'ont point lu , sur une pièce prête à jouer et qu'ils n'ont point rue, sur tel «u tel auteur qu'ils ne connoissent point , sur tel ou tel système dont ils n'ont iQcune idée ; et , comme la pendule né se monte ordinairement t]ue ponr vingt-rjuatre heures , tous ces gens-là s'en ront cbaque siir apprendre dans leur* sociétés cejqu*ils penseront le lendemain.

llyaainsiunpettt nombre d'hommes et de femmes qui pensent ponr tous les aul res, et ponr lesquels tous les antres parlent et agissent ; et comme chacnn songe à son intérêt ^ personne au bien commun , et «Pf^l«s intérêts particuliers sont toujoiirs opposée ea^e eux , c*est an choc perpétuel de brigues et de cabales, an finx et reflrz de préjugés , d'opinions eontraires , on les plus échauffés , animés par les antres, me sarent presque jamais de quoi il est question. Chaque ooteiie a se» règles, ses jugements , m»

anctua par métier. Les mêmes hommes^ chez les Romains et chez les Grecs , étoiei^ officier;^ au camp , magistrats à la TÎUe, et jamais ces aeux fonctions ne lurent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizwrres préjugés d'états qui les séparent et les déshonorent.

pi'imoifi.es ., qui ne 6(Mit point admis âiUetirsi L'hoii^ nète homine d'une maison est un fripponrdans la maison v^Mine t le bon , le mauvais , Ift beau , le laid , la vérité,, la vçrtu t, a'ojit qa'une existence locale et circou«critti. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusie^'9^ sociétés doit être plus flexible qn'Alcibiade , changer de principes comme d'at- 9en)blées , modifier son esprit pour ainsi dire à chaque pas, '«t mesnrer sies maximes à lai toise ; il fant qu'à chaque visite il quitte en entrant sofi ame , s41 en a une , qu^il en' prenne une autre- aux couleui-s de l^jQiaison, comme un laquais prer^d un ^abit 4e litrée ; qu'il la pose jle mèinc en sortant , et reprenne . s'il vent, là jjienne jusqu'à nouvel échange. Il y ^ plu3 ; c^eat que cliacttu se met smscesse en contradiction avec lui-même , sana qu'on s'avise de le trouver. mauvais. On a des principes pour la conversation et^d'autces pour la pratique , leur opposition ne scandalise personne^ et Ton est convenu qa ilfi ne ae ressembleroient point entre eux : on n'exige pas même d'un auteur ^ sur - tout d'un mocaliakc^ «qu'il parle comme ses livres , ni qu il. agisse oomnie il parle; ses écrits, ses discours, aa coii* duite, sont trois choses toutes diffâeatca^ qu'il nest point obligé de concilier. £n un mot , tout est absurde^ et rien ne choque , parcequ'on y est accoutnmé ; et il y a même à cette inconséquence une &ot^e de bon air dont bien des gens se font honneur. E» efTet , quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession , tous se piquent d'avoir le ton d'une auUe : le robin prend l'air cavalier ; le iîiinncier faille seigneui'; i'cvcjue>a le propos galant ;

rkewmc de cour parle àe pkitûsopbie ; Tliomiii* 4'«ut de bel ««prit : il B*y a pa^ jliif<}ù.*ati «impie ar» liaan, qui ne pooran; preDdM un éatre ton que lé aiea^seiiieCennoii'Ies dimanc&et pourarôir l'air d'an homme, de palais. Le$ militairek seaU, dédai» gnânt tobs les autres états , gardent sans façon le toa da.leor>, tt soiàt iRjmpporlabies de bonne foi. Ge n est patf qite M. cb Miitakn'eèt raison qaund il dennotit la pré^rènoe à limr koeiété : mais et ^td étoifc'Yrai de sdn teaspa ne

Pest pins aàjonrd^bai. iM prpgrés de la littérature a éhtkiigé en mteUx le toil géoéml^ les militi^rcs seul» ^'éià Ont point TOtiM ^•■fvr-; et le lear^qui étoit le^meillmir auparavant ^ est enfin derenn le pire (i)t . ^

Ainsi les btimmes à qui l'on pai^l^ Ue liont point cenx areeqni l'on eoUTerse; leurs sentittiebts n# pf rtent point de lenr cœnr , leurs lumières ne sont point dans l«ttr esprit , lenrvdiactRirïtf cf répréttetiteUt point leurs pensées^ on n'apperçoit d'eux que lenr ligure ^et Ton est dans' une assemblée à -peu -près comme deyant un tableau mourant où le sp^tatenv paisible est 9è seul être ma par 1ui-4néme.

Telle estTidée que jte mé'sutîi formée île la grifnde société sur celle que j 'si vue à Paris : cette idée est peut-être ^lus relative à ma situation pardct^Uers

(i) Ce jugement, vrai ou faux, ne peu»; s'entendre 4)ue des siwaltemes^ et de ceux qui ne rirent pas à Paris , car t««t ce fp*û f a d^SUostre dans le royaume est au service , et la cour même est toute militaire. Mais il 7 a une grande différence , pour les manières que Ton contracte , entre faire campagne en temps de guerre , et passer sa rie dans des garnisons.

sronr. héloiss. a. \ 7

^4 LA BiO.UVJK.i.î,U'MÉ104SE, qa^u-T^itablq <;jtfit:4«i qfeoijf* ^cl.aie r^fdrawftt'satu 4oatç ^ur d^ i^^vel^e^jlirwwres, D'aiillcurs je nt {réc^u^i^le que l^e^ «oci^éti^uonf les. amis demylord Edouard m'-qut introduit «, et j« 9uia opiivaiticu^qtt'U faut descendis 4Mi^ 4';i«tre» étitts |k)«iri ooimoitvr le» véritables iuoc\irâ d'un pays ; <c«U'<cellë»d8sriuha| llpat presque par^toc^t le^ m^nw*»: ^ e tàoherai 4e ht'<^ plairc^r lUflçux jd*^ J^^ $ikite* £clt attendant, ju^e si j'^i raison d'appele^r cette fouU. un, désert^ et. dt m'etfraryçr .db^9 Si^^de,i9ài|iÇi jt^^ieoff/ve tpofunn yai,o« a^jM^^çi^cç 4fi.Mt^tiniç&tfi «tî.d» vérité-, qui çj||augc .à,çl^ac^Q.i)9Stf|i^Qt.#^détrnit ell«*kifeéme^ oà ie n«pp.ercoisqi|eJarvief(et fantàmAS qoi imppcul l'œil an moment et

dispavoi«i«^liutftsit(V£i^*Qia ie9 Tent..8ai^ir. J.nsqi|es loi j'ajL vu b««aeoupj de masques, qaa^d ye^i^^-je des visages d'huuuiMS?. • *

Or *; • H •' • '•• K t. . '-^' ui , mon ai;!iii^ .nous sciions, uni§ #algr^ nqif^ éloiguemeat; nous serons het^eiiix «^ .dépit du &ori. Cest l'union de« cmurs qui fait.Uuc Tcritajble féli- <^té; lenr attij-action ne connoU pçint.la loi dçs disn tances , et les nôtres se loncheroieùt aux deux bouts du monde. Je trouve comme toi que les amants ont mille moyens d'adoucir le sentiment clc T^bsencc et de se rapprocher un moment : que^juefois même ou se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours ; car sitôt qu'un des deux est seul, à

' SECONDE t>ARTÏE, 7^

rinstant tons deux sont ensemble. Si tu p^outes ce plaisir tous les soirs , je le çoâte cent fois le jour; je vis plos solitaire, je suis environnée de tes vestîg,"s, et jc'iic sânroîs fixer les yenx sur Tes objjts qni iD^cn-toarent , sans te voir tout aûtonr «ïe moi.

Qui cantp dolcemen^ , et qni s'assiac j Qi|i si riTolse , e qui rit^nne il passo ;• Qui co' tegU occ^û v(ù trafissc Î4 core 5 Qui disse uiia parola^ e qui sorritie (i).

Mais toi , sais -tu t'arr^er à ces sirtiatiotts palsî*' Mes? SRÎs-ta ^tm ter nn a monr tranqmlle et tendre qni parle an cœur sans cireouvoir les sens ? et tes regrets sont-ils aujotird-htii plus sages fpie tes désirs ne ré-toient autrefois .* Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je re-doutfe ces emportements frompcnrs, d'aufant pins dang-ereux que l'imagination qni lés excite n'a point de bornes , et jv crains que ta n'on-trages fa Julie à force de l'aimer. Ab J^tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne serit pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage , tu ne songes ni que ta vie e^t à moi , ni qu'on court soiivent à la mort en croyant servir la nnturc. Homme sensuel , n^ sauras - lu janiais ainver ? R,lppclle- toi, rappelle -toi ce senti mcTit si calme et si doux que tu connus une fois et que tu décrivis d'un ton si toachant et si tendrcf. S'il est le plus déli-

(i) C'est ici qu'il chaQfa d'un ton si doux ; roiià le stcge où il s'assit ; ici il marclioit , et là il s'arrêta ; ici , d'uQ regard tendre il me perça le cœur ; ici il nie dit uu mot , et là Je le vis sourire. PirRARQUB.

eieax qu'ait J9uia.i» sfivojElré l'amonr henreax , tl est le seul permis aux amants séparés ; et quand on l'a pu goûter an mopient^on n'en doit plps rejrettep d'antre. Je mç souviens des réflexions qoe nons faisions , en lisant ton l'intarqne , sur an goût dépra* Te qni outrage la nature : quand ces tristes plaisira n'auroieat que de n^étre pas partagés , è*en servit Msez , disions -nous 4 poN>r les i^ertdre insipides et mépri-sab'es. Appliquons la même idée airs, erreurs d'une ima<(ination trop active, elle ne leur convienâra pas moins. Malheureux! de quoi jouis^tu quand ta es seul à jouir ? ces voluptés aolitaircj» sont des vo« luptés mortes. Oamour! les tiennes sont, vives, c'est l'union des âmes qui les anime, et le plaisir qu'on donne à cequ'on aime (ait valoir cettzi qu'il nous rend. Dis-moi , je te prie, mon cher ami , en quelle lan« gue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta dernière lettre ? Ne seroit-ce point là parhasaiçd du bel esprit ? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi , tu uevruis bien m"en envoyer le dictionnaire. Qn't;st-ce, ie te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme ? qu'une ame qu'on prend comme un hahit de livrée ? que des maxime» qu'il faut mesurer à la toiae ? Que veux-tu qu'uuc pauvre Suissesse entende à ces sublimes ii-gares.' Au lieu de prendre . eomme les autres des âmes au^ couleurs des maison», ne vcudrois-tup^inldija donner à ton esprit la teinte de celui du {.ays ? Prends garde , mon bon tLiùi , j'ai peur qn elle n'aille pas bien sur ce fond-là : à ton avis , les traslati du cavalier Marin , dont tu t'es si souvent moqué , approchèrent -ils- jam:ûs de «M métaphorot? t% si Ton peut faire opiner l'habit

d'un liomroe dans une lettre , pourquoi ne feroit.on pas «uer le feu (i) dans un sonnet P^

Observer en trois «emainas Tontes les sociétés d'une grande ville , assigner le caractère des piH>pos qu'on y tient , y distinguer exactement le vrai du, faux, le réel de l'apparent , et ce qu'on y dit de ce qu'on y pense, yoiià ce qn^on accuse les Français de faire qnelqnefois chez les antres peuples , mais ce qu'on étranger ne doit point faire cher, eux ; car ils valeut J>ien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus «qu'on dise du mai du pays où l'on yit et où l'on est bien traité ; j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Ëniin , je tiens pour suspect tont obserratear qui sepiqne d'esprit : je crains toujours que sans y songer il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées, et ne fasse jouer aa phrase aux dépens de la justice.

j Tu ne l'ignores pas , mon àmi , l'esprit , dit notre Mutait, est la manie des Français : je te trouve du penchant à la même înanie , avec cette différence qu'elle a cher, eux de la grâce ^ et que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche et du jeu dans plusieurs de tes ' lettres : je ne parle point de ce tour vif et de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment ; jeparle de cette gentillesse de style qni,n'étant point Baturelle. y ne vient d'elle-même k personne , et mar-

(i) Sudate , o fochi , a preparar metalli.

(Ters d'oi^ sonnet du cavalier Mario/)

qne h prétention de celui qai t'en sert. Ëb. dieal de« prétentions avec ce qu on aime ! n'est-ce pa» plutôt dans l'objet aiméqn'on le&doit placer? et n'esNon 1^ glorieux soi-m^me de toat le mérite qn'il a d* pins qne nous ? Non , ai Ton anime les contersa-^ fcions indifiéreates^e qnjelqnes sailUea qui passent comme des traits , ce n*est point eatre deuxam <nts que ce langi»ge eai de saison ; et le jar^n ilenri de Ift gaUoteric est lieanconp ploa éloigné dm sentie ment qnf le ton le pins simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même : Tesprit eut-il jfl-

maia le temps de se montrer dans nâs. téte-à-tête ? et si le elÉarme jd'nn entretien passionné T écarte et Tempécbe de pafoitre , comment des lettres ^ que i'absenee remplit to«jou/s d'un peu d amertvme et où le cœar parle avec pins, d'attendrissement, le pourroient-ellcs supporter ? Quoique tonte grande passion sodt sérien&e et que l'excessive joie elle-même a:rra€lké des pleurs plutôt que des ris , je ne veux pas pour cela que l'Amoar soit toujours triste , mais }e veux que sa gaieté soit simple , sans ornement , sans «rt , nue comme lui, en un mot, qu'elle brille de se.s propres grâces , et non de la parure du bel

•et^it.

L'^inséperable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre , prétend que j'étois , en la coaw meneant , dans cet état d'engouement que l'amour inspire ou tolère ; mais je ne sais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avanoois > une certaine langueur s'emparoit de mon ame , et me laissoit à peine la force de l'écrire les injures que la mauvaise a voulu
'

^ I*adres8er ; car il est bon de l'avertir que ta critique

de la critique est bien plna de sa façoa que de la miemne ; elle m'ea a dicté sur^tont le premier ar* tiele en riant comme une folle ^ et sans me permettre d'y rien changer. Elle dit qoe c'est pour l'apprendre à manquer de respect an Mai^ui , qn elle protège, et qae in plaisantes.

Mais sais-tn bien ce qui nous met toutes deux dis si bonne humeur ? c'est son prochain mariage : le contrat fut passé hier au .soir , et le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai , c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouf* fonnement amourense ; ce bon M, d'Orbe , à qui de son côté la tète en tourne, est enchanté d'un tccneil si folâtre. Moin» difficile que tu n'étois antxefois , il se prête avec plaisir à la plaisanterie , et prend pour un chef- d'œnrre de l'amour Tart d'égayer sa maîtresse. Pour elle , on a he^u la prêcher , lui représenter la bienséancç, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien pins sérieux ^ plus graye , et fair? un peu mieux les honneurs de ré-

tat qu'elle est prête à qaitier ; elle ^raite tout cela de sottes simagrées ; elle soutient en iace k M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du moude , et qu'on ne saurqit aller trop gaiement à b noce. Mais la petite dissi« mnlée ne dit pas tpnt : je lui ai trouvé ce matin les yeux roQges, et je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris .de Ja journée. £lle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une manûre de vivre différente de celle qui lui fut chère ; elle étoit eonte:it« et tranquille ^ elle vaconiù les hasards aux-

^els le meilleur mariage expose ; et quoi qa'elle en dise, comme une eaa pnre et calme commence à se troabler aux approches d^ Torao^e , son cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort.

O mon ami , qn^ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ilis jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords. Adieu , adieu; je n*en puis dire davantage.

P, S, Nous n'avons vu mylord Edouard qu'ua^ moment , tant il ëloit pressé de continuer sa route : le cœur plein dé ce que nous lui devons , je voulois lui montrer mes seotiments et les tiens ; mais j'en ai eu une espèce de honte. En vérité c'est faire in-" jure à un homme comme lui de le remercier d^ rien.

XVI. ▲ JULIK

V^us les passions impétueuses rendent les hommes enfants ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chinteres ! qu'il est aisé de donner le change à de» désirs extrêmes par les plus frivoles objets! J'ai* reçu ta.iettre arec les mêmes transports que m'auroit causés ta présence ; et dans l'emporremcnt de ma joie an vain papier me tenoit lien de toi.

Un des ' plus grandf maux de l'absence , et le seul auquel U ' raison ne peut rien , c*est l'inquiétude' sur l'état actudl dt>ee ^n'oa aine : sa santé , sa vie, àon repos, '

dby^^oogie

SECONDE PARTIE. fit

ItOiL amoar , tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plas sûr du présent qne de l'avenir , et tons les accidents possibles se réalisent sans cesse>dans Tesprit d'un amaiit qui les redoate. En- Bn. J€ respire , je vis> ta te portes bi«n , ta m'aimes : on plutôt il y a dix jours que toat cela étoit yrai ;. mais qui me répondra -d 'aujourd'hui? O absence! 6 tourment ! ô bizarre et funeste état où l'on ne peut jouir qae du moment passé , et où le présent u'est point encore î

^Quand ru ne m*aurois paui parlé de l'inséparable , î'aurois reconnu sa roaliee dans la critique de ma relation , et sa rancune dans l'apologie dn Mariai ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne , je ne resterois pas sans réplique.

Premièrement , ma cunsinc (car c'est à elle qu'il faut répoudre) , quant au style , j'ai pris celui de la chose ; j'ai tâché de tous donner à la fois Tidée et l'exemple du ton des conversations à la mode ; et , suirant un ancien précepte, je yons ai écrit à-pco<» près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs ce n'est pas Tusa^e des ligures , mais leur clioix ^ que je blâme dans le cavaliejr Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores et d'expressions^gurées pour se faire entendre. Vos l«^tf res mêmes en sont pleines sans qne tous y songiez , et je son tiens qu'il n'y a qu'un géomètre et un sot qui paissent parler Mns ligares. En effet ^ un mêm/ jugement n'est - il pas susceptible de cent dÊfpcès lie force P Et comment déterminer celui de oês degrés qu'il doit aroir, sinon par le tour qu'on. •Ifei doDut ? Mes. propres phrases me font rire y je

«a LA NO'UVELLï: KÉLOÏSE.

l'avone , et je les trouve absurdes, grâces an sotn qiie vous ayez pris de les isoler; mais Uisscr-les où ^'e le» ai mises, vt)u« les trouverez claires et même énergiques. Si ces yeux éveillés qne tous saVez si iïien faire parler étôîent séparés Tun de Taùtre , et de votre visage, cousine , que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi , rien du tout , pas même à M. d'Orbe.

* La première chose qui se présent» à observer dans un pays où Ton arrive, n'est-ce pas le ton général de la société i* Hé bien ! c'est aussi la première ' observation que j^ai faite d ^ns celui-ci , et je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, et non pas de ée qu'on y fait. Si j'ai remarqué dû contraste entre les discours, les sentiments et'les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute -aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes èhanger de maximes selon les coteries , molinistcs dans Tune, jansénistes tlàns l'autre, vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le dérèglement; quand j entends une femme de la cour parler de modestie , un grand seigneur de vertu , un auteur de simplicité, un abbé de religion, et que ces absurdités ne choquent personne ; ne dois-jepas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité qne de la dire, et que loi^ de vouloir persnader les autres quand on leur parle , on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on omit ce que l'on leur dit ?

Mais c'est assez plaisanter avec la cousine. Je

SECONDE PAATIK. ' «3 laisse an ton qui nous est étranger à ton* trois •, et j'pspere que tu ne me vemas pas plus prendre le goût, dç la.,s#tÂrç.,que celui du bel esprit. C'e«t à |pÂ, Julie, qu'i^ faut à présent . réppndre ^ cw je fais .distingiier I4 critiquci^b^diAe fl^ reproches «é-

Je ne c,onçois pas cofmaent too^ ay^ pu preudrt toutes deuic le change sur mon o^jet. Ge< n« sont poin^ les Français que je xne suis, pro[>Oséid'obseryçr: car si le caractère d,es Jia4(Mïs,ne peut sc^ d^tcr* iQ^çç ,que par le\irs. différence? j^copauient raoi'^

quijp'.çA,c(]|nnois encore aucune autre), •eatrepreii-» drois-je de jgeindre celle-ci? Je ne serois pasiion plus si nial-adrpit,que dç choisir la capitale. pour Io ^ea,>J,e^ine» obset-yatiqns. Je n'ignore, jmis: ^pe ies çf^pitf^lcs différent mpins entce. elles que les peuples^ et que Ips caractères .nationaojt s'y fif^ej^t^^jse confondent en grande partie , ,taut à eause de l'inâuenoe commune des cours qui se resseu^lent toutes , que par l'efiiel commun d'une soçié^p: nombreuse et resserM?.» 51^^ est le même à-peu-près sur tous les hommes , et l'emporte à la fin sur le caractère oiigÎAeU

Si je Tonlois étudier un^pçuple, c'est dans lea provinces recalées , où les habitants ont encore i«cira inclinations natureUea, que j'irpi^ le*, observer. Je parconrrois len(tement et avec soie plusieurs de cet provinces, les plus «loijçnées le^« unes des autres ; toutes les différences qup j'obsenrerois entre elle» me donneroient le génie pacti,culier de cliacane ; tout ce qu'elles auroient dé commun , et qu« n'au- Toient pas les autres peuples ^ formeroit le génie national ; et ce qui se U^ujerpi^par.-tout iippartien-

droit en général A l'iioniiiie. Mais je n*ai ni Cetàétê projet ni l*expérience nécessaire pônr le snivif e. Mon objet est tie counoitre rhommc ^ et ma métlïode de l'étndiér daos ses diverses relations. Je ne l*ar va jâsqn^ici <|n*eB petites sociétés, épari et pressé isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérée tntassé|>«t mnhlKtid^ dahîi'teâ mêmes iienx, et]«' eommeneerai à jngfr par-làTles vrais effetè de'a Vqt eiété : car s'il est constant qu'elle reûde lesliommeé meillenrs, pins elle est nombreuse et rapprochée mieux ils doi-v^nt valoir; et les mœurs, par exel^ple, seront beaucoup plus, pores à Paris qne dans le Valais : que si Ton trouvait le contraire, il fandroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourroit , j*en conviens, me ihenet' encore à la connoissance des peuple^ , mais par une voie si Ion '^ ne et si détournée, que je ne s^ois peutêtre de ma vie enlétit de pi-ononcer sur aucun

U^eux. Il faut que je commenc<î pat* toot obsérvei^ 'd;iiis le' premier où je mè trouve, que j'assigne ensuite les différences, à mesure que je parcourrai les autres p^ys ; que je compare la France à chacun d^epx ,' comme on détïrit Tolîviér sur un saule, ou le palmier sur un sapin ^ et que j'attende à juger ilu pre-». mier peuple observé que j^aie observé tbus les an- ' très.

Veuille donc, ma diarmante prêcheuse, distinguer ici Tobservat ion philosophique de la satire nationale. Ce ne aont point les Parisiens que j'étudie, mais les habitanW d'une grande ville; et je ne sais si ce que j'en vois ne convient pas à Home et a Londres tQ«t aassi-bieiiC|u'à Ptfis. Les règles dt 11

SE€o>TDE PAUTlE* 85

morale tté dépendent point des usages dts peUJîîes } «insi, mjflfi^é' les prêjngés domiiiants^; j (!;' sens for f kien ce. qui estimai en soi ; mais ce mal , j'i'giioi-^ 8*il faut l'ai Jrtbuer aux Fratiçais ou à l'homme, et é*il est Touirrafi^ delà coutume où de lia niilure. hé tableau du vice offense en tous lieux uu œil i?iipattial, et Ton n*est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il règne , quoiqu'on y sO«t, que' de relever les défauts de l^Iiiiinanité ^ quoiqu'on viv6 aveicles hommes. Ne suis-je pas à présent moi même Un bîtbitant de Paris ? Pént-étre , àaifà le savoir ,'ai-je d^a contribné pour ma partitt désordre que j'y remarqua; péut*être 'un trop long séjour y coriromproit-iitoâ Volonté même; peut-être , an bout d'un au, ne jseitoiâ-je plus qu'un bonï'geoîs, si , pour être digne de toi , je ne gardois i'ame d'un holnnie libi'e elle* moeurs d*un citoyen, t'aissc-moi donô te pcin-> dre sans contrainte Aes objets auxquels je rougisse de ressembler^ et m'animer an pur zelC de l.i vérité par le tableau de la iQatterie et ^dU'me^son^e.

Si j'étois le maître de mes occupations et de mou «orl, je saurois, n'en doute pas , choisir d'autre» sujets de lettres; et tn nétois pas mécontente de celles qtie je t*écrivois de Meillerie et dtt Valais r mai» 9 dlereamie, pour àvoii*-la force de srtpportciT le ftacas da monde où je

sui» contraint de vivre, ilfaut bien an moins que je me console à té le décrire ,' et que l'idée de le préparer des relation^ m'excite k eu. chercher les sujets. Autrement le "décourage-meiit va m^atteindre à chaque pas, et ^1 faadfa que i'^haacEonne tout si tu ne veux riert Voir avec moi.- Pense que pour vivre d'aiie manière si peu conforme ; KOVYi-HÉ-COisB/ SU ù ^ ' ê

« mon goût , je fais an effort qni n'est pai Indign* de sa cause; et ponr juger quels soins me peuTeal mener à toi , souffre que je te parle quelquefois des tiaximes qu'il fant connoltre, et des oLstacle$ qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractio^is iné-« yitab!es, mon recueil étoit fini quand ta lettre est afrivée heureusement pour le proloxLger; et j'ad-« mire, en le voyant si court, combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non , j« soutiens qu'il n'y aippint de lecture aussi délicieuse, même pOur qui neXe connoitroit pas , s'il avoit unn ame semblable auj^ nôtres. Mais comment ne te paf COnnoLtreenliiiant tes lettres? comment prêter un ton si touchant et des sentiments si tendres à une autre figure que la tienne? A chaque {>hra8e ne voiton pas le doux regard de tes yeux? à chaque m<>C n'en tend-on pas' ta voix charmante? Quelle autre que Julie a jara|^s aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle? Ne sois donc pas surprise si tes lef tres^, qui te peignent si bien, l'ont quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant jel perds la raison, ipa tête s'égaredana un délire continuel, un feu dévorant me cohsume, mon sang s'allum^ et pétille , une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein../ObJe^adoré, iilie enchanteresse, source de délices et de volupté , comment , en te voyant, ne pas voir les houris faites ponr les bien" heureux?... Ahi viens... Je la sens... Bile m'échappe, et je n>mbrasse qu'une ombre... Il est vrai ,^ chera amie , tu es trop belle et ta fas trop tendre poctr

mon foiBle cœur ; il ne pentoublier ni ta b^nté , ni tes caresses : tes chaA'nies triomphent de TabsencQ, ils me poursuivent par-tout, ils me

funt craindre la aolitnde ; et c'est le comble de ma misère de n^oser m'occnper toujours de toi.

Ils seront donc unis maigre les obstacles , ou plutôt ils le sont an moment que j^éeris! Aimables et dignes époux i Puisse le ciel les combler du bonheur q«e méritent leur sage et paisible amour, Tinnocence de leurs mœurs, Thonnéteté de leurs ameil puisse-t~il leur donner ce bonheur précieux dont il est si arare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils seront heureux s'il leur accorde, hélas ! tout ce qu'il nous ôte ! Mais pourtant ne sens*tù pas quelque sorte de consolation dans nos maux? Ne scns-tu pas que l'excès de notre misère n'est point non plus sans dédommagement , et que s'ils ont des pbisirs dont nous sommes privés , nous en avons ' aussi qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie , malgré l'absence, les privations , les alarmes , malgré le désespoir même, les puissants élanc#meiits de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours iine volupté secrète ignorée des âmes tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; et nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence et d'oubli qui nous Àteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort , ô Julie ! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut-être, à ^out prendre, d'existence préférable à la nôtre i et comme la Divinité tirç tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu échauffe un feu céleste trouvent dans leprs

propres sentiments uue sorte de jouissance pure «t

délicieuse , indépendante de la fortune et du reste

de l'uni v^s.

XVII. 1 JULIE

XÎiifFîN nf^Toilà tont-à'fait dan» le torrent. Mou recueil £ni , j'ai commencé de fréquenter les spectacles et de' souper en ville. Je passe ma

journée entière dan» le monde , je prête mes oreilles et mes yeux à tout ce qui les frappe ; et n'appercevant rien qui te ressemble, je me recueille an milieu du bruit, et converse en secret arec toi. Ce n'est pas que cet^e vie bruyante et tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, et que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agréments à de nouveaux débarqués; mais pour les sentir il faut avoir le cœur vuidc et l'esprit frivole; l'amour et la raison semblent »'unir pour m'en dégontérj comme tout n'est gue vaine apparence , et que tout cbaug^e à cbaque instant , je n'ai le temps d'être ému de rien , ni celui de rien examinerai

Ainsi je commence à voir les difficurtés de Vetude du monde, et je né sais pas même quelle place il fflut occuper pour le bien connoître. Le philôsç* piye en est trop lorn,Thomme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réflecTiir, l'autre trop peu pourjuger du tableau total. Chadue objet qui frappe le pbilosopbe, il le considérera^ part; et, n'en pouvant discerner ni les liaisons ni

les rapports avec d'autres objets qui sont hors de ta portée , il ne le Toit jamais à sa place , et n'en cent ni la raison ni les vrais effets. L'homrae An inonde voit tout etn^a le temps île pensera r^en: la mobilité des objets ne lui permet que de les appercévoir, et non de les observer; ils s'effacent nintnellenient avec rapidité, et il ne Ini reste dn tout que dèi impressions confuses qnî ressemblent an cbaos.

On ne peut pas non pins voir et méditer alternativement, parceqne le spectacle exige une continuité d*attention qui interrompt la réflexion. (Tu liorame qui voudroit diviser son temps par intervalles entr/ç le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite et toujours étranger dans le monde, ne seroitbien nulle part. Il n'y anroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces ; Tnn pour voir , l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas nn meuble qn'on pose et qu'on reprenne à son gr> , et quiconque a pu vivre dix ans sans penser ne pensera de sa vie.

•Te trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celai <(ai ne prétend qu'observer n'observe rien, parcequ'ëtant inutile dans les affaires, et importun dans les plaisirs , il n'est admis nulle part. On ne voit agir les antres qu'antant qu'on agit soi-même ; dans Fécolc dn monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qn'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-Jc donc , moi étranger, qui

ne pois avoir attoni^e affaire en cç pays , «t que la 4i/férence àe relij^ion emp^heroit seule d'y pouvoir aspirer à rien? Te suis rc<iuit à m'abais^er pour m'instrviire , et , ne poavaut japiais êt^e un homnje utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce , autant quil,,esi, possible, à devenir poli sans fausseté , complsisant sans bassesse , et à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la sociétc*, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vice». Tout homme oisif qni veut voir le monde doit au xpoins en prendre les mauiereiijnsqu à certain point ; car de quel droil exigcroil-on d'être admis parmi des gens à qui ronn'aui'oit point l'art de])laire? Mais aussi quand il a trouvé cçt art on ne lui eu demande pas davaritage , sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales ,^ ^ux intrigues, aux démêlés;. s' il se comporte honlièteмcnt envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence , s'il garde le .«secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s il évite" Ic^ cqnUdeuc*.s, s il se refu.seaux tracasseries, ^'il garde par-lout une certaine dignité , il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs , sa probité^ sa franchise même, pourvu qu'elle vienne . d'un esprit de liberté et non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gçns éclairas que j'ai choisis pour guides parmi . Icsconnoissancesque m'a données mylordLdouard. J'ai donc commencé d'être admis daus des socitté» inoins nombreuses et plps choisies. Je ne m'étuis trouvé, jusqu'à présent, qu'à des diner* rc^^lés où

Ton ne voit île Femme que la maîtresse delà roalsok, oà tous les désoenyfés de Paris sont reçus pour pQu qu'on les conndisse^ bti'chaciin paie comme il peut £oniiiner en esprit on en 'flatterie , et dont le t6u htujênl et confus ne dUfete pas beanêon|r de c'ettd des tables d'auberges. * '

Je suis maintenant initie k des mystères plus secrets: J'^assiste à des soupers priés, où la porte est fetméfe à tout survenant, et où l'on «st sur de ne trotivcr que des pens qui conriehnent tous , sin6o 1er lû^s aux autres , an moins à ceux qui les' reçoirëut. C'est là que les femmes s'bbsef vent moins, et qu'on peut coiûmencer à les étudier,; c^est là que régnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satiriques; c'est là qu'au lien des nonvellfs publiques , des spectacles , des promotions , des morts , des mariages, dont on a parlé le matin, ou passe discrètement en revue les ane«dotes de Paris , qu'on dévoile tons les événements secrets de la clironique scandaleuse , qu'on .rend le bien et le mal également plaisants et ridicules, et que peignant avec art et selon l'intérêt particulier les caractères des personnages , chaque interlocuteur, sacs y penser, peint encore beaucoup mieux le sien ; c'est là qn'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain biogage entortillé, sous lequel, feignant de rendre la satire plus obscute, on la rend seulement plus araere; c'est là, en un mot, qu'on affile avec soin lé poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant, à considérer ces propos seîon nos

Digiti^edbyLi 00g le

idées, on aiu-oit tort de les appeler satiriques-, oar ils sont bien plus railleurs que mordants, et toip- Bent moins sur le yice <|ue sur le ridicule. En général la satire a peu de cours dans les grandes TÎlles , <^ù ce

qui n^est que mal est si simple , que ce n'est pas la peine d*en parler. Que réste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée? et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A, Paris sur-tout , où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant , tout ce qui doit allumer la eolere et l'indignation est ton j ours mal reçu s'il n'est mis en cbansoti ou en épip.ramme. Xe^ jolies femmes n'aiment point a se facber; aussi ne se facbent-elles de rien: elles aiment à rire ; et comme il n'y a pas le mot pour rire an crime , les frippons sont d'honnêtes gens comme tout le monde. Mais malheur à qui prête le flanc au ridicule ^ sa caustiqne empreinte est ineffa- , cable; Il ne déchire pas seulement les mœurs ^ la vertu , il marque jusqu'au'^yice même ; il fait calomnier les méchants. Mais revenons à nos soupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élite , c'est de voir six personnes choisies exprès povr s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles régnent même le plus souvent des liaisons secrètes , ne pouvoir rester une heure entre elles six sans y faire intervenir la moitié de Paris; comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire , et qu'il n'y eut là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il , ma Julie , comment, en soupant chez ta cousine ou cnez toi, nous savions, en dépit de la contrainte et du mystère, faire tomber l'entiorieu Wjir des sujets qui eussent du rapi>ort à nous , et

comment, k chaque réflexion tOjicliante , à chaque ftllnsion suhtile, un reg^ard pitis vif qu'ail éolair, un sdtf jfir pluiôt deviné qïï*àppërça , enportoîtle doux sentiment d'un bceùr à l'autre ?

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives , c'est comtmmëmentilans un certain jargon de société dont* il faut avoir là çléf pour l'entendre* A PaiUe de ôe chiffre , on se fait Vécipt^oquemenli'et selon le 'goôt du femps mille mauvaises plaisamteries', durait letsqucllе» le plus isot n'est pas celui qui hrille le moins , tandis quNin tiers mal iastrdit est réduit à l'ennui ^t au silence, on à Tire de ce 4u*il n'en-

tend poiftt. Voilà, hors ïe té^e-à-tête , qni M'est et me sera toujours inconnu , tout ce qu'il y a de tendra et d'affèctneujt: dans les liaisons de ce pays. - .

■ 'An milien de tOùt cela ,> qu'un hoinme de poids avance un propos grave on agite une' question sérieuse, aussitôt l'attention commune se lîxe à ce nouvel ohjet ; hommes, femmes ,*viciHaids, jeunes 'g^ns^ tout se prête à le considérer par toutes ses faces , et.l'on est entonné du iens et de la taisoh qui sortent comme à l'cnvi de toutes ées tites folâtres (i).

(i)'Poûryu toutefois qn'mie plaisanterie imprévne ne ^eiinc-pas déxaiigf r cette gravité ; car alors chacun renr chérit, tout part à y instant, et il n'y a plus moyen d^ reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimbiettes qui troidîta si ^aisaniment anfi i-eprésentatKonrdc la foire '- àea acteurs déranf,'é»n'étoienft qqp des animaux. Mais q\j§^d^,^|jos€s sont girol^ltti^^ pour beaucoup d'hommes ! On sait qui Fontenelle voulut peindra dans rhistoire des Tyrintiens.

.X|n poipt (le morale ne «eroit pas mieux discuté dans Que société de philosophes que dans celle d* une 'jolie femme delParis; les oonclasions y seroicnt même Aonvent moins séyeres ; car le philosophe qui vent Agir comme il parle y regarde à deux fois ; mais ici , OÙ toute la morale est un pur verbiage , on peu,t étre>anstere sans conséquence, et Ton ne «groit pa^ fâché, pour rabattre pn peu T orgueil philosophique y de mettre la vertji s^ haut que le j^ge m^me n'y ' put attendre* Au i;este , hommes et femmes, tçus,, instruits par Texj^rience du monde , et sur>tout paf leur conscience , se réuniasent pour penser ^e leur espèce aussi mal qu'il «st possible ^ toujours philosophant tristement , toujours dégradant par yauité la nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours, d'après leur propre cœur, médi^nt ^lu c^ur de l'homme.

Malglé cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens, c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas en-

tendre ui^i épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de Tamitié , cela s^eroit d'une fadeur à mourir ; c'es;t le sentiment mis en grandes maximes générales ^ et quintessencié par totît ce que la métaphysique a iTê plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie oui tant parler du sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinements inconcevables. O Julie, nos cœurs grossiers n'ont jamais rien «u d^ tontes ces belles maximes; et j'ai penr.q<u'il n*ea «oit du sentiment chez les gens du monde comme

d^Homere chet les pédants, qui lui forgent xnill^ beautés clûmériques, faute d'apercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit ; et il s'en exliale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. H^eureusement la bienséance y sppplée , et l'on fait par usage à-^euprès les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité, du moins tant <|u il n'en coûte que des formules et quelques gènes passagères , qu'on s'impose pour faire bien parler de soi ; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps ou à conter trop cber , adieu le sentiment ; la bienséance n'en exige pas jnsques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est cotupassé , mesuré, pesé, dan* ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'est plus dans les sentimeiirk,ils l'ont mis en règle, et tout est rei<le parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'orijrinaùx, qu'il seroit impossible d'en rien tavoir; car nul homme n'ose être lui-même. Il faut faire comme les autres : c'est la première maxime de la sagesse du pays. Cela se fait ^ cela ne se fait pas : voilà la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs Tair du monde le plus comique , même da? s les choses les plus sérieu»>es : ou sait à point nommé qnand il faut envoyer savoir des nouvelles ; quand il faut se faire écrire . c'^est - à - dire faire une visite qu'on ne fait pas ; quand il fi^ut la faire soi-mètoe ; quaipd il est permis d'être chez soi ; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y soit ; quelles oftreê l'un (kit faire , quelles offres Vautre doit rejeter ; quel

degré de tristesse on doit prendre à telle du telle iaoit{i) ; cpnibien de temps on doit pleurer ^à la campagne ; le jopr où Ton peut revenir se consoler à la ville ; l'heure et la minute où rafiliction permet de donner le bal ou d'aller, an spectaale. Tout le monde y fait à la fois la mt-me chose dans la même circonstance ; tout V9 par temps comme les mouvements d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil. ,

Or , comme il n'est pas possible que tous cei gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même , il est clair qu'il faut les ' p -nétrer par d'autres moyen^ pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vafn formulaire , et sert moins à juger des mœurs , que du ton qui règne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient , mais rien de ce qui peut servir à les appré'> cier : j'en dis autant de la plupart des ccrilii nouveaux; j'en dis autant de la scène même, qui depuis Molière est bien plus un lieu ou se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie ciWle. Il y a ici trois théâtres , sur deux desquels on représente des êtres chimériques , savoir î sur l*nn des arlequins , des jiantalons , des scnramouches :

(i) S'affliger à la mort de quelqu'un est un*&eutlm(nt d'humauilé et un iéiuc^iguage de boa naturel, iiiaii» non pas un devoit- de vertu, ce quelqu*ua fût-IlTOÔmtr noh* pore. Quiconque en pareil cas, n'a poiittd'afflictJon dans le. cœur, nVn doit point motitrci* au deJiors ; car il p.st beaucoup plus essentiel de luir ht fausseté que de b'asser?ir aux bienséances.

ênr Vautre , des dieux , des diables , des sorciers. Sur le troisième on représente ces pièces immortelles dont la lecture nous fat soit tant de plaisir , et d'au- Ires plu,s nouvelles qui paroissent de temps en temps sur la scène. Plusieurs de ces pièces sont tragiques, niais peu touchantes ; et si l'on y trouve quelque* sentiments naturels et quelque vrai rappo^rt ^u cœur hnniain, elles n^offrent aucune sorte d*i^istruétion sar les mœurs particulières du peuple qu* elles amusent.

L'institution de la tragédie avoit , chez ses inventeurs, nn fondement de religion qui sufflsoit pour l'autoriser: d'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif et agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes et les folies des rois dont ce peuple s^étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich , à la Haye , l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche ; l'amour de la patrie et de la liberté nous rendra ces pièces intéressantes : mais qu'on me dise de quel usagé sont ici les tragédies de Corneille , et ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius. Les tragédies grecques rouloient sur des évènemeiits réels ou réputé^ tels par les spectateurs, et fo»»dés sur des traditions historiques : mais que fait une ils m me héroïque et 'pure dans l'ame des grands ? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour et de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, e! que le cœur >a beaucoup à faire dans les mariages des rois? .luge v^c la vraisemblance et dej' utilité de tant de pièces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet !

Qriant à la corneille , il est certain qu'elle, doit vorîv. HÉLoisii. a. 9

représenter au natarel les mœurs du peuple pour leqneVelle est faite , afin qu'il s^y corrige de,8e« vices et de «es défauts , comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence et Plante se trompèrent dans leur objet, mais avant eux Aristopliaue et Ménandre avoient exposé aux Athéniens lès mœurs athéniennes; et, depuis, le seul Molière peignit plus naïvement encore celles des Français du siècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé ^ mais il n^est plus revenu de peintre : maintenant on copie au théâtre les conversation)» d^nne centaine de maisons de Paris ; hors de cela , ou n^ apprend rien des mœurs des Français. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cents mille âmes dont il n'est jamais question sur la scène. Molière osa peindre des bourgeois et des artisans aussi-bien que des marquis ; ^ocrate faisoit parler des cochers , menuisiers , cordonniers , maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air, se crmroient déshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illas^tres , et ils

cherchent dans le rang de leurs per* sonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats , qu'ils craindroient de se compromettre 4 la comédie comme en visite , et ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu*eux. Ils sont comine les seuls habitants de la terre ; tout le reste n'est rien à leurs yenx. Avoir un carrosse, un suisse, un maître -d'hôtel, c'est être comme tout lo monde* Pour être comme

tout le monde, il Tant étre.comme très peu de gens : ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des bourgeois , des hommes dn penpie , des gens de l'antre monde ; et l'ondiroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exisr ter. Il y a comme cela une poignée d'impertinents 'qui ne comptent qu'eux dans tout l'uniTers , et ne Talent guère la peine ^n'on les compte , si ce n'esl pour le mal qu'ils font. Ost pour eux uniquement que sont faits les spectacles : ils a*j montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre, e% comme représentants aux deux côtés ; ils sont personnages sur la scène, et comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphère du monde et des auteurs se rétrécit ; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité : on n'y sait plus tnontrer le^ hommes qu'en habit doré. Tous diriez que la France n'est peuplée que de comtes et de cheva- * liers ; et plus le penpie y est misérable et gueux , plus le tableau du peuple y est brillant et magnifia que. Cela fait qu'eu peignant le ridicule des états qui serrent d'exemple aux autres , on le répand plutôt que de l'éteindre , et que le peuple , toujours singe et imibiteur des riches i» va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour étudier, et devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Yoilâ de quoi fut cause M^areioi-méme^l corrigea là Qonr en infectant la ville ; et ses ridicules marquis furent le premier modèle des petits-maîtres bourgeois qui leur succé-dèrent. ...

Çn général il y a beaucoup de discours et peu d*luîtion sur la scène française : peut-être est-ce qu'en

effet le Français parle encore plus qn^il n*agît, on du moins qa-il doune ua Bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit^ en sortant d'une pièce de Denjs le tyran : .Te n'ai rien TU , mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pièces françaises : Racini^ et Corneille , avec tout leur génie , ne sont euxinémes que des parleurs ; et leur successeur est le premier qui , à l'imitation des Anglais , ait osé mettre quelquefois la scène en^repi^ésentation. Communément tout se passe en l>eanx dialogues bien agencés , l)ien ronflants^ où l'on voit d'abord que le premier toïn de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes génémtes ; quelque agités qu'ils puissent étr^ , ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes ; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment : les pièces de Racine et de Molière (i) exceptées , leyV est presque aussi scrupuleusement banni de la scène française que des écrils de Port-Koyal ; et les passions humaines, ansû modestes que l'humilité chrétienne, n'y p;(rlcnt'jamais que par o/i. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste et dans le propos , qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage , ni à l'acteur de revêtir son

(i) Il ne faut point associer en ceci Molière et Racine ; car ie prc-micr est , conime tons les autres, plein de maximes et d^ sentences , sur-tout dans ses pièces en vers : ^ais c{ic(s Racine tout «st sentiment ; il a su faire parler chacun pour soi , et cVst en cela qu'il est vraiment unJK que paiîni les auteurs dramatiques de S4 nation.

SECONDE PARTIE. loi

pci>l0niuge tjt de se ;(ran8parteir au lieu de la scène , mai*» le tient tôajonrs enchaîné 8i|^ le théâtre et sous lief yeux, des apeotateurs. Aussi les sitnatious les pl^s TiTes ne lui font- elles jamais oublier un bel arra^i- Ifement de pbrases ni des attitudes élé^au tes ^ et si le déses-poir lui plonge un poignard dans le coeur , i^on content d'obsecrer la

décence en tombant comme Polj^xene , il ne tombe point :.la décence le maintient debout après sa mort , et tous ceux qui viennent d*expirer «'en re^oujruent l'instant d'après «or leurs jambes. . ^

, Tout cela.TÎçnt de ce que le Français ne cUercl^e point sur la scepe le naturel et l'illusion , el.u'y veut que de l'esprit et des pepsées , il fait cas de l'agrément et non d« Timitation , et ne se soucie pas d'^t^e •éiduit pourvu qu ou l'amuse, i^ersoune ne va an spectacle pour le plaisir du spectacle mai s pour voir l'assemblé^ , pour en être vu. pour ramasser de quoi fournir au caquet après H : iece ; et l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu on en dira. L'acteur pour eui est touj on- s l'acteur, jitmais lepçrsonna, e qu'il représente: cet homme (UX parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Bacon ; la veuve Je Pompée esi Adrieniie ; Alûre est mademoiselle Ga^sto ; et ce fier sauvage est (^randval. Les comédiens , de leur coté , négligent entièferoent l'illnsion dont ils voie it que personne ne se tfoucie : ils placent les héros de l'anti'^uité entre six raogH de jeunes Parisiens ; ils calquent ! es modes £rançaises sur l'habit romaiu, on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc , et Brutna- en panier, ïont cela ne oboqne

personne €ft né fait rien an snc^ès /des pièce»': comnûi on ne voit c^ue Tacteur dans le personnage ^ on Tie voit non pins qne Tantenr dans le 'drame ; et si lé oostdme est négligé^ cda 9ë pardonne aisément, car on sait bien qne Conseille n*étoit pas tailleur, m Crébillon perruquier.

Ainsi , de quelque sens qn*oii envisage les choscf , tout n'est ici que babil , jargon, propos sans conséquence. Sur la scène commie dans le inonde , on ^a beau écouter ce au^ se dit , on n'apprend rien de ce qui se fi^it y et quVt-on besoin de l'apprendre ? sitôt qu* un bomme a parlé, s'infférnie-t-on de sa conduit*? n'a-t-il pas tout /ait? n' est-il pas jugé? L'hoiinéte homme d'ici n'est point celui qui fait de bonne* aciions

, mais celui qui dit de belles choses ; et un seul propos inconsidéré , lâché sans réflexion , peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaiceroient pas quarante ans d'intégrité. £n un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressembleut guère à leurs discours , je vois qu'on né les peint que par leurè discours , sans égard à leurs œuvres ; je vois «lussi que dans une grande ville k société paroit plus douce , plus facile , plus sure même que p^rmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains., plus modérés, pins justes ? je n'en sais rien. Ce ne sont en** oore là que des apparences ; et soUs ces debors si ouverts et si agréables , les cœurs sont peut-«^tre plus cachés , plus enfoncés en dedans. que les nôtres. Etranger , isolé , sans affaires , sans liaisons , sans plai<irs, et ne voulant m'en rapporter qu'à moi , le moyfen de pouvoir prononcer ?

Cependant je «ommence à sentir l'irresse on cette TÎeegitée et tnihaknense plange ceux qni-ia m^ nent ,'et j e tombe àmi nn étoord i ssement seinbUble i eeloi d*an homme aux yeox'doqnel on fait passer rapidement nœ maltiinde d*oh>et8.,Aj[ieim de.cen& qni me frappent n attache mon oœnr^ mais tons en^ semble en tronblent et saspcn^ent lestaf (rotions ^ an point d*en o'itblieii qntlqnes in.--tants ce «fiie je sniset a qni jesnis. Chaque jo«r en soii«nt ««echcB moi j*enferme mersentiments sons la clei^ pour tm prendre d'antaes qni^se prêtent aux frivoles objets qni m'attendent. Insensiblement jejn^ie «t raisonne comme j'entends jn^er et raisonner font le monde. Si quelquefois j'essaie de seconer les préjugés et de Toir les choses comme eUes*sont , à Tinâ^a it je suis écrasé d'uncestaÎB verbiage qui ressemble beancoop à du raisonnement. On me proore avec evidenceqn'il n*y a que le demiphilosophe qui regarde à la réaHr té des choses ; que le yrai sage ne les considère que par les apparences ^qu-il doit prendre Iss préjugés pour principes, les bienséances pour lois , ' t que la plus sublime sagesse, consiste 4 vivre comme les Jous.

• Forcé dé changeur ainsi Tordre de aies affections morales , forcé de donner un prix à des chimères, et d imposer silence à la nature et à la raison , je vois ainsi défigurer ce divin modèle que je porte ap-dedans de moi , et qni servoit à la 'Ois il'objer à mes désirs et de règle à mes actions ; je iiotte 'Je caprice en caprice; et mes gon s eta:Ut sans ce se asservis à l'opinion, je ne pui.*- être sur qA^eul |onr de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus , hamilie , conaterné , de sentir dégrader en moi la nature de Thomme , et de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement , je reviens le

' soir , pô&éiré d*nne secrète tristesse , accable d*an défont mortel , et le coeur vuide et gonflé comme un ballon rempli d air. O amour ! 6 purs sentiments que |e tiens de lui!... avec quel cliârme je rentre en moi-méiae ! avec quel transport j'y retrouve encore sne« premières affections et ma première dignité !

^ Combien je m*applaudis d'y revoir briller dans tout •on éelat Timage de, la vertu , d*y contempler la tienne , 6 Julie .assise sur un trône de gloire et dissipant d'un souffle lous ces.prestiges ! Je sens respirer mon ame oppressée , je crois avoir recouvré mon ekistence et ma vie^ et je reprends avec mon amour tous les seifUments sublimes qui le rendent digne de son objet.

XVIII. J>E JULIE

J E viens) mon bon ami , de jouir d*nn des plus doux Spectacles qui prissent jamais charmer mes yeux : la plus .«-ap^e , la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne et la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime et d'amour

pour elle, ne respire que pour la chérir , Padorer , la rendre heureuse ; et je écoute le charme inexprimable d'être témoin du bon-

hear dt mon amie, c est ^- dire dé le parta^r. Tu B*y seras pas moins sensible^, j'en sais bien snre , toi qu'elle aima toajonrs ai tendrement, toi qni loi fus cher presque dès son enfonce , et à qni lant de Bienfait.<î Todt dû rendre encore pins obère. Oui , tona les sentiments qn'dle éprowne se. font «entir à nos coenrs comme an sien. S'ils sont des plaisirs pour elle , ils sont poumons des consolations ; et tel «84 le prix de l'amitié qui nous joint , que la fé* licite (}*nn des troiis suffit pour adoucir las maux, dea deux antres.

Ne nous dissimulons p^s pourtant que cette amie iricomparableta-nons échapper en partie: la voifà dana un nfvuTel ordre de choses ;ia Toilà sujette' à de nouveaux engagements , à de nouveaux devoirs ; et so* cœur, qni n'étoit qu'à noua^ se doit matutenant à d'anires affections auxquelles il faut que l'a"» mitié'cede le premier rauff.' Il j a pins, mon ami ; nous deyons de notre part derenir plus scrupuleux snr les témoi^ages de son xele ; nous ne lieyons pas seulement consulter son attachement pour noua H^ le besoin que noua ayons d'elle, maisceqni convient k son nouyel état , et e« <{ui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'ayons pas be<ioin de chercher ce qu'exigeroit en |>areil cas la vertu; le^ lois seules de l'amitié suffisent. Celui qui poar son intérêt particulier peurroit compromettre un ami mériieroit-il d*en avoir? Quand elle étoit iille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de aea -démarchea qu'à ellemême , et l^honnéteté de ses intentions sufiisoit peur la justifiera ses propres yeux. £Ue nous regar-

doit comme deax époux destinés l'aii à Tantre ; et^ son cœur sensible et par alliant la pins chaste pndenr ponr elle - miem^ à la pins tendre compassion pour sa coupable amie , elle contvrok ma faute sans la partager. Mais k présent tout «st changé ; elle doit compte de sa

oondnite à un autre ; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même temps de l'honneur de deux personnes , il ne lui suffit pas d'être honnête ^ il iant encore qu'elle aoit honorée ; il ne lui sufiit pas de ne r^en faire que de bien , il faut encore qu'elle n« fasse rien qui nesoit approuvé. Une femme rertneuse ne doit pas seulement mérite^ l'estime de «on mari, mais Tobtenir ; s'il la blâme , elle eat blâmable.; et fùt-elle innocente . elle a tort sitôt qu'elle est soup» çoflmée ; car les apparences mêmes sont an nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si tontes ces raisons sont bonnes , tu en seras le juge ; mais un certain smtiment intérieur m avertit qu'il n'est pas bien qne ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la première. Je me suie souvent trouvée en faute sur mes raisonnements , jamais sur les mouvements secrets qui me les inspirent , et cela fuie que j'ai plus deconfiaàce à mon instinct qu'à ma raison*

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte ponc retirer tes lettres , qne là crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle: elle mêles a reodnes avec un serrement de cœur qne le mien m'a fait appercevoir ^ et qui m'a trop confirmé que j 'a vois /ait ce qu'il fal-» loit faire. Mous n'avons point eu d*expli^tion ^

SECONPE PARTIE. 107

malt Bot regards^én tenoient lien , elle m*a embrassée en pleurant ^ non* sentions «ans nons rien dire eombien le tendre langage de Taniitié a peu besoin da secours des paroles.

A l'égard de Tadresse a snbstitoer à la sienne , î'aYois Nsongé d*abord à celle de Fanchon Anet , et c'est bien la Voie la plus snre que - nous pourrions choisir ; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine^ est - oe une raison d'avoir moins d'égards pour elle en ce qui oonoerne Thonnéteté ? n'est -il pas à craindre au contraire que des •entipients moins éleyés ne lui rendent mon exemple pJus dangereux , que ce qui n'étoit pour Tune que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'antre un commencement de coivupûon, et qu'en

abusant de sa reconnoissanee je ne forc^ la vertu mémie à servir d'instrument au vice ? Ab ! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable , sans me donner des complices , et sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrni ? N'y pensons point , mon ami : j'ai imagiué un autre expédient , beaucoup moins sur à la vérité , mais aussi moins réprebensible , en ce qu'il ne compromet personne et ne nous donne aucun confident ; c'est de m'écrire sous un nom en l'air , comme par ememple M. du Bosquet , et de mettre une en-^loppe adressée à Regianino , que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Regianiuo lui-même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons , qn'il n'oseroit vérifier , car mylord Edouard de qui dépend sa fortune m'a répondu de lui. Tandis que ftotre correspondance continuera |)ar cette voie , je

 ' verrai si l'on peut reprendre celle qui ilous servit durant le voyage du Valais , on ({ueiqne antre qui •oit permanente et sûre.

Quand je ne connoitrois pas Vétat de ton cœur , je m'appenievFois , par Thumeur qui règne dans tes relations, que la vie que tn menés n'e9t pas de ton goût. Les lettres de M. de Murait , dont ou s'est plaint en France , étoient moins sévères que les tiennes ; comme un enfant qui se dépitç contre st» ipaitres , tn te venges trétreobUgf d'étudier le mond« sur les premiers qni te l'apprennent. Ce qui me surprend)e plus est que la chose qni commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers , savoir , l'accueil des Français et le ton général de leur société ^ quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris çn particulier et d'une grande ville en général ; mais je vois qn'i{>norant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avan^ de savoir si c'est nue médisance on une oJ^Aervation, Quo* qu'il en soit, j^aime la nation française', et ce n'est pas m^obliger que d'en mal parler, .le dois aux bons libres qui nous viennent d'elle la plupart des instructions cpie nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare , à qui en avons > nous l'obligation ? Les deux plus grands , les dipux plus'vertneux des moderne»,

Caticat, J'énélon , I toient tous deux Français ; Henri IV , le roi que j 'aime, le bon roi , l'étoit. Si la France n*cst pas le pays des hommes libres^ elle est celtti des hommes vrais ; et cette liberté vaut bien Taotre atix yeux dû sage, llospitalifiis , pro1«ctears de Tétranf or , les

SECONDE PAKTIE, 109

Français lui passent même la yérité gui les blesife ; et l'on se feroit lapide r à Londres sll on y psoitdire df s Ang^is la moitié du mal que les Français lais* sent dire d'eux à Paris. Mon pete.^/^ui a passé sa vie en France , ne parle qn^avec transpurl de ce bon et €t aimable peuple. S'i) 7 a versé son safig au service du prinoe ^ le prince ne l'a point oublié dans sa re« traite, et Tbonore encore de ses t^ienfaits; ainsi .J0 me reâ^rde comme intéressée à la ^gloire d'un pays où mon père a trouvé la sienne, JN(Ion ami «,81 cbaqO« peuple a ses bonnes et 8«s mauvaises qaalités ^ honore au moins la vérité qui lone ^ aussi^bien qu^ la vérité qui blâme.

Je te dirai pins ; pourquoi pefdrois-tu en visites oisives le temps qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres le tbéâti'e 4^s ta- ■ lents ? et les étrangers y font-ils moins aisément lenr cbemin ? Crois-moi , tons les Anglais ne sont pas des lords Edouard, et tous les Français ne ressemblent p4is à Ces beaux diseurs qoi te déplaisent si fort. Tente, essaie , fais quelques épreuves , ne fàl-cc que pour approfondir les mœurs , et juger à IVcuvre ces gens qui parlent si bien. Le père de ma cousine dit que tu connois la constitutièn de l'empire et les intérêts des princes« Mylord Edouard 't£oave wissi que tu n'HS pB» mal étudié les principes de la polilique et les divers systèmes de gouvernement. J'ai dons la tête que le pays du monde jdu lé mérite est lë plus bonoré est celui qui ^ convient le mieux ^ el que tu n'as besoin que d'^^être coihnn pour être «mployé. Quant à la religion ^ pourquoi la tienne te nuiroitele pins qu'à un «wu* ? L» raiswi- n'est relie p.** .1«

vour. HJELoïss., aT 10

préservatif de l'intolërance et da fanatisme ? Esl-on pins bigot en France qn'en Allemaprne? et qui t'empécheroit de pouvoir faire à Paris îe même chemin, qne M. de St.-»Sapborin a fait à Vienne? Si tu considères le but , les pins prompts essais ne doivent-ils pas accélérci* les succès? Si tu compares les moyens , n*est-il pas plps bonnéte encore de s'avancer par ses talents qne par ses amis? Si tn songes... Ab ! cette mer ! ... un plus long trajet. . . J'aimerois mieux TAn. gleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville , oserois^je relever Qn« affectation que je remarque dans tes lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir , pourquoi ne me "As-tu rien des Parisiennes? Ces femmes galantes et célèbres valent-elles mbins 'la peine d'être dépeinte» que quelques montagnarffcs simples et gro^iercs ? Crains-tu peut-être de aie donner de Tinquiétude par le tableau des ptus séduisantes personnes de l'univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux, faire de pis pour mou repos est de lié me point parler d'efles ; et quoi que tu m* en puisses dif^e , ton silence à leur ^ard lu'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je éerois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur Topera de Paris , dont -on -^t ici des merveilles (i) ; car enfin la musique peut étrs mauvaise , et le spec-

(]i) J*anrois bien manvabe opinion decenx qui , conitolssant le carac^re et 1^ sU^aûpn do Julie, nederine- Toient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son* amaut n'y a pas été troiQpé ; s*tl iVftt^é ^U ns PatiMii pins aimée.

tac le 9 voir ses beaatés : s'il n'en a pas , c*est nn sujet pour ta inédlsaace, et da moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qn*à Toccaslon de la noce il m'est ehçore venu ces jours passés deux épouseurs comme par, rendez-vous : l'un d'Y* Verdun, gîtant, chassant de château en château ; Tfiatre du pays allemard , par I^çoche de Berne. Lo premier est nue manière de petit-maitre, parlant afsez lésolumént pour /aire trouver ses réparties «spiricueUes à ceux qni' n'en écQutent que le ton; rentre est un grand nigitudtimide, non de cette aimable ti)[fiidité qui vient â^^ crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un.iiot qui ne sait que dir^ yet da mal-aise d'un libertin qui ne se iient pas à sa place auprès d'une honnête iille. Sachant très positivement les intentions de mon père au sujet dex^es . d^nx messiieRrs, j'useavecplaisir de la liberté qu'il tne laisse ^e Ijçs tvaiterji jna |antai&ie , et je ne crois pa^ que cette f|intaisie laisse dui;er long -temps ■ ceiL* qni les amené.- Je les hais d',oser attaquer un coçor où iu règnes , sans armes pour te le disputer : s'iU «n avoient, je ^, haïrais davantage encore ;, mfis.pù les prendroient-iU, eux, et d'autres, et tout l,*\inivers? Non,, non : sois tra|Lquille, mon aima^lç ami : qiuind je r^|[rouyerois un mérite égal au ticn^, quand J^l se prés^nteroit un autre toi-même, encore iç premier .venu seyoît-il le seul écouté. Ne t'inqoiete donc point de ces deux espèces dont je Oaigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur irtesurcr dtnix doses 'de d^'-gbôl' si parfaitement égales, qtÉ'iîs prièscntf^À résolutltônde partir ensemble

comme ils sont venns , et qne je passe t'^ipprendr» i la fois le départ de4oas deux? 1

M. d« Cronzas vient de nous donner une réfuta- Voni des épîtres dé' Pope, ((ne j'ai lae avec ennui. Je ne sais pas an y rai lequel des deux auteurs a raiso n ; «tiais je sais bien que le livre de M. de G^ouzas i^ fera jamais faire une bonne action , et qu*il n*y a rien de bop qu'on ne soit texité de faire en quittant ' celui de Pope. Je n*ai point , pour moi , diantre manière de juger de mes lectures que' de sonder les dispositions

où elle* laissent mon ame , et j'inia<« gine à peine quelle sorte de bbnté peut a\tnr un livre qui ne porte poiitt ses lecteurs an bien (i).

Adiea , Aion trop cber ami ; je ne voudroia pas fhiir sit6t ; mais on m'attend , on m*appëlle. Je 1^ quitte à re^pret , car je suis gaie et j*aime i partager arec toi mes plaSsits : ce qui les anime et les re« double est que ma 'inere se trouve mieui depuis quelques jours; elle s*est stftiti assez dé force pôut assister au mariage, et servir demeré à sa^nieçc, ou plutôt à sa seconde fille. La pknvre Claire en « pleuré de joie; Jtigede mt>i, qui, méritant si pon de la conserver !, tremble tonjb-tirè de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grâce que dans stt*|flti8 parfaite santé; il semble même qu^un reste de Ungueur reude sa naive politesse encore plus touchante, ^on ,' jamais cette incomparable ni ère' ne ft^t SI bonnes si charmante, si digne

(x.) Si le lecteur approuve cette règle, et qa*il s*en serre pour juger ce reci^eiZ , réd(teur n*4ppelera pas de , son jugement,

SEGpîfDE.PARÎ'ÏJE. , , i,i3 djâtreftdorôie... Sai«-m qu'elle a demandé pljui^ur^ fais de tes noavelles à M,, d'Orbe? Quoiqu'elle ne xie parle poiuC de toi, je n'igfnore pas qu'elle t'aimç^.çt que, si jajouwi elle étq\^ écoutée , to% bon- i ^or et le mien.seiroient non prçmier ouvrage. Ah ! si ton ççenj: sait être sejçksi^l^^^qu'il a besoin de Vé- 4|Dç .' et ,qu*il a àt.^^ettfi^p k payer ! _

.,.'•■ T??i» A auLiJi., ^. , , ,

J. I fi ir s , ma JuUe , gronde - moi , querelle - moi ,' bat&-moi; je souffrirai tout , mais je n en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentiments, si ce n'est toi qui les éclaires ? et ayec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes observations et de mes jugements, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves; et plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si jehlame les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t*en parle en confidence ;

fcar je ne dis jamais rien d*un tiers que je né sois prêt à lui ilire en face, et, dsins tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que te répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gréj ils conviennent de b?auconp de choses. î!s se plaignoient de notre Murait , je le crois bien ; on voit, on sent combien il les hait, jusque» dans

lO.

sïi tA NOUVEi^E HÉLOISE* les éloge» qu'il leur donne ; et je sois bien trompé 91 , niéiue dan9 ma oritiqn« , on n*apperçoit le.con<r' ti:aire. L'estime et la reconnoissanoe qive m'inspirent ' leurs bontés ne font (|ti'fttigmenter ma franchise : ell« pènt n*èlre pas inntile ù qnelqnes uns ; et , à la ma^ niere dont tous siippôrtènt la yérité dans ma bonfbe^j^ose croire qnè'nons soilimes dignes , evtx dv Tentendre ^ et moi de la dire. C'est en ceU , ma Jniie, qne la yérite qui bla'mé'ést'plna bohorable que la Térité qni loue, car la lQuan?e ne sert qu'à cori^mp^e ceux qui la goûtent , éf les pins indignes en sont toujours les plus affaipés : mais la censure ëll utile y et le mérite èenl sait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur , j'honore le Fmnçais comme le seul peuple qni aime yéritableiçcnt les hommes, et qui soit^bienfaisant par caractère ; mais c'est pour çelaiméme que je suis moins disposé à lui accorder cette admira^tion générale à laquelle il prétend même ppur les défauts qu'il avoue. Si les Français n*avoient point de yertus , je n'en dirois rien ; s'ils li^yoient point de yices, ils ne seroient pas honw ipes : ils ont trop de côtés Ionises pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sout impra.tieables , parcequ'U faudroit employer ^our les faire d^ moyens qui ne me conviennent p^s et que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexible», et qui sachent mieux se pliçr aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens; maïs ici les talents qui menant à la réputation ne sont point

otùt ^nimeMkVDX à la fortune; et qo^iid j*auroiii le jnalhear de posséder ces. derniers y Julie se résour 4roit-^Ue à deyenir la femme d'atiparyeaft? EnAnl^leterre c'est tont autre chose ; et qaoi<j[^ae les mœnrji y -vaillent peut-être encore moins q5i'en France , cela &*empéche paa qii*OB nY-pùiàse. parvenir par des chemins plus honnîtes, parcdqnede penple aytajt plus de part an gouTemement , Testiipe. publique 7 est un plus grand moyen de ctédit. Tu n ignores pas que l& projet de mylord Edouard > cst^^d'employer cett^ voie en ma faveur, et le mien de justifier son $ele. Le lien de}a terre ovk je suis le plus loin de toi est celui on j e ne puis rien faire qui m'en rapproche. ù ^uHe,, s*il est difficile d'obtenir ta main, il Test bien pins de U mériter ^ et voilà la noble tâche que Tamonr m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en m& donnant de nieillenres nonvelles de ta mère : je t'en voyois déjà si inquiète avant mon départ , que je n'osai te dire ce que j'en pensois; mais je la trouvois maigrie, changée , et je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserye-la-moi, parcequ'elle m'est chère , parceqne mon ccsur Thonore , parceqne ses boutes font mon nniqne espérauce , et taff*teut parceqn'ells est mère de ma Jolie.

Je te dirai snr les deux éponsenrs que je n*aime point ce mot, même par plaisanterie : du reste le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre » et je ne hais plus ces infortunés, puisque tn crois les haïr. Mais j^admire ta simplicité de peuter connoitre la haine : ne vois-tu pas que c'est l'anour dépité que fa prends i»oar elle ? Ainsi mnr-

mare Ui blantilie c«1oiii1m dont oa ptii«rauit lit bleitauu«. Ytk., .Itili«, YA'; ^Ueinoomparabt^; qOând ta ' pourras li*ir *^el^a« «bote , je pourrai dcsser dte t'timer, > ' ,

• Pt 5.*Qoe i^-te ^m^ê à^ètn obsédée par ce^ àmxx importntMi Ponrrainoar de tol-méttie, luite^toi>de tes renroycr. ' . .

XX

DS jrui^ic.

IVLoir ami, j*ai remis à M. d*Orbe on paqnet qu'il s*est cbargé de t'envoyerà Ta dresse de M« Silrestfir, cbee qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d^attendre pour l'ouvrir que tu sois seul ejt dans ta chambre : tu trouTeras daiM ce paquet un petit mei»> ble à ton usage.

Cestune espèce d'amulette que les amants portent volontiers. La manière de s'en servir jest bizar* re ; il faut la contempler tous les matins un quarl*d'heure jusqu'à ce^qu'on se sente pénétré d'un certain attendpissem^ni ; alors on l'applique sur »eB yeux , sur sa bouche , et sur .son cœur : cela sert^ dit-on,- de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue enooi^e à c«s sortes de talismans une vertu électrique trts singulière, raai^ qui m'agit qu'enta les amants Ht deles ; c'est de communiquer à l'i^n Fimpression des baisers de l'autre a ^Ins de cent lieues de là, Je ne

gartntis pas le succès de Texpérience ; je sais sealdnient ^*il ne tient qu'à toi de la fdirç.

Tranquillise-toi snr les denx galants on préten* dants, on comme tnTOndras les appeler^ bar désor^ mais lenom ne fait pins rien à la chpse. Ils sont partis : qn^ils aillent e^ paix. Depuis qoe je ne U< fois plus , je ne les hais pins.

TiXl, ▲ JVI.1X.

X u Vas Tonln , JnUe ; il fant donc te lés dépeindre ces aimables Parisiennes. Orgueilleuse lct% horâmage manquoit à tes charmes. Àrec toute ta feinte jalonaie, avec ta- modestie et ton,«mour^ je vois plus de

vanité que de crainte tfaohée sous cette, curiosité . Quoi qu il en soit , je serai vrai : j e puis l 'être ; je It serois de meilleur tMsnr si j^avois^ davantage à louer. Queue sont-elles cent fois plus ebaïïnantes 1 que n'ont-elles assez d*attraits pour rendre >nn nouve} Itounenr aux tiens !

Tu te plaiguois de mon. silence i Eh mon dieu! que t'anrois-je dit? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j 'aimois 4te parler des Yalaisanes tes Yoi« aines ^ et pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C est que les unes me rappeloient à toi aans cesse ^ et que les-antres.,. Lis, et pois tu m» jugeras. An reste peu de gens pensent comme moi des dames françaises , si même je ne suis sur leur oompte teut*à-Cait seul de mon avis. C'est sur quoi

Féguhé m*obHg« à te prévenir , afin que ta sachet que je te les représente, non peat-etre comme elle* •ont , mais'ctfmme jejes vois. Malgré cela , si je suis injuste envers elles , tu ne manqueras pas de me cen-•orer encore ; et feu ^ras pins injuste qua moi , car tout le tort-en est à toi seule.

Commençons par Textérieur : c'est i quoi, s'en tiennent la plupart désx>bservatenrs. Si je les imitois en-cela , lea iemmes de«« paya auroieak trop^ r*en plaindre : elles ont un extérieur de caractère aussi-bien que de visage ; et comme Fnn taie leur est guère plus favorable que Tautre, on leur fait tort en ne l'es jugeant que ^ar-là. Elles sont tout au plutf jiassâblèls de figure , et généralementplutât mal que bien : je laisse à pa^t les excepiionSi Menues plutôt que bien faites , 'elles n'ont pas la taille fine ; aussi s*attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent^ tti qtioi je trottVe aussi simples les femmes; des autres pays de vouloir bien imiter des modes faites jw)ur cacher des défavM qu'elles n'ont pas.

Leur dëmavcl»B est aisée et commune; leur port n*a rien d*a(fecté parcequ elles n'aiment jpoint à aa gêner; mais elles ont uativeDement une certaine disinuoltùra qui n'est pas dépourvue de grâces , ef<

qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint^inédiocrement blanc, c^ sont communément un peu maigres, ce qui ne con«> tribue pas à leur 'embellir la peau. A l^égard de la gorge , c'eàt l'autre extrémité dea \ïaiaisanea. Avee des corps fortement serrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance ;"il y a d'antres moyens d'en ifliposar sur la couleur. Quoique je n'aie apperçu

ces objets cftie de fort loin, rirtspectiou en est si libre qu'il reste peu de chose à deviner. Ces danses paroisseot mal entendre en cela leurs intérêts ; Mir pour peu qiae le visage soit agréable , Fimagination du spectateur les serviroit au ^urplus beaucoup mieux que ses yeux; et, suivant le philosophe gas- <ïon, la faim entière est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée , au moins par un sens.

Leurs traits sont peu Iréguliers ; mais^si elles ne sont pas belles , elles ont la physionomie , qui snp' plée à la beauté, et Téclipse quelquefois. Leurs yeux vifs ec brillants ne sont pourtant ni pénétrants ni doux. Quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colère que de.celui de l'amour : naturellement ils n'ont que de la gaieté ; ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre , iU ne le promettent jamais (i).

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation , qu'elles servent en cela, comme en tout , de modèle au reste de TEu-' rope. En effet , on ne peut employer avec plus de goût un habillement pins bizaire. Klles sont de toutes les femmes les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales ; mais les Parisiennes dominent la mode , etla savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des eo- ^

(i) Parlons pour nous , mon cher pliUot>opIie : pourquoi d'antres ne sèroient-ils pas phis heureux ? Il n'y a qn^Une coquette qui promette à tbqt lé monde ee qu'elfe aè doit tenir qu'à un^eul.i

tout lé

pistes ignorants et serviles qui copient josqa'avx faates d'orthogn^he ; les autres sont àes aateors qui copient eu maîtres^ et laveat rétablir les maaTaises leoona.

Leur parore est plna reckercliée que magnifique ; il y règne pins d'élégance qne de richesse. La rapidité des modes, qui vieillit tont d'nne année k Tantre , I9 propreté qui leur fait aimer à changer souTcnt d'ajustement, les présenrent d*nne somptuosité ridicule : .elles n*en dépensent pas moins, mais leur dépense <st, mieux entendue ; au lieu d'habits râpés et superbes comi|^e en Italie, on voit ici des habits plus simples et toujours frais. Les deux s^xes ont à cet égard la même modération , la même délicatesse ; «t ce goût me fait grand plaisir : j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n*y a point de peuple , excepté le n6tre , où les femmes sur-tout portent moin» de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les éuts; et l'on auroit peine à distinguer une duchesse d'une bourgeoise , si la première n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la cour , cette mode est • èuivie à l'instant à la ville; et il n'en est pas des bourgeoises de Paris comme des provinciales et des étrangères, qui ne sont jamais qu'à la mode qui iL*est plus. Il n'en est pas encore comme dans les autres pays , où les plus grands étant aussi les plus riches , leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la cour prenoient ici cette voie, elles seroient bientôt effacées par cqfies des financiers, .

Qii'onl-elles donc fait ? ÊUei ont choisi èei ind^ni |)1as sûrs , pins advoits^ et qm marquent plos de ré* flexion. Elles sàTent que des idées de pndenr et de modestie tont profondément gravées dans r«sprit da peuple. Ost là ee qni.Ienr-a sngg&ré des modes inimitad>ltf.Si Elles ojM Vu que le peup^ aroit enlhort reur le roug^ , qu'il s* obstine à

nommer grossière* ment du £ard $ elles se sont appliqué quatre doigtS,f non de fard , mais de^ronge $ car » le mot changé » 1$, chose n*est plus la,mêm«i Elles ont ra qu'une g6rg« découverte est en scandale^a public) elles ont lar* geraent écbancté letirs corps. Elles Ont vu.. < oh î bitn des choses, que mi Juli«» totite demoisel^ q9*ellji est) ne verra sûrement jamais. Elles Ont mis 4^ns leurs manières le même espri(qui dirige leur ajiai* tement. Cette pildeur charmante qui disting^^ 1^0* nore et embellit ton sexe4;lenra para^viU fet ^ti« riere ; çUes ont animé leur geste el Ifpr prdpos iX*im9 noble imptidence ; et il n*y a pù^l a hdiiiiéie ;ho|lH me«i qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux* Cest ainsi que cessant .d' être femmes, d^^ penr 4'^tra confondues avec les àutiras fcinines , elles préfete^it leur rang à leur ^exe ^ et imitent les fi] les d» j ô|e afin de n'être pas imitées*

J'ignore jusqu'où ita cette imitation de leur part , ^ mais je sais qu elles n'ont , pu tout-àirfait éviter celle qu'elles Touioient prévenir. Quant «u rouge et a^x corps échancrés^ ils ont £ait tout Le progrès qu'ils poûvoient laire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs oouleur» naturelles et aux charmes que pouvoit leur prétef Vantùrçso pensier des amants , que de restemiises i^mitte des bour-

la* LÀ NOUVELLE HÉLQISE, -t i;eoises; et si cet extmfike-m'ai poiat gagné les moi à* à»et «tats , c'est qiv*ane femme à pied dans un pareil é<piipage n'est pas trop en s«beté contré les iii£»ite4 delà popolace.Ces insultée sont le cri de là pudeur téj^ûiktée; et, dans cette occasion , comme en^beau-»oonp d'autres , la bratalitéda peuple, plus hohnétc ij^t la bienséance dea gens polis^ îéetient peut - étrt itti cent mille iemmfes dans lei^liomes de la modes* fie; c'est précisément ^e qn'ont<prétoiida les adroi* te« inrentrices dé cei modeé;^ ' '

Qna«t au maintien soldotesqné et an tcm grena^ diér, il ftrappe jBotns4 atfoada qu'il est plus«miver^ iel^ et il n'est guère semsiblè" «qu'aux nouYea^ix débarqués. Depuis* le faubout^-Saint-Gertnain

jus> qu'af» halles , il y a peu delemmes à Paris dont l'a^ bord, lé'Feg-Aràỳ fi« soit d'une bardiesse à décon eetter quiidonqQe n'A 'rien rit de semblable en 8o« puys'; ^ de hi suisse où jettent ces nouvelles manières naît cet aiir g»uche qu'on reproche aux étran** gers. C'^st encore pis sitèt qil*.élles ovrrent la bouéh^. Ce n'est point la vois d^Mrce et mignarde de-Qos VandbisM; c'eà^nn certîiin^iccentdur, aigre, interrogatif , impérieux , moqueur, et plus fort que celtii d*iHit homme. S'il reste itanslenr ton quelque grâce de leur sexe , leor fuéniereiatrépide et curien«o de fixer les geos M&eve de Téolipser. Il semble qu'elles se pUisenti jottir de Tembarras-qu'^ies donnent à ^ «eux qui les voient pour la. première fois; mais il est à' croire qiië eet^mbarrras lenr ptairoit moins si elles en déméloient^mieux la cause.

Oepenilant , soit-prévention de ma part en faveur de la beauté, *soit instinct de la sienne à se faire va-

loir y Tts belles femmes ra<epftroisseiit en général nn |»eo plus modestes , et je trouve plus de déeence dans leur maintien. Cette rcserrc ne leur coà^ <gaere ; elles sentent bien leurs arantages , elles savent qu'elles n'ont pas besoin d*agaeeries pour nous attirer. Peut- être aussi que Timpudence est plos sensible et cfaioquante jointe à la laideur; et-il est sapqn^OB courriroit plutôt de soufflets que de baisers an laid visage effronté , an lien qu'avec la modestie il peut exciter «ne tendre compassion qni «lene quelquefois à Tamonr. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque cbose dt pins doux dtfns le maintien des jolies personnes, il y a enc^e tant de minauderies dans leurs manières , et elles sont toujours si '^siblement occupées d'elles-mêmes, tjn^on n'est jamais ei^posé^ans ce pays à la tentation • qu'aToit quelquefois M. de Murait aaprés de&^ Anglaises , de dire à une femme qu'elle est, belle pour avoir le plaisir de le^ Itfi apprendre.

La gaieté naturelle à la nation-^ ni le désir d'imiter les grands airs , ne sont pas les seules causes de Cette libei-té de propos et de maintien

qn'on remarque ici dans les femmes. Elle paroitAvoir une racine pins profoiide dans les mœurs,' par le mélange indiscret et continnel des deux sénés, qui fait contracter à chacun d'eux yair, le langue et les raanieresc de l'antre.' Nos Suissesses aiment assez à se rassembler entre elles (i) , eUe.4 y t^ivcnt dans une

(i) Tout cela est fort changé. Par les circozislancès , ces i^ttn s ne semblent écrites que depuis quoique vingtaln(5 d'anji*Vs. Aux mœurs , &u style , on les croiroit de l'antre s'ucic. ' ' ' '

Digitizad by VjOOQIC

■4o.iic« familiarité; et qH^iqu'apparemment elles ikt haiasent pas le commeree tles homiiiies , il est certain qne la présence de ceux-ci jette une espèce de coi]^<« trainte dans cette petite gyiiécocr|itie< A Paris , c^est tout le contraire; le» femnies n*ainient k vi^re qn*at ved les hommea^ cil es ne sont à Unr aise qii*a veic enx^ Bans chaque société la nuiitresse de la maison^ est •presque tou|oarasealeLau milieu d*un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d^oÀ tant d'hommes •|»euyeat se répandre par-tout; mais Paris est plein ■ d'aventuriers et de oélihatairei qui passent leur vie ^ courir de maûion en maison ; et les hommes s^m- Ment^ compie les espèces , se multiplier par la cir-? . colation. C'est donc là qu'une femme apprend à par-t >^er, agir e% penser comme eux, et eux comme elle* C'est là qu'unique objet de leurapetites galanteries, f Ue jouit paisiblement de ses insultants hommage*auxquels on ne4aigne pas même donner un air de ^nne ioi\ Qu'importe? sérieusement ou pat plaisanterie, on aVccupe.d^elle, et ç'eist tout ce ^n^elle Tent. Qu*une antre /;emme surrienuc, à Tinstant le ton de cérémojaie suécecle à la familiarité ^ les grande

• airs coromeacent , V^ttention des hommes se pariage , et Von ae tient mutuellement dans une secrette

• gène dont on ne sort pln^ qu'en se sépi^rant^

Lcs^ femmef 4e Paris aiment à voir les spectaclas , érVst-àfdite à^ être vues; mais leur embarras^ chaque fois qu'elles veulent y i|ll«r , est de trouver une compugne; car l'cisafi^e ne permet à aucune femme , d'y allev seule en grailde loge ^ pas même avec son mari , pas même avec un autre homme. On ne snnl'Oit dJite çoiyihien cU&a ce pays si sociable ces parties

\ DigitizetJby VjOOQIC

«ont difficiles à former; de dix qii"'on en projette il

*«n jnanqne neuf: le désir ct'âller an spectacle les fait

' lier, l'ennni d'y aller ensen»ble les fait rompre. -Je

çroi»* qne Ifes femmes pourroienf abroger aisément

' cet nsage inepte ; car oà est la raison de ne pouvoir

* se montrer senlefn public? Mais cVst pcut-éire ce

* <Wdat de raison qui le' conserve. ILest bon de toùr-

* »er atita nt qu'on peut les bienséances sur de^ cho^s ' où il scTroit inutile d'en manquer» Que gagneroit une

Tèmwe àti droit d'aller sans compagne à Fopéra ? N« ▼ aal-îl pas mieux r^i^èp ce -droit pour recevoir en ' partii^nlier ses amis'.^ ' , ! '

* Il est sur que mille liaisotis Iseoretes dfaiTent être " Ic'fifttSt de leur manière de vivre éparses et isolées •' parmi'tant d'bômiAès. Tout le monde en convient

aujourd'hui, et l'ek^rieiiee a détruit Tabsarde ma-

* sfimè'de vnikicre'îes tentations en les MmltiplijRjt. ' On -ne dit donc'^iis ^ue eèt usage «st plus hmtnéte , ** ihàiV qu'il est pllis agiféable: '«t^»'cst ce qoïc jeTe

* ' ctoiSf ^s plus vrai ; car quel iimOttr peut régner où >la ptidétir est en déH»ioiî?'efttJu6V«liarme peut avoir

< ude'viè 'privée à la* fois d'aMour et d'l;ionnéteté?

Au^si, comme le grand flé&u de fou» ces gêné si

dissipés est renniii-, les femm«»se sondent -élle«

moins d-étre aihiéeà qu'àmnsévs} 'la-galanterie etles

' ' ^^n» 'valent miëttit que- V^mt^ ^àdprèftr dalles) et

" potttvVL Vju'on soit assitln ^ petï*éi«i?r importe qu'on

' fl^ityassiouné. Les itfotémÊAte d'amour et.xt^atnant

' ^^nt'bnnnitf 3* 'lM«rtime'*8ociété àt^ deux ^e^cs, et

'rë'^l^ués nvec'ééux de èhitinè'tx ùtjfêamme dà^asles

* toitiatfs^qubniie'ttt'pltîs. i .i v ..... .^

■ ' 11 *<*mblerqué"iout Tordre de* sffrreiments ilatnrels

... . . ,, » I r|i .;..» , t , ■ XV.- '

i»d %A NOUVEluLE HÉLQISE- •oit ici reuverséf. Le cc^ur n'y foniie^ aucune cliaiaS: il n'est point permis, aux filles d'en a,Toir un; :ce droit est résenré aux sf ules femmeii mariées , et n'^xclnt da choix personne que leurs maris. Il Vaudroit nueox qu'une mère eât yiugt amants que «a tille nn tienl. L*adultere n'y i^éiroUe point ^ on n y trouTC (ien de eantraire à la bienséauice : les romans ^es plus d<ecents, ceux que tout le monde lit |iour s'instruire, en sont pleins^ et le désordre n*est plus hUinahle sitôt qu'il est.JQintàriiUidéUté. O Julie! ^elle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit çoigngal oçeroit d'une Jioudie impure accusa nos dus tes amours ;, et condamner l'union de d^ix fœurs sincères qnine safent jamais manquer de foi. Ou diroU que le mariage n'est paa à Paris de,la mém« natnce qebe par-stout i^illeurs* Cest

un sacrement , 4 e^^qn'ils prétendent, et<:e Jiaereroent n'a pas la force des n^indres contrats civils : il semble n'^f^e que Vaccord de deoîK personnes libres qui conviennent de djemeurer. f«nseinble, de porter le même nom ^ de l^eeonnoitre les m^nacs enfants , mais q^i n'ont , .an surplus , %ucnne sorte de dr^it Tune sur l'autre ; et un mA^i qui %'ai^seroit de cpntrôler ici la mauvaise •ondjuite de s^ hmffk» Ut exci^eroit pas moins de rajarmnrf{$ que celui f^Aouffciroit cbez nous 1* désordiv pnbUi^ de lu sknlnei Les fenun«s , de leur iuô^4 , au* fcnit pas de iNgneur envers leurs maris, ^i l'on ne voit pas. encç^Q qu'elles les ^i^ent punir d'imifer Uurs iuiÀdéj^é^^ Au re.stfi, comment att^ndr^,de part on d'autre un effet plus4konnéte d'un lien oÙ le ec?«r n*a pôiii^ été consulté? Qui n'tpouse qUe la iQrt^nçou rélat ne doit litti à la personne.

SECONDE PARTIE. n^

f<*amoiir même, l'amour a perd a ses droits, et B*est pas moijQ4 dénaturé qne le mariage. Si les époux sont ici «les garçons et des filles qui demeurent ensemble pour vivre jivec plus de liberté , let amants sont des gens indifférents qui se voient par amusement ^ par air , par babitude , on pour le he* soin du moment : te ccrar n'a qne faire à ces liaisons; on n'y consulte qne la commodité et certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se con- Hoitre, vivre ensemble, s'arranger, se voir, moins «ncore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une Visite ; rc'est un recueil de îolis entretiens et de jolies lettres pleines de portraits , de maximes , de pbilosopbie , et de bel esprit. A l'égard du pbysique ^ il n'exige pas tant de mystère : on a très sensément trouvé qu'il fall.oit régler sur l'instant des désirs la facilité de les satisfaire: la première venue, le premier venu, l'amant ou nu ^atre , un hoinme est toujours un homme, tous sont presque également bons: et il y a du moins à cela de la conséquence , car pourquoi seroit-on plus fidèle à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à-peu-près le mémeh^ronte, toutes les femmes la même femme: toutes ces ponpf^es sortent de chez la même marchande de modes, et il n'y »

guère d'autre choix à "fa ire que ce qui tombe le pins commodément sons la main. '

Comme je ne sais rien de ceci par m<5î-méme , on ra'^ a parlé sur on tpn si extraOrdînaite qu'il ne in'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en à dit. Tout ce que j'en ai conça , c'est que , chez^

pltipart des femnies, Tamant est comme nn des gens de la maison : s*il ne fait pa* son devoir.^ on le congédie et Tonien prend un antre; s'il trouve mieux ailleurs, ou s'eUAuie du métier, il quitte, et Von en prend un aut;re. Il y a., dit-pn ,^des femmes assez capricieuses ppu.r, eSv-sayer même du maître de la maison, car eiffin, c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand el]e est passée , on le chasse et l'on en* prend un antre ^ ou, s'il s'obstine^ on le |;arde et l'on en prend un autre.

Mais , disois-je à pelui qui m'es.pliqnoit ces étranges usages, comment une femme "vit-eîle ensuite avec tous ces autres-là qui ont ainsi pris on reçu leur congé ? Bon ! rcprii-il , elle n*y vit point. On ne se voit plus , on ne se connoit plus. Si jamais la fantaisie prehoit de re-nouer, o^. auroit. une nouvelle connolssance ^ £aire^ et ce seroit beau-coup qu'on se souvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis -je; mais j'ai beau réduire ees,e3tagérations, je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang froid , comment le cœUr ne pal-pite pas au ;nom dec© qu'oa a une fois aimé , comment on^e tressaille pas à sa rencontre. Vous me faîtes rire, interrompit-il , avec vos tres-saillements ; votts voudriez donc que nos femmes ne fissWt autre chose que tomber en syncope ? -

Suppriiàe une partie de ce tabiean trop chargé ' èans doute^ place Julie à côté du reste , et souvxenstoi de mon CGe^ur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avoiier, plusieurs de ces imprsssious désagréables s'effacent par lliabiiudei Si

I# mal «e présente avant le bien , il ne Teaipéche pas de se mofitrer à son tour ; les cliarmcs de Tes* prit et dn naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance raincne devient bientôt un sentiment contraire. G*est Tantre point de vue du tableau) et la justice ne permet pas dte ne l'exposer que par le côté désavantageux.

G*est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent antres que ce qn*iU sont , et que la société leur donne pour ainsi dire un être différent du leur. Cela est vrai , sur-to^t à Paris, et sur -tout a Tcgard des femmes, qui tirent des regards d*antTui la setile existence dont elles so soucient.. .En abordant une dame dans une assemblée , au lieu d^nne Parvienne que vous croyez voir, TOUS ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa l^orge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos , ses manières, rien de tout cela n*est à elle; et si vous la voyiez dans -son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange est rarement favorable à celles qui le font, et en général il n'y a Ifuere h gagner à tout ce qu*on substitue 41a nature. Main on ne Tefface jamais entièrement; elle s'échappe .toujours par quelque endroit, et c'est dans une certaine adresse k la saisir que consiste l'art d* observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femnies de ce pays; car, comme elles ont pins de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu f|u'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les délache de cette étemelle représentation qui leur plaift

si fort, ou les voit bieatât comme elles soqt; et^ c^estalors que toate TayersioR qu'elles ont a'aborci' inspirée se change en estime et çn amitié. -

YoiU ce que j'eus occasion d'observer la semaine dernière dans nxtie partie de campagne ou quelqnet femmes noas avoient assez étourdi-

ment invites, moi et quelques antres nonyeaux débarqués, sani trop s'assurer que nous- leur convenions , pu peutêtre pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d*arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisants et fins, <!{ui, tombant toujours sans rejaillir, épuisèrent bientôt leur carquois. Alors^«lIes s'exécutèrent de bonne grâce ; et , ne pouvant nous amener à leur tx^Q, elles furent réduites à prendre le nôti^, Je ne sais si elles se trouvèrent bien de cet échange , pour mt)! 5 je m'en trouvai à merveille ; je vis avec surprise que je m'cclairois pins avec elles. que je n'au- ^ rois iait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit orjaoit si bien le bon sens , que je rcgrettois ce qu'elles f n avoient mis à le déligurer; et je déplorois, en jugeant mieux des femn^es de Ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que pârcequ'elles ne vouloient pas en avoir. J^ vis ausj^ c|oe les grâces familières et naturelles effaçoient in-^nsiblement les air^ apprêtés de la ville ; car ^ sans y souger^ on prend des manières assorti ssantes aux choses qu'on dit, çt il n'y a pas moyen de mettre â des discours sensés les grimaces de la càqueltciie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cher- ^hpient plu« tan(à l'être, et je sentis, ç^a'elles n'a-

.voient besoin pour plaire que de i>e pas se dégaiser. J'osai sodpçoaner sur ce fondement que Paris , cfi prétendu siège du goqt, est , peut-être le lieu du , monde où il y en a le moins ^ puisque tous les soins qu'on y pxLepd pdur plaire déligurent la véritable b«attté. ,, .. 4 '

.^ous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble , contents Jes u^^ <les autres et de nous^mémef. Au.neu.de passer en reyu^ Paris et ses folies ^ nouj rqQbliâme^. Xout noti-e sf^i|xse boriioit à jouîi^en- ' t^a nous d'une société agréable et douce. Nous];'eûjD[^e« .besoin ni, de satyres pi dft plaisanteries ^oi^r.nQUS .mettre debonDJ9,); (.nmeiii;; et nos ri» n'ê* .toîcntpas de raillerie, mai»jie«gaietév, comme ceux de ta cousine* ^

Une.jf1|]t^fe5|hiQse^c]ierva de me faire changer d^avis sur leur compte* Sourent au milieu de nos entretiens les plus animés ou renoit dire un mot à l qreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, jet ne rentroit de long-temï>8« Il étpit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque covr JCespon^ance de cgeur , .ou de celles qu'on appelle »n»i. Une autre femme en glissa légèrement, un mot oui fut assez mal reçu ; ce qui i^e fit j uger que si l'al^ •ente maîiq^oit d'amants, elle avoit au moins deê amis» Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut msL surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse qui yenoient dans leurs calamités impIoTer la protection de leur dame ; l'un surcliargé de tailles à la décharge ^^Lti plus riche;

Taatre enrôlé dans la milice sans égard pour son kgè •t ponr Ses enfants (t) ; Tantt^ écrasé d'iin puissant Voisin pat nn procès injnsté; Fautre rniné par là grêle, et dont on exîgeoit le bail à la rignettr ! Enfin tous avoient qjaelqne grâce à demander ^ tous étoient patieminent écoutés, onn'inrebntôit ancnn, et le temps attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faYeUt de ces malbenreUx* Je ne sanrois te dire avec quel étonnement j*appris et le plaisir que prenoit nue femme si jeui^e et si dissipée à remplir ces aimables deyoirs, et combien peu éllè y tnettort d'ostentation. Gomment! disdis-je tout attendri, quand ce seroit Julie elle ne ferait pas au*> trement. Dés cet instant je ne Tai plus regardée quVvee respect, et tons ses défauts sont effaces à mes yeux.

Sit(^t que mes recbercHes Se sont tournées de ce côté, j*ai appris mille choses à l'ayantâge de ces mêmes femmes qne j*avois d'abord trouvées si in* supportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propotf à la mode il n'y a point de pays au monde on les femmes soient plus éclairées , parlent en général plus scinsémeuf , pltts judicieusement, et sachent donner au besoin de meilleurs conseils* Otons le jargon de la galanterie et dn bel esprit, quel

parti tirerotis-nous de là conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande ? Aucun , et tu sais , Julie, cé qn'U

f t) On a TU cela dans l'autre guerre, mais non daus ceUe-él , que je saelie. On épargne les hommes mariés , et Ton en fait ainsi marier beauconp.

•n est éommanémcnt de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu yd]ant , et tirer les Fraoçaiscs de cette forteresse ^ dont à la yéi-ité elles n'aîmeut guère à sortir, on trouve encore à qui parler en ras« campagne , et Ton croit combattre avec un liomni*', tant elles savent s^armer de raison et faire de néces* sLté vertu. Quant au bon caractère, je ne citelrai point le zèle avec lequ?]l elles servent leurs amis; car il peut i^égner en cela nue certaine cbaleur d'àfuour-propre qui soit de tons les pays ; mais qUoî« c|a'ordinairement elles n*aiment qu'elles t mêmes ^ une longue habitjtde, quand elles ont assex de con* •tance pour l'acquérir, leur tient ïicu d'un senti* ment assez vif: celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans le gardent ordinairement toute leur vie , et elles aiment leurs vieux amis plus tendrement , plus sûrement' au moins , que leurs jeunes amants.

Une remarque assez commune , qui semble être A la charge des femmes, est qu olles fout tout en ce pays, et par couséqueni plus de mal que de bien; mais c6 qui les justilie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, et le bien de leur propre mouve*ment. Ceci ne contre^lit poini ce <iue je disoi^ cidevant, que le coeur n'entre pour rien dans le cpramerce des deux sexes ; car la galanterie française i^ donné anx femmes un pouvoir unlyersel qui n'a besoin d*aucun tendre sentiment pour se souteuir* Tout dépend d'elles; rien ne se lait que par elles ou pour elles; l'Olympe et le Parnasse, la gloire et la fortune , sont également sous leurs lois. Les livre» h'ont de prix, les autenrs n'ont d* estime qu'autant

qu'il plaît aux femmes de lenr eu aocordeir; ell^s ' décident sou-verainement des plus hantes cpiinoistouces, ainsi que des plus agréables* Poésie, litté-» jrature ^ histoire, philosophie , politique même'; on Voit d'ahord au style de tous les^ livres qu'ils sont écrits pouramUscfr de jolies femmes; et Ton yient cte mettre la Bible en histoires galantes^ Dans les affaires, eïieit ont pour obtenir ce qu'elles demandent un ascendant naturel jusques sur leurs maris ^ non'|)àrcequ'ils sont leurs maris, mais parçequ'ils sont hommes, et qti'il est conyenù qu^in homme né refusera rien à aucune femme, fut-ce même la aiennei

Au reste cette autorité ne «uppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse et de Tusage du monde; car d'ailleurs il'n'e^st pas moins essentiel 4 la galanterie française de mëpl'iser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui l«tir en impose; cVst un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoitrc. Quiconque les respcctefoit pàsseroit à. leurs yen* pour un novice, un paladin^ un homme qui n'a <x>nnu les femmes que dans les romans < Elles se ju<^ gent avec tant d'équité que les iionorer seroit être indigne d'e leur plaire; et la première qualité de l'homme à bonnes forttmes est d'être souteraIne« meut impertinent.

Quoi qu^il en soit, elles ont beau se piquer iTc méchanceté, celles sont bonnes en dépit d'elle^; et yoici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. Kn tout pays les gens chargés debeaucoap d'affaires sont tonjûur5 repoussants et sans commiséi^at ion ; et Paris

étant le centre des affaires du plus grand .peuple d« l Europe, cenx qui les font sont aussi les plus dtirs des hommes, C'est donc aux femmes qu'on sVdresse pour avoir df s grâces ; ^}les sont le recours des mal* heureux; elles ne feraient point l'oreille à leur» plaintes ; el|es les édontent, les consolent et les servent. Au milieu de Ifi vie frivole qu^elles mènent, elles^ savent dérolier. des moments à leurs plaisir»

pour les donner à)eui; kon naturel ; et si quelque» unes fopt un infâme commerce de» seryicca qu'elle» rendent , des milliers d'autres s'occupent tous le» jours graïuitemei^t à seeoiscir le pauvre de leur bourse et l'opprimé de leur crédit. Il est vrai qn« leurs soins sont souvent indiscrets, et qn' elles JBuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne con» noissent pas , pour servir le malheureux qu'elles connoissent : mais comment connoître tout le monde dgins un si ^rand pay»'* et que peut faire dç pltis ^ bonté d'Hine séparée de la véritable vertu , dont le plus sublime effort n'est pas tant df faire le bien quç de ne jamais mal faire? A cela près, il est certain qu'elles ont du pcuohant au biçn , qu'elles en font beaucoup , qu'elles Iç font de bq^ cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'iiu^ m^ité qu'on y voit régner encore , et que sauscUr» on verroit les hommes avides et insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris si je mien étois tenu aux peintures dçs faiseurs de romans et de comédie», lesquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonne» qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-

d*auvie de verlas qu'elles »e dispensent d^Imiter en les traitant de chiiùeres ., aa lien de les encourager an bien. en louant celui qu'elles font réellement. Les romans sont peul-êlre la dernière instruction qu'il reste à d(inner à un peuple ^ssez corrompu pour que tonte autre lui soit inutile : je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fut permise qu'à dès gens honnélçs mais sensibles , dont le cœur $e peignit dans leurs ccrits ; à des auteurs qui ne fuseent pas au-dessus des fo> blesses de rhnmanité , qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans U tie^ hors de là portée des ïiommes , mais qui la leur Ês^nt aimer en la peignant d'abord moins austère | «t puis du sein du vice les j sussent conduire intensibleméoii.

Je t'en ai prévenue , je ne suis en rien de l'opi* nîon commune sur le conipte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur , les grâces les plus séduisantes, la «Coquetterie la plus raffinée , le sublime de la galanterie , et l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant , leur coquetterie repoussante , leurs manières sans modestie. J'imagine que le coeur doit se fermer à toutes leurs avancés; et l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un laoment parler de l'a mour sans se montrer également incapables d'en inspirer et d'en rt-ssefitir.

p'uu autre côté In renommée apprend à se défier de leur caractère ; elle les peint frivoles, rusées, artificlenses, étourdies , volnges, parlant bien mai* ne pensant point, sentant encore moins, et dépensant ainsi tout let^r mérite en vain babil. Tout cela

aECaNDiE PARTIE, 1^7

IQe pafdit à moi leqr être extérieur comme leurs paniers et leur rouge. Ce sont des yices de parade (|ti'f 1 faut ayoir à Paris, et qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la rs^ison, de Thumanité, du bon naturel^ Elles sont moins indiscrètes., moins tracassieres que chez nous, moins peut-être que par-tout •illpnrs. Elles spnt plus solidement instruites, et leur instru<;tion profite mieux à leur jugement. En on mot, si elles me déplaisent par tout de qui caractérise le.nr sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports ayec le nôtre qui. nous font honneur; et je trouTft qu*elles seroiçnt cent fois plu-' .Ip^ des homme$ de médite que d aimables femmes.

Conclusion: si Julie u*eàt point exivté, si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que ee^ni pour lequel il écoit mé , je n^aurois jamais pris à^àris Qiii^ feinme^ encore moins ma maîtresâe : maïs je m'y serois fait volontiers une amie; et ce trésor ^m'efit consolé peut-être de n*y pas trouver les deux anires (i).

XJevvis ta] lettre reçue je suis allé tons les jours chez M. Silvestre demanda le petit paquet. Illi^étoit

(i) 7e me garderai de pronoacer sur cette lettre ; mais

' je doute qu*an jugeinent qui donne Ubéra!emetit à celles

qu^ii regarde des qualités. qu*eUes méprisent, et qui

, leur refuse le^ seules dont tttes ^at Ç9^ ,^oI| f qrt propf c

k être i»ien r^çu d'elles,

" ' la. ■ " i

ij8 LA NOUVELLE HÉLQISE.

toujours polat venu; et, dévoré d'une mortelle imr patience, j'ai faille voyage sept fois inutilement. Enfin la huitième j'ai reçu le j>aquet. A peine Tai-j* eu dans les mains, que, s«ns payer le port, sana m'en informer, sans rien dire à personne, j« suîi serti comme un étourdi ; et ne voyant quie le moment > de rentrer chez moi, j'enfilai avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qa*aa bout d'une dcmilleure , cherchant la rue de Tournon où je loge , je me suis trouvé dans le marais, à Tautrç extrémité de Pari». .T'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus prortiptemei.t; c'est la première fois que cela m'est arrivé le matin pour tacs affaires î j e ne m*en sers ik^émc qu'à regret l'aprèsmidi pour quelques vi^ites'i car j'ai deux jambes fort bpnnes dont je scrois bien fâché qu'un pen pins d\'iisance daiis ma fortune mç fit négliger Vtu

J'étôis fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet ; je ne vonlois l'ouvrir que chex moi, c'est ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la" coibmdditc dans lés choses communes me la fait rechcrdlier avec soin dans les vrais plaisirs. Je n*y puis souffrir audbuc sorte de dis- • ^^o»*on ^ et je veux avoir dti temps et mes aises ^otit s jvourçripu^ce^qni me vient de toi. Je tenois donc *^^^^"*^^^ûvec une inquiète curiosité dont jen'etois P s e maître; je m'efforçoi-* de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir ; et l'on eût dit ■ . ""^^ "fttloit les mains à voir les mouvements ««ni-

nueU Viti'il fai^oit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu a 6q^ volume , à son poids , au l'on de td lél-

tre^je n*eume quelque soupçon de la vérité ; mais le moyen de coneevoir comment ta poavois'avoir tronyé rartiste et roccasion?^ Voilà ce que je ne coiiçois pas encore; c'est nn miracie de Tamonr^ plus il passe ma raison, pins il enchante mon cceui': et Tiin dès plaisirs qàli me doi^ne est celai de n'y rien comprendre.

' J'arfire en£n, je yole, je m'enferme dans ma chambre, je m'assieds hors d'haleioe, je, porte une main tremblante snr le cachet. O première in Jaence du talisman I j'ai senti ptilpiter mon cccnr à jch^qac papier que j 'ôtois :, et je me sois bientôt trouvé telle* , ment oppressé que j'ai été ibccé de respirer un mosibat snr la dernière enveloppe... Jnliel ma Julie!... le voile est déchiré... je te vois.i. je vois tes divins attraits ! ma bouche et mK>n cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent... Cbannjss adorés , encore une foia vous aurez euchanté mes yeuac ! Qu'il est prompt , qu'il est puissant , le magique effet de ces traits chéris ! Non, il ne faut point, comme tu prétend<>, un quart-d'heure pour le sentir ; une minuté , un instant sufiit pour arracher de monsein mille ard^iis soupirs, et me rappeier avec ton image celle da. mon bonhenr passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor •oit mêlée d'une si cruelle amertume.' Avec quelle violence il me rappelle des-tempa «{ui ucaont plus ! Je crois en le voyant te revoir encore; je crois me retvottverr4ee»vmdmenifl délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie , et que le ciel m'a ddnnëiet ravrs 'dans sa colère. H<>las) nn instant me détabvse ; nantis là douleur del'abseiiee se

 nmime et s*aigrit en m'ôtant i'errear ^i Vtt sospcn* due, et je sais comme ces malhenred;^ dont on n*i|iterrompt les tourments qaè pour les* lent rendis plus sevsiMss. IMenxl ^nels torcents de fl^nùnes mes «yides regards pnisent dans cet objet inatteiida ! <^ comme il ranime an fond de mon ocrar tons les monyements impétaenx qne ta présence y faiaoit Battre ! O .Tnlie , s'il étoit

rrai qu'il pAt transmettre i tes sens le^ délire etrillnsion des miens!... Mail pourquoi ne le feroit-ii pas? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'aetiviti n*ir<>ientelles pas aussi loin qu'elle? Ah! cbere amante! on qtie tn sois , quoi que tu fasses au moment «à J'écris cette lettre, au moment on ton portrait rf*çoitt(mt ce que ton idolâtre amant adresse à tm personne , ne sens^tu pas ton charma ot visage inondé des pilenrs de l'amour et de la tristesse ?^ ne sens-tu pas tes yenz , tes joues , ta bouche , ton sein , pressés , compriméa , aeeablés de mes ardents baisers Pue te sens-tu pas embraser tout entière du feu de mes lèvres bràlaa-

-tfes?... Ciel î qn'entends-je? Quelqu'un vient... Ah!

-«errons, sachons mon trésor.... uH importmi!..!. Maudît soit le omel qni vient tronbïer des trtns-

'ports si doux!... Pnisse-t-il ne jaionais aimer... on vivre loin de ce qu'il aime I

'XXni. DE h^AMà^Wr DE JULI»<l«*MAJaAtfl O'OBBB^

V^'est à VOUS , charmante consise^-qn'il faut rendre compte de l'opéra; car biomqQe. ^omsMtbtnmL par-

liez'pomt dans vos lettres, et que SuUe rotu ait gardé le secret , je vois d'oà lai yient cette cariosit^. J'y- fus ane fois pour coutenter la mie-Dne; j*y soi* retoaraé ponr Voas deax autres fois. Teiiee«-m*en quitte, je vous prit,, après cette lettre. J'y puis TCtouraer encore, y bâiller , y souffrir, y périr pour TO^re service ; mais y rester éveillé et attentif, cela ne n&'^st pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce-fameiix théâtre , que je vous rencle compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connûiâseurs pourra redi'esscr le mien si j e m'abuse .

L^bpéra «le Parîs paiée à Paris ponr le spectacle W plus pompeux, le plus voluptueux, le.plnsadmi* rable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on^ " le plu« «nperbe mpnument de la magnifieenoe d« Louis XIY . Il n'est pas si libre à chacun que vont le penses de dire son avis sur ce ^ave sujet* Ici l'on peut disputer de tout hors de la musique et de l'opéra; il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point. La musique française se maintient par une inqnisition très sévère ; et la première chose qu'on insinue pat forme de leçon a tous les étrangeia qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étranl^rs conviennent qu*ii n'y a rien de si beau danâ le reste du monde que l'opéra de.Paris. En effet , la ' vérité est que les plus discrets s'en taisent, çt n'osent en rire qu'entre eux.

Il fkdt c^invenir pourtant qu'on y représente à grands fi-ais, non seulement toutes' les merveilles de la nature , mais beaucoup d'autres merveilles bien pins grandes que per«<Hine n'a jamais vues ; et sure-

Ma LA NOUVELLE HÉLOISE, *ie»t Popea v6alu désigner ce bizarre théâtre pi^roe»-. lui oà il' dit qo'on voit péle-iii«le des dieax, des la«\ tia9^ àe& monstres , de» rois , des bergers ^ des fées , de la fureur , de la joie , un feu , uue gigue, uue ba^ taille, et un'^baL

Oet assemblage si magnifique et si bien ordcmné est regardé comme s'il contenoit eu ef£et toutes le* eboses qu'il représente. En YQyaat paroi tre un tem^ pie on est saisi d*ua saint respect ; et pour pendue la déesse eu soit jolie>, l&part«rre est a moitié païen. On nVtst pastsi difiieile ici c{ti*à la comédie française^ Ces mêmes spectateurs qui ne peuTent revêtir un comédien de son personnage, ne peuvent à l'opéra aéparer un acteur du sien. Il semble que les esprita se roidissCnt eontre une illusion raisonnable , et nio i'y prêtent qu'autant qu Vile estal»ttrde et grossière : ott peut '- être qoe des dieux leur coûtent moins â DOQcevoir que dès héros. Jupiter étant d'une autre nattire <|«e nous , çn en peut penser ce qu'on veut t mais Caton étoit un homme ; et combien d'homme« ont droit decroire que Caton ait pu exister ? ^ ■* L*opéra n'est donc point ici comme ailleurs oina troupe de gens payés pour se

donner en spectaclA au -public ; ce s«nat , il est Tr&i^ ihs gens que le pu* blic paie et qui se donnent en spebtacle ;. mais tout cela change de nature, attendu que c'est une aca* demie royale de musique , une espèce «le oonr «ou^ veraine qui juge sans appel- dans sa propre cause , et ne se pique pasaut^'emcnt deioatieem deiitlâité^i). i_ ' ■■ > M ■- •■•■■ ■■

(i) Dît en mots p!us ouvert» , cela n'en S^it que plus vrai ; mais ici je suis partie , «t^je^dois me bire, P«r«

SiECONDÊ PAKtlÉ. ' / «4$

ToiU,coafiinè^ comment, .dans certains pays, l'es- Mpnee, des choses tient «nx.mots , et comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qoi l'est k moinâ*

Les membres de cette noble académie 41e dër6« ^ent point, en revanche ils sontexeommnniés^rtf qui est précisément le eon&aire de l'osa^: des an<»^ très {Mtys: mais pent-être, ayant eu le choix ,aimenttls mieux être nobles et damnés, que roturiers et béf ni^ J'ai vu sur le théâtre ^nn chevalier modemef tfusai lier de son .nbétier qu'autrefois rinfortumé Labérlus fat humilié du sien (i), quoiqu'il lé fit pHr force et ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi

tout où Ton est m^ins soumis aux lois* qu'aux hommes ^ oa doit savoir endfir^ l'injuttLce. - ^

(ï) Forcé par le tyran de monter sur Ic.théâtr*;, ij diplofa son tort p'ai* de» r^rs trè>s touchants, et très ca-]>at>lcs d*aUumer l'hidignation de tout honnête homme e<)n:rd ce Géiar &i vAuté«> «$ Après avoir, dit-il, v<cu « soixante, aps avec.hol^leor, j'ai quitté ce matin mou <€ foyer clvevaîier romain, j'y rentrerai Ce soir vîl his- H trioo. H<^as! j*ai vi^cu épo]> d'uiijour. fortune ! s'il V fallait me déshoBOn5r uuë fois,- aùe. ne m'y ior<nii.'-tU >» quand la]evinf6.<ve et la vi;;ueur me laissaient au moins 4t une. ùç^ure agréable ? mais mainte nant quel trifctt objet f<*viens-je exposer au nbut du peu^)!<* romain ! une vois

«i éteinte , un corps infirme j un cadavre , un sépulcre « auimé^ qui u*a plus rien de moi que mon n^n >». Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion , l'injus^ lice que lui fit César, piqué àc la noble liberté avec laqnelle il vengeoit «on honneur flétri , Talfront qu'il reçut au cirque^ la bassesse qu'eut Cicîr6n d'insulter à son uuprobre, ia ré^ionsc fine et piquante que lui fit liabê* r us , tout ct'Ia nous a été conservé par Aulu-Getle ; et > 'oi,t à mon gré le morcèsn le plçs curieux et le pins ia* tér?tiant de son fade recueil.

ranclen Labérins ne pm^il reprendre sa pliieeati cirque parmi les cfaeyaliers romains, tandis qnel« noayeaa en tronye tons les jours n^e sor les bancs de la comédie française parmi la première noblesse du pajs ; et jaiâais on n'entendit parler à Rome ayec tant de respect de la majesté dn peuple romain qn'on parle à Paris de la majesté de l'opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autmi sur ce brillant spectacle : que je yous dise à pré- •ent ce que j'y ai yu moi-même.

Figurez-yons une gaine large d'une quinzaine de pi^ds et longue à proportion , cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés on place par interyalle des feuilles de parayent , sur lesquelles sont grossièrement peintii les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même ^ et presque toujours percé ou déchiré, ce qui re-trésente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, selon Ja perspectiye. Chaque personne qui {](asse der-' riere le théâtre et touche le rideau, produit en l'ébranlaut une sorte de tremblement de terre assez plaisant à yoir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtonsou à des cordes, comme Tétenda^e d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y yoit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des dieux et des déesses sont composés de quatre soliyes en cadrées > et suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette, entre ces soliyes est une planche entrayers sur laquelle le dieu s'assied, et sur le devant pend un' morceau de grosse toile barbouillée , qui sert <<e nuage à ce magnifique char. On voit yers le bas de

k Ihachiiue riliamination de Ofipx, on trois chandelles pçAntes et mal mouchées ^ qa}^, tandis gue lé personnage se démené et crie en branlant datis son

' escarpolette , renfnmeut foij^t à ^pn ajl$é. Encens digne dé la ditinité. „ , . > , . . ,-

Cdmmé les chars sont là partie U phi^ pdnsidéja^

, i)le des machines dé l'opéra, sur celle 4àv9iis ponjez ji^ger jdès attires. La Jj^jer^ ^giîf <? eçt^cpmppséeide longaes lai^terne? angnlaires de jtôile on ,de cartpn

^ , jbten , qn' opi <iufilé à jdes troc^es pwaUelçf , et qn'pn -fait.toûrner par des polUsons; Xé tonnerre est une lourde cha,i^tte qn*on promené snr le ceintre^^et qui n'est ps^s le^ moii^ tow^haat instrument ^é '^ette agréable mnsiqu^. L«9 éclfiirs se font ^^ec des j^iticées de poix-rcsij^jj q9,*o^ pi-qjejte^^r niiflffn- -beau: la fondre est un pétard an boftt 4*ané/Qs^ç.

JL^ théâtre est .§farni de jpetites trappes qua^rrécs q^ni , l'outrant at^ besoin , antioncent que lés démoli ront ^ort^r ,^e la cate. Qn^ï4 il* doivent s'éle:ver dans. les airs^ on leur Substitue /i^F^^^^""^^^^ 4^^

^démons de toile brune empaillée^, on quelquefois! de rrai^ r^monneurs,, qni branlent en l'air susp^jxdus à d^s cordes, jusque çts qu'ils se perdeçit ma-f

^ jestnettsément dans les guenilles dont j'iû pa^lé; Mais ce qu'il y a de' réellement ^^igtqne ,^ c'estqq^d

^lés cordes sont mal conduites ou vieunpht à roi^pjy; ; car alors les esprits ioferuf nx et lés dieux in^inortéls tombent , s'estropient ^ se tuenf queIqne£ois. Aj outes à tont cela les monsttéç qui rendent ijefïainei scène» fort pathétiques, té1i»'qne des^ràgons , desTés»r*», des tor-

tues, des crocodiles^ dé gros crapauds qui êe promènent d'an air menaçant snr lé théâtre, et irouT. jriLoi#. a, i3

* font voir'k Poprita les tentations de S. Àntçi'n/t. Chacune de'Ces fignres est animée par nn lourdaud de Savoyard qni n"a.|>iii Tcsprît de faire, la lïête.

Voilà, ma cousine, en quoi consiste à-pen-prcs Taugaste appareil de Vopéra , autant que j'ai jful*ob» server At. pai^èrre à Taide de ma lorgnette : car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort <éirchés et pt»dbi«ellt un effet imposant ; je^c TOtt^ dis en'Oifci qiie ce que j'ittappetçil de moimême , et ce rpxe peut apperùevoir commt moi tout spectateut non préoccupé. On assure pouitant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées - it faire mouvoît tout Cela ; on m*a offert ptusieurs ' fois OÈ me les montre^; mais je n*ai jamais été curieux dé Toïi commeu*t on fait de petites chose» aVee de grands efforts.'

Le nombre de gens occupés au service dé Topérm est inconcevable. X*orchestre et les chœurs composent ensemble près de cent personnes : il y a des ^ liiultitudes de danseurs; tous les rôles sont doubles ' et triples (i) ; c'est-à*dire qu*il y a foujoùrs nn ôa deux acteurs subalternes prêts à remplacer l'acteur principal, et payés potir ne rien faire jusqu'à ce qnUl lui plaise de ne rien faire à son tour; ce qui ^ i» tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques veprésentations , les premiers acteurs , qui sont d'importants personnages, n'honorent plus le public de

(t) On ne sait ce que c'est qae les doubles eu Italie ; le public ne les sooffriroit pas : aussi le spectacle est- iJ

* à l>eaucoap meilleur marchés il en coûteroit trop pour être ^1 servi.

leor présence ; ils abandonnent la place à lenra sub- , stitut^ y et ans. aubstitats de lenrs subatitnts. On re« çoit toujours le m^me argent à- la porte 9 mats on ne donne plus le même spectaële. Chacun prend son billet comme à nue loterie , sans savoir q,uel lot il aura : et, quel qn'il soit, personne n*ofteroit se plaindre ; car , alin que vous le sachiez , les nobles membres de cette .académie ne doivent aocon respect au public) c'est le public ^ui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cett^ musique ; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée , ce sont les cris affreux , les longs mugisse- . ments dont retentit le théâtre durant la représentation. On voijt iesactrices, presque en convulsion, arracher avec violence ces glapisf.ements de lenrs ponmbns ,. les poings fermés contre I4 poitrine ^ la tête en arrière, le visage enflammé, les yaisseanx gonflés, Testomac pantelant : un ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de Tceil on de Toreille; lettrs efforts font autant sonf/rir ceux qui les regardent, que le^rs chants ceux qui les écoutent ; et ce qn'il y a de plus inconcevable est que ces hurlements sont presque l|i seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battements de maiits on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçants , et qui . veulent engager les acteurs à les redoubler^ Pour moi , je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice h ^'opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante et pénible, on sonffrè tandis qu'ils dnrentj mais ou est SI aiee de les voir unir saHs accident qu'on en

davantage stvof. gens de goût. Reyeuons à ma description.

Les ballets , dont il me reste à vous parler ^ sont I9 partie la plus briHante de cet opéra ; et considérés séparén^ent, ils foot un spectacle agréable, magnifique , et vraiment tbéâtral ; mais ils servent coçime partie constitutive çle la pièce, et c^e^t en cette qualité* i\ni\ les faat considérer. Vous connoissez les oppraxie Quina^lt; vous sayex

comment les divertissements y sont employés : cVst à -peu -prés de^ même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dan§ çiiaqne acte TactiOQ est ordinairement coupée au^ moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, et que le parterre voit debout. Il arrive de là que les personnages tle la pièces sont absolument oubliés, ou bien que les «pect'atenrs regardent les. ac;enrs.qui regardent autre cbose. La maniéré d'amener ces fêtes est simple : si Iç prince. est joyeux , on prend part à sa joif , et Ton da{ise;i s'il est triste, on veut l'égaler, et l'on danse. .Vjgnore si c'est la mole a la cour de doiiiier le bal aux ro/s quaud i/s sont dé mauvaise humeur : ce que 3*e saiç par rapport' à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoiqué à voir de* gavottes ou écouter d» s chansons, tandis qu'on décide qnelquerois tîerricre le théâtre de leur couronne on de Içur sorl^ Mâîs il y a bien d'autres sujets dé" danses; les plu^ gi'âvês* actions de la vîè se tont en. Jansant. 1-es nreirçs dansenL les soldats'darisent , les dieux dansent^ les diables Jausent j on danse ju»qûes dans^rcs, enterrements, et tout danse a propos

SBCÔÏiiOE PARTIB. ï5i

t«« danse est donc le qoatrietiM- des beanx art» employés dans la constitation de la sceae lyrique ; mais les trois antres conconrent àVimitation ; et ce- Ini-Ià qn'imite-t-i) ? Rien. Il est donc hors d*œnTre quand il n'est employé que comme danse ; car qme |bnt des mennets^ des rigandons.^ des chaconDes ,

. dans une tragédie ? Je dis pins : il n*y seroit pas moin» déplacé s*ils imitoienl quelque chose, parceqçe^ de: tontes l«s unités il n'y en a point de plus indispensajïle que celle d«i langage; et un opéra -nù raction se passeroit moitié en ehant, moitié en , danse , seroit plus ridicule encore que cel^ où l'on, parleroit moitié français , moitié italien.

Non cçntents d'introduire la danse comme une partie esseotielle de la scène lyrique t, ils se sont

. inéme efforcés d'en laire quelqqefois le sujet prinei{iâl i «t ils ont dés opéra appelés ballets qui rem* I^UsAent t^ msl leur titre ^ que la danse n'y est pas uio Jns déplacée qfie dans tous 1^ antres. La plupart de «es ballets forment autant de sujets séparés que

' d'actes^e* ces oujets «ont iiésentre euvpar de certaines

' tel atibns. -mêla physiques dont le spectateur ne se douterait jamais^ l'anteiàr n'a voit soin de l'en STerr tir dqns un prologue, h^^ saisons ^ les â^e^ ^les sens-. Ictt. éléments; je demande quel rapport ont tous v ces .titres à la danse, ^ et ce qu^ils peuvent offrir emce

> genre à l'imagination. Quelques uns même sont pUr

-> rrmcnt allégoriques, comme le <carBaTql et la fcMt ; et oc eoiitrles plus, insupportables' «dç tou^ , 'parce-

. qu'ttvco beaucoup dcsprit^ de finesse' ikn'ort ni sentiment», ni tableaux, ni ai toatwiiM-j uichailenr, ni.luiêrét' ni>itn de tontc^^i peut donner yrise

â la musique Y flatter le cœur, et DQurrir riUution. Dans ces prétendus ballets l'action se passe tonjouf s en chant, la danse interrompt toujours raction , ou ne s*y trouve que par occasion ^ et n'imité rien. Tout ee qu'il, arrive, c'est que ces ballets ayant encore moins d*intérét quéle^tragédi^, cette interruption y est moins remarquée; 8*jls éloient moins froids^ on en seroit^plns choqué: mais un défaut couvre l'autre , et Tart des auteurs pour empêcher que la danse ne lasse est de faÂe en. sorte que la pièce' cïinnie; . . Ceci me mené insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique , trop étendues pour entrer daUs cette lettre , et qui me jetteroient loin de mou, st^et i j *eu ai lait une pe- .tite dissertation à part que von9 trouverez ei-j ointe,

- et dont vous pourrez causer avec Regianino. Il me reste k .vous dire sur Topera français que le plus grand défaut que j*y crois remarquer

esC na lanx

. goût de .magnificence , par lequel on a voulu mettre

en représenta lion le merveilleux, qui, n'étant i«it

* que pour être imaginé , eut aussi bien placé dans un

- poëme épique que ridiculement iuf un théâtre. J*anrois eu peine à croire, si je ne l'avois vu , qu'il se

' trouvât des artistes assee imbécilles poiur vouloir ' imiter le char du soleil , et des spectateurs assez enfants pour aller voir cette imitation* La Bruyère me . concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'opéra potv?âi if ennuyer à ai gratidafrais.^e : le conçois bien y ihoi, qui ne suis pas un La Bruyère; , / et je soutiens qttev poui^tont homme qui n'e^t pas -»'dô|p<>anru^dag«mt 4ea. beaux sûrts, la musiqucifrai^

SECOTTDE PARTIE, ^53

(pÛM^.la^iMe et le merveilleux inélés ensemble-, leroat tonjour^ lie Topéiii <ke Paris ie phur feiktifiy^ttli fpectaole qui puisse ejcister. Après tout, pent-^fte n'enfftut-il p^s tmx Fmaçais de plos parfait, au moins vqiié^t>^ T^sécatiDn} non qaHls ne ^ient très>ea«tat deconn^itrela.lKinne, mais parceqn*eiii 9«cL Le mal les atainse phis que le,l>ien. IlsaimeBct mieqx railler qn'applandir ; le plaisir de la critique les dédommage de TcnBui dtt «pectacle; et il leur est ^Ins agréable de s'en moquer qaamd ils n*y sôn| plus , qne de s'y. plaire^ tandis qn^il's y ^nt.

ijin, oni, je le Tois^bien, Theiireiiâie Jalie t*est toujours cbere. Ce même fen qnt brillqit jadis dans tesyenx se fait sîîntir dans ta dernière lettre : j '^ re-» WQfttwé ^onle lardear qui m'aaiitne , et la mienne a'en irriie encore/ Oui, mon ami^ le. sort abeaa BÔns séparer , pressons nos cceiuts l'nn contrel'-an* tee, eonserrons par la commiiinteatiion ieHT clialenc natorélle contre le froid de 1^ absencee^ du désespoir, e^qœ

tout ce qn^ deyroit t^Iàcher notre atl^cliemenl ne serve qn à le ressçri^er sans c^^e.

'Mais admire ma simplicité; depnisqne j*ai reça eette lettre j'éprouve qnelque chose des charmants effets dont elle parle; «t ce badi^a^e dn talisman, ^noiqn'inventé par moi - même ^ 'ne laisse'pas. de nie séduire et de me paroitre nne vérité. Cent foi» le jonr, quand je 8i|is seule, un tressaillement me

saisit comme û je te sentoîs près de moi^ Je m*ii gine que tn tiens mon portrait^ et je suis si foUe que je crois sentir l'impression 4es caresses que tu lai fais et des baisers qne ta lui donnes ; ma boaobe •roit les reccToir , mon tendre oœnr croit les goûter, O douces illusions! ô chimères ! demierea ressourcée des malheureux l ah ! s*il se peut y tenes-noos lien de réalité ! Vous êtes quelque chose encore k ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

. Quant à la manière dont jt m*y snife prise pouT avoir ce. portrait ^ c*est bieu^ un soin de Tamour; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles , ce n'est pas celui-là qn'ilauroit choisi. Yoiol lemot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque temps ici un peintre en miniature venant d*llalie ; il avoit des lettres de mylord Edouard ^ qui peut-être en les Ini donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le por^ trait de ma cousine ; je voulus Tavoir aussi. Elle et / ma mère voulurent avoir le mien, et è ma prière le peintre en fit secrètement une seconde copie. En* suite , sans m*embarrasser de copie ni d'original , je choisis subtilement' le plus ressemblant des troi« pour te l'envoyer. C'est une frippbnnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule; car un peu ,é9, ressemblance de plus ou de moins n'importe guère à ma mère et k ma cousine ; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne seroient une espèce d'infidélité d'autant plus dangereuse que mon portrait seroit mieux que

moi; et je neveux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je a'ai pas. Au reste il n'a pua

' SECONBE PARTIE. xSH

4^pmidadû moi d*éti>e m^peu plus •oignentemetit f^ta* y maU o^ ne m'a pas^contée y et mon perelalfttémen TOula qnt le portsait demeurât tel <|a il estv ^ Je te prie ^n raeint de croire qit*excepté U coëffnre , «et ajnttement n*À potat été pris sur le mien , que le peidtre a tout fait de s»gnice v et qa'il a orné n^ ^personne des oUTrages de son imaginaticm.

XXV. X jvx.tB

Xii fiMit, ohere Jnlie, qne je te parle encore de ton |»orttait; non pins dansée premier ^nchaatement ^nqoel tn fns si sensible , mais an contraire aree le legret d'nn iMmme abosé par nn faux espoir , et qne rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdn. Ton portrait a de là gince et de-la heanté , même de la tienne ; il est assez ressemblant , et peint par nn babile koflune : mais poar enétre content il faadroit ne té pas connoitre. ^

La première cbose qne je Ini reproche est de te ressembler et de n*étre pas toi , d'avoir ta tignre et d^étre-insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yenx et tes traits ; il n'a poini rendn ce doux sentiment qui les vivifie, et suis lequel, tont cbarmants qu'ils sont , ils ne seroieut rien. C'est dans ton canr , i^a Julie, qu'est ie iartl de tofi visage , et celui-là ne s'inlitc point. Ceci tient, je l'avoue, àriusnffisance de L'art ; mais c*est au moins la Aintte de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout «e qui «liépendoit de lui Par exemple , il a placé la

.156 tÀ JïOtftEtXfeJiéLOiSÎÎ- •â«ine de» chevelue itrop ioio «les tmnjtes.^ dé ç|iÛL 4oiifte AXkitont afk c&aioux moins «gréable^^t moim dtt finesike aa cegftr4. Ufl oublié les cameàux de^pour^ pr6 qae

font «a o«t endroit deux ou trois: petite teines aMi« «U pèan, à-<-peii*pfès oonnine d«n« ee» ûent» â!'aia qaetK>iu oon« Jécioms dn.-joav^au jardiii ^ de GlareiU. 1*9 ^ioloris 4e» iimes est trop près dm ;^eo!E , ci ne se fbnd pas délicietisement en conlenr de roitc^ex«le-baîuia:«isage4»>nune,sai; le AUmU^U ; ou diroit que c'est du rotigé artificiel plaqué comme le carmin des femloef de ce yt^f^ Ce défaut n est pas peu de chose , car il te rend Tœil moins doux et l'air

f»l69 haiidiv^ *)'.■'.■■' ♦ >,î*, .■*

' Mais f ' dis*«»>i j fitt'avt^il ; Uii' de ceè nchéea^ d'%' thours qiii se oaelient aux. deux «oins de ta bouolie^ «t que «lans mes jcfût^ fovtu-néff^j'oscris roeliauf/er ■quelquefois de là ^ienneMl !n a point 4oDiié leur |»race à ees caiam ^ il li'éi point mis à cette béucliti oèf tour agréable et^sérieux.' qui. oliange tont^-eottp>a tdn moindre soârtre.,' et poste au cœur je^Tiè ^aib qiy;l encbautemeut inéonnti, je né âàî» quel sott^s^n tarissement que rien ne peut exprimer.' Iljést Trai que ton portrait ne peut passer du sérieux au «ourire. Ah l c'est préei^éfeoent de quoi je me pfainsr^ pooîr pouypir explrimer toàa ties charmes , il laudreil ' te peindre dans ton» les instants de ta yie.

Passons au peintre d'a^^ir omis quelqiiea bean*tés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à toit tisage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait celte tache presque iropârceptible que tu as sou» l'œil droit , ni celle qui est au cou du côté gauche.- Il n'a point xriis.w à âie-tixJ tti homme étoit«iI de

SECONDE PARTIE. iHj

troTîze?... il a oublié la pelire cicatrice qni t'esft restée sons la lèvre. Il t'a fait les cheveux et les âonrcils. de la nrénie-co'QleiiT, ce qui n'est pas ! les toarcils sont plus bhâtftins, et les cbeveax plnt «endrés : '

Blondatestà , occhi azurfl , e Bruno cigllo (i).

. Il a fait le bas da ▼Iaa<(e exactement^ ovale ; il n'a |)asTemarqné eeCte.lé^ere ainnosité qni séparant le menton des jones reu^ lenr

contour moins régulier et plus gracieux, Yotlù les déiauts les pi uh sensibles'. Il en a omis beaucoup d'antrëSy et je lai en sais fort mauvais gré ; ear ce n'est pas seulement te tes beautés que ie suis amourenx , mais de toi tout entière telle que tn es^ Si ta ne veux pas que le pineeau tè prête rien , moi je ne veux pas quM t ôte rien ; et mon cœur se soucie anssri peu des attraits que tn n'as paa, q^'il est jaloux de ce qui tient letir place. Quant é l'aj ustemeot, je lepassecai d'aatant moiriS qne, parée ou né^fli^çée , je t'ai toujours vue miseavec be«ncon|> pins degoutque tune Tes dans ton portrait. La coëffare est trop cbargée : on me dira qu'il n'y a que des fleurs; eb bien ! ces fleurs soht de trop. T% sonviensxtu de ce bal où ta portois ton babil à la valaisane , et où ta cousine dit ({ue je dausois en philosophe? tu n'aVois-pour toute coëflure qu'une longue tresse de tes cbeveux roulée" autour d« ta tète et rattacbi^e avec une aiguille d'or , à la manier^ des villageoises de Berne. Non, le soleil orné de

(i) Clondc eheTclure, yeux bl^ , et sourcils bruns.

tons ses rayons n*a pas réels t doat ta frappois les yeva. et l«s coeurs, et sûrem^at qoicomiae te vit ce jonr-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi^ ma J ulie^ que tu dois ttre coiffée ; c'est l'or de tes clieveax qui doit parer ton visage, et non cette rose qui les «ache et quc^ ton teint flétrit. Dis à la cousine, car je reconnois ses soins et son choix , que ces fleurs dont elle a couvert et profané ta chevelure ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans VAdone^ et qu'on peut; leur passer de suppléer à la beauté , mais non de la cacher.

A l'égard du buste , il est singulier qu'un amant •oit là-dessus plus névere qu'un père ; ma^s en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartieUnent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois , ja le crois! Ah! s il cutappcrçule moindre-d«

cescharmes voiles , SCS yeux l'eussent dévoré , mais sa main n'eût point tenté de les peindre : pourquoi fa%it-il que son art téméraire ait tenté de i«s imaginer? Ce n'est pas sealemeut un défaut de bienséance , je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroi tre : il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder; et quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse et le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies , et tioii que tu V^^poses^

Voilà la critique qu'une attention continuelle m"a fait faire de ton portrait. J'jii conçu là-dessus le das-

6«iii de le téformer selon mes idées. Je les ai commtmiqaées à un peintre hubile; et, sar ce qu'il a déjà fait, j'espère te voir bientôt pla« semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous es^y ons les cbaQgements sur une copie que je lui en ai fait ftfirf , et il ne les transporte sur Toriginal que quand nons sommes bien surs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement , cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observation»; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. JeHui parois aussi quelquefois fort bizarre : il dit que je suis le premier ornant qui s*avise de cacber des objets qu'on n'expose jamais assez au gré des autres ; et quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir tout entiers eue je t'babilleavec taot de soin, il me regarde comme m\ fota.. Ab! que ton portrait seroitbien plus ton-' chant , si je pouvois inven^T des moyens dV montrer t«m ame avec ton visage, et d'y peindre à la foi» ta modfslie et tes atîr.iils! Je te jure. K:a Julie^ qu'ils ga'Tfneront beaucoup à cette réforme. On n'y Voyait qi^e ceux qu'avoit supposés le peintre, et le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne sais quel enchantement secret règne dans ta pei-^ »f>nne ; mais tout ce qui la touche semble y participer; il ne faut qu'apj>ercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant toT\ajnste-

ment, que c'est par-tout le voile des gra^ ce« qui couvre la beauté; et le gont de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les cliarmes qu'elle recelé.

?6p LA NoUVE3LLE HÉÎ^OÏSI.

XXVI, X juifiiï. ,

«I uif ZE , 4 .Tulifi J ô tqi qn^Q te.mpi^ j'oso^ appeler m renne, et dont je profane ^qjoard'hui le nom ! I4 plume échappe à. ma main tremblante; mes larmey inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traiM d'ape lettre qu'il ne i'alloit jamais écrira ; jç ne puis ui me Jairc ni parler. Viens, honorable et chère image, viens épurer et raffermir un cœur avili pfir la honte et brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'étieint ; donne à mes remords la /orc^ d'avoyer le crime involontaire que ton absence m'a laisse commettre.

Q|ie tii -vas avoir de paéprijs pour un coupable l n^ais bien moins que je n'eu ai moi-même. Quelque a))ject que j'aille être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres.; car, en me vqyant tel que je suis, ce qui m humilie l,e pjlus encore , c'est de tp voir, de te se]jiir au fond de mon cœur, dans un lieu désormais si peu digne de toi, et de songer que le ^ouyenir des plus vfais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piège sans appas, et d'ui^ crime saos charmes.

Tel est l'texcès de ma confusion, qu'eu rpcouranl à ta clémence je crains même de souiller t^s regards »qç ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne , aïne pure et chasie , un récit que j'épargi^erois à ta modestie s'il n^étoit un moyen d'expier mes égarements. Je suis indigne de te^ bontés , je le sais ; je

suU vil , bas , méprisable ; ra^is an moins je ne serai ni fanx ni trompeur, et j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœnr et la vie que de t'abuser un seul moment. De peur d*étre tenté de chercher des excases qni ne me rendroient que plus criminel , je me bornerai à te faire un détail exact

de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincère que mon regret ; c'est tout ce que je me permettrai de-dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques officiers aux gardes et autres jeûnes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gftt-er par l'imitation de je ne sais quels fanx airs qui ne sont pas faits pour eux.

• Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver

• dans Paris la simf)licité des antiques mœurs)iclvétiques. Ils prirent mes maximes et mes manières pour de» leçons indirectes dont ils furent choques, et résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fât. Après plusieurs' tentatives qni ne réussirent point , ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de snccés. Hier matin ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un colonel, qn'ik me nommèrent, et qui, sur le bruit de ma sa<][esse, avoit, disoient-ils , envie de faire counoissance avec moi. As&ez sot pour donner dans ce persiflage,' je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premièrement lui faire visite ; mais ils se moquèrent de mon scrupule, me disant que la franchise suisse ne comportoit pas tant de façon , et que tjes manières cérémonietises ne serviroient qu'à lui .donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous noos rondimès donc chez la dame. Elle vint

nops^rècevoir sur l'e^jcalier , ce que je n'a^YOÎ» encpre observé nulle {i^rt. Ëq eutrai^t je vi$ à.de^ bras c^ çbeiuince dg vieilles boi^gies qu'on vctioit.dVilliiiner, et par-tput up (lert^ip air d'apprêt qui De n^q plut point. La m^trçssp de la maison mç parut jolie , quoiqu'un peu p^isséç ; d'autres femmes à^peuprès du même âge ,et d'une senib|ab]e figure étoieot ^vec elle : ^eur parure , a.*^sez brillante , avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déjà remarqué qne c'est un pqint sçir Jeq^el on ne peut guère juger en ce pavs de l'état d'upp fçmme.

Les pçeu^içrs çoiupliinep^^ se passeront à-peu-près comme pgr-topt ; Tus^ge du moi^de apprend à ies abréger o\i à les toupier vers reujouement avan^ qu'ils ennuient. Il n'en fnt p?^s tont-à-fail de méia« sitôt que la oonversalion devint généri|le et sçricpsc, J e crus trouver à ces dames un air contraint et gêné . comme si çp ton ne leur eût pas été familier ; et , pp^r]a première fois dçpuis que j'étoxs à Paris . je vis des des femme.yembarr^"»sées.à sauienir nu entretien xfÀ- ^onnable. Pour trouver une matière aisée elles se jetèrent sur leur^ afiair^s de famille ; et comme j« n'en connois.sQis pa^ une ,.ch^une di^ de la sienne ce qu elle voulut. Jamais]e>n'aypis tapt ouï parler de M. le colonel ; ce qui m'itonnoit dans un pfiysoà J'usage est d'^peiejp les g^s par leurs noms plus que i ar leuçs titjçs , et où cen^^quj <>nt ce|ui-U en portent oïdinairenient ^'antrçsr . . - .

Ce 1 te fausse, digpité f\ % bien^t place àdt 4 manie^ ces plus u.uurellps. Qn.s^ ^i à,çau$i;c toiU Us; et, i^prçnapt san^ y^ pçns^ i^.^oji^.^e/afiiiUamté pen 4éce.ntft^.09 pbuçbotoit, on soorioit en me regar-

SECONDE PARTIE. ï63

4snt, tandis qœ la dame de la maisoa me qi^estLoa* noit snr Tétat de mon cœar d*an certain ton résolu gai n'étoit gaere propre à le gagner. On seryit ; et la liberté de la table, qui semble confondre tout les états , mais qui met cbacun à sa place sans qn'il j songe , acbeva de m'apprendre en quel lieu j Vtois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soiréç à ma fonction d'observateur, et résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes la seule occasion que j'en nurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de me9 remarques; elles a\oient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir,, et^ non du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le inépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plai* sir même, je vis qu'elles élolent incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoil tenter leur avarice : à cela près, je n'enten-

dis sortir de leur bouche aucun mot qui partit du coeur. J'admirai comment d'bonnétes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle , à mon avis, que 4e les condamner 0U génrç de vie qu'ils cboisissoient eux-mêmes.

Cependant le 90uper se prolongeoit et devenoit bpayant. Au défaut de l'amour , le vin échauffoit les convives. Les discours n' étoient pas tendres, mais désbonnétes, et Içs femmes tâcboient d'ejLciter, par le désordre de leur ajustement, les désirs qui l'auroient du causer. D'abord tout cela ne fît sur moi qu'un effet conlrairie , et tous leur;t efforts pour mt

séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pu- ,dcur, disois-je en moi-même, suprême Tolnpté de l'amour, que de charmes perd une femme au mome«\t qu'elle renonce à toi ! combien , si elles coiinoissoient ton empire, elles raeitrolent de soins à te conserver , sinon par bonnétcté , du moins par coquetterie ! Mais on ne joue i>oint la pudeur, il n'y a pfis d'artifice plus ridicule que celui qui]k veut imi> ter. Quell&différence , pensois-je encore , de la grossière impudence de ces créatures et de leurs équivoques licencieuses à ces regards timides et passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grâce ,^et de sentiment, dont... Je n'osois achever; je rougissois de ces indices comparaisons. . . Je me reprochois comme autant de crimes les charmants souvenirs qui me poursuivoiennualgrémoi... En quels lieux osois. je peùser à celle^! Hélas ! ne pouvant écarter de mon coeur une trop chère image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit , les propos que j'entendois , les objets qui frappoient mes yeux, mVchanfferent insensiblemerlt : mes deux voisines ne cessoient de me faire des ap^aceries , qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'erobarrassoit : j'avois toujours bu mon tin fort trempé , j'y mis plus d'eau encore , et enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je ra'apperçns que cette eau pré-

tendue étoit du viu blanc, et que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'anroient attiré que des railleries, je cessai de boire. Il n'étoit plus temps ; le mal étoit fait. L*ivresse ne tarda pns à

m'àter le peu «3e epnnoissance qui me restoit. Je fus surpris en revenant à moi de me trouver dans un cabinet reculé , entre les bras d'une de ces créatures, et j'eus au même instant le désespoir de mé sentir ^ussi coupable que je pouyois l'être. . .

J'ai fini ce récit ^ffreux : qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement , j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins crael que }e souvenir de mon crime,

XXVII. DE JULIE

JlVassurez-vous sur ia crainte de ni^ivoir irritée f votre lettre m'a donné plus de. douleur que de co-» ïere. Ce n'est pa.s moi , c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœpr n'eut point de part. Je n'en suis que plus àfflia^e : j'aimerois raieujç vous voir tn'oatrager que vous avilir, et le mal que vous voas faites est le seul que je ne puis vous parJ donner. ,

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes , et je ne vois guère en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher : mais deci vient de jj^lus loin , et tient à une plus profonde racine , que vous n'apercevez pas , et qu'il faut que l'amitié TOUS découvre.

. Totre première erreur est d'avoir pris une mau« vaise route en entrant dans 1« monde : plus vou)

avancez, plus vous vous égarez; et je vois en frémissant que yons êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous Yoos l^sez conduire insensiblement dans 'le piège que jWoia craint. Les grossières amorces du vfce ne ponvôient d*abord vous séduire ; mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre yotrc vertu , et fait déjà sur Tos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique Yons ne ra*aycz rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites â Paris , il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres , et de ceux qui vous montrent les objets par voire manière de les voir. Je ne vous ai point caché combien j*étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton, et mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un pelit- maître (i) plutôt que pour les relations d'un philosophe , et l'on a peine à les croire de la même* main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi! vous pensiez étutUer les hommes dans les petites matiiercs de quelques coteries de précieuses ou de gens désœuvrés ; et ce vernis extérieur et changeant, qui devoit à peine frapper vos yeux , fait le fond de toutes vos remarques ! £toit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des ujtages et des bienséances qui n'existeront plus dans

(i) Dcace Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler I Eh quoi ! tous n^avez pas même le ton du jour. Yous-ne «avez pas qu*il j a des petiies-maitresses, mais qu*il n'y a phis de peiîN'tniutresf Bon dieu ! que t^ves-TOosdonc?

dix ans d'ici, tandis que les resitorts éternels dn cœnr hamain , le jeu secret et durable des passions , échappent à vos recliercîi«s ? Prenons votre lettre sur les femmes, qu'y tronverai-jc qui puisse' ra'apprendre k les connoitre ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit; quelques observations malignes sur leur manière de se mettre et de se présenter^ quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisée : comme si tons les sentiments bonne les

étoient éteints à Paris, «et que toutes les femmes y allassent en carrosse et aux premières loges! M'avcK-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts , de leurs maximes , de leur vrai caractère ? et n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays un homme sage ait oul>lié ce qui regarde les soins domestiques et l'éducation des enfants (i)? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette lettre , c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel, et qui fait honneur an vôlre ; encore n'avez- vous fait en cela que rendre justice au sexe en général : et dans quel pay& du monde la douceur et la commisération ne sontelles pas l'aimablo partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit , ou du moins que vous n cassiez consulté que f

(i) Kt pourquoi ne l'auroit-il pas oub.ié? est-ce que ces soins les regardent? Eb I que deviendroient le monde «t réiat? Auteurs ilmstres , briilauts académiciens, qu« deviendriez-vous tons , si les femmes a.Ioieiit quitter le gouveruf ment de la littérature et des affaires , pouf prendre celui dHcur ménage?

des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pHs de soiîis à conserver votre jugeaient , alliez le peWre comine de propos délibéré dans le coinnierce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne chet'cïie, dans la sofcicté deâ sages, qù*a les séduire, et uoin pas a lès imiter! Vous regardez à de faùisses convenances d'Age qui ne voifs" vont point , et vous oubliez* celtes de lun^ieres et de raison qui vous sont cssentiellos. Malgré tout votre emportement, vous êtes le pïtis facile des hommes ; et , malgré îa maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vOus vivez , quie voùà ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans ci^ descendre et redevenir enfant. Ainsi vou« vous dégradez en pensant vous assortir, et c'est vous mettre au-dessous de vous-même que ne pas cboisir des amis plu^ sages que voçis.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnéte; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous jie deviez ^as conrioître, ou du moins auxquels vous ne deviez, pas laisser diriger Yos amusements. Quant au projet de les ramener a vos principes, j'y trouve plus de zeïe que de prudence ; si vous êtes trop sérieux pour être leur cama^ rade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, et trous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en Vous-même.

Une seconde faute, plus grave encope et beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, et de n'avoir pas fui dès le premier instant où yon»

t , Digitize^byLaÔOgle

•TC« connu dans quelle maison vous étiez. Vos excns9S là • dessus sont pitoyables. Il étoit trop tard pour s'en dédire! comme s'il y a voit qnelque espèce de bienséance en de pareils lieux, ou que laN bienséance dut jamais l'emporter sur la ^ertu, et qu'il fût jamais trop tard pour s'empécber de mal faire! Qiiant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance^ je n'en dirai rien, l'événement vous à montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dan» Wtre eœtir ; c'est la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ' se moquât de vous en sortant ; un moment de linétf vous fit peUr , et vous aimâtes mieux vous exposer aux remords qu'à la raillerie. Savez-Vons bieil quelle maxime vous suivîtes en cette occasion ? cellèvî^ui 1» première introduit le vice dans une ame bien née , étouffe la VOIX de la conscience par la clamcui' publique ^ et réprime l'audace de bien faire par lacrainte du blâme. Tel vaincroit les tentations, quî succombe aux manvais exemples ; tel rougit d'étrer modeste et devient effronté par honte; et cette mauvaise honte corrompt plus de cœflrs honnêtes que le* mauvaises inclinations. Voilà s^ur-tout de qdoi vou^ jjvcz à préserver le votre; car, quoique vous fassiez, la crainte du ridicule qttevous ri-

jéprisez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, et l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à wnt ame aussi intrépide.

Sans votfô- étaler contre ce défant des préceptes de morale que vous savez mieux que moi , je iîie contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir , pins facile et plus sur peut-être que toi »

les raisonnements de la philosophie ; c*est de faire dans votre esprit nne légère transposition de temps , et d'anticiper snr l'aYentr de quelques minutes. Si, dans ce malheureux souper, vous vous fussiez fortifié •outre un instant de moquerie de la part des convives par ridée de l'état où votre ame aKoit être sitôt que vous seriez dans la rue ; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pièges du vice , l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir qne\ous eut donné la conscience 4e votre victoire , celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même , est-il croyable que tout cela ne l'eut pas emporté sur une répugnance d'un instant^ à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous TOUS en aviez envisagé les suites ? Encore , qu'est-ce que cette répugnance qui met un prix aux railleries de gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette ré^exion vous eut sauvé, pour un moment de mauvaise honte , une honte beaucoup plus juste ^ pbis durable, les regrets, le danger; et» pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût verse quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit celte •oirée pour votre fonction d'observateur. Quel soin ! quel emploi î que vos excuses me font rougir de ' vous ! Ne serez-vous point aussi curieux d'obstfrvcr un jour le€ voleurs dans leurs cavernes, et devoir comi^ent ils s'y prennent pour dévaliser lés passâtes? tgnorez-vous qu'il y a des objets s^i odieux

qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, et qaa l'iiadignatiott de la vertu ne peut supporter

le spectacle du' yicv? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter; ilToBserve, ^ montre sur son visage attristé la douleur qu il lui cause , mais quaat aux désordres particuliers, il s*y oppose , ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe et des discours qu'on y tient? Pour moi , sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en aver dit, je devine aisément tout le reste; et l'idée des plaisirs qu'on y trouve me fait connoitre assez les gens qui les clierchent.

Xe ne sajls si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage , sou» prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie : comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente , et que dans l'absence ou le célibat il fallût à l'honni' te homme des ressources dont rhônnéte femme n'a pas besoin! Si cette erreur ne vous mené pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable , soyez-le au moins sans prétexte , et n'ajoutez point le mensonge â la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature , mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions même, de l'amour se purilient dans un cœur chaste, et ne corrompent qu'tin cœur déjà corrompu : an contraire, la pureté

 se soutient par eUe-xuéme ; les désirs toajjours répi-iiués t'aceoutament à ne plus tenaitre^ et les tentations ne ;Se multiplient que par rtiabittide d'y suC" comber. L'au^itié m'a fait snrmônter deux fois paa répu^^nance à traiter un pareil snjet : celle-ci sera la dernière; c^r à iquel titre espérerois-je obtenir de yous ce qujè vonsanrezrerasé à l'honnêteté, àramonr, et à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cet le lettre. A vingt- un ans vous m'écriviez du "Valais des descriptions graves et judicieuses; à vingt-cinq vous m*envpyez de Paris des colifichets de Itttres, où le sens et la raison sont par-tout sacrilies à un certain tour plaisant , fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez fait ; lirais depuis que vous vivez dans le séjour des talents les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les paysans, et vous perdez parmi les beaux esprits. Ce n'estpas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a. rien qui demande tant dp choix que le mélange de Texçellcnt et du pire. Si vous voulez étudier le moi^d^,, fréquentez les gens sensés ^ qui le çonooissent par une longue expérience et de paisibles observations, non de jeunes étourdis qui n'en voient que la superficie, et des ridicules qu'il» font eux-mêmes,' Pflris çst plein de savants accoutumés à réiiéchir, et à qpi ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves et studieux vont courant comme vous de maison en maison , de coterie en coterie ^. pour amuser les femmes et Jes jeunes gens , et metti'o

SECONDE PARTIE. * 173 tonte la philosophie en b»hil. Ils ont trop de dignité pour a-vilir ainsi leur état^ prostituer lenrs talents, et soutenir pi^r leur exemple des mœurs qu ils de- Troient corriger. Quand la plupart le feroient , sûrement plusieurs ne le font point , et c*est ceux-l« que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore que vous donniez Tons-méme dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de Totrc état soient les seuls Jour vous ne parliez point? comme si les vains préjn^rés de la noblesse ne vous coàtoienit pas as>ez cher pour les ha>r, et que vous crussiez vous dégrader en frér|nen^ant d'ho métes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre If p us respectable du pays on vous êtes ! Vous avez beau voua excuser sur les connoissances de mylt»rd Kdouar i ; avec celles-là vous en eussiez bientôt ait d'autres dans un

ordre inft-rieur. Tant de gens veulent mon- , ter, qu'il est toujours aisé de descendre ; et ^ de votre propre aven, c'est le seul moyeu de connoître les véritables mœurs d'un peuple que iiVtudier sa vie privée dans les éuts les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent tou|ours, c'est ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi , dars une ville si riche , le bas peuple est-il si misérable, tandis que la misère extrême est si rare parmi nous , où Ton ne voit point de millionnaire ? Cette questioa, ce me semble, est bien digne de vos recherches; mais ce n'est p^s chez , les gens avec qui tous vivez que vous devez toiU

attendre à la résoudre. C'est ilans les appartements * pftrés qu*un écolier >^a prendre les^irs du monde; mais le sage en apprend les mystères dans la chaniniere dn pauvre. Cest là qu'on voit sensiblement les ol)Scnres manœuvres du vice, qu'il courre de paroles fardées an milieu d'un cercle: c'est là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrètes lé puissant et le riclie arrachent «n reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feiçnent de plaindre en public. Ah! si • j'en crois nos vieuî: militaires, que de choses tous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage ^ qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du fanboarç Saint -Germain! et que tant de beaux parleurs stroicKt confus avec leurs feintes maximes d'humanité , si tous les malheureux qu ils ont faits se présenloient pour les démentir!

Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, et que le riche même détourne ks yeux du pauvre qu'il refuse de secourir if mais ce n^est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, et il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, le» amis , la protection, sont autant de ressources qbe la cQmmiscraiioD vous laisse au défaut de richesses, pour le soulag; meut de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parcequ'ils manqnent d'or-

gane pour iaire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire , d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d nn grand t;n'ils ne peuvent frar chir. L'intrépide pppui de la vertu désiulôr«S9fM?> ; r. '* : ^«^ur

lever une infinité d'obstacles, et l'éloquence d*un homme de bien peut effrayer la tyrannie au miliea de tonte sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'-humanité coule comme une eau pure et «alufaire, et va fertiliser les Ueux bas ; elle cherche toujours le niveau; elle laisse à sec ces roches arides qui raetiàcent la campagne , et ne don-» nent qu'une ombre nuisible ou des~écl|its pour écraser]«urs voisins. t

Yoilà , mon\ami , comment on tire parti du présent en s' instruisant pour l'avenir, et comment la bonté met d'avance à profit le« leçons de la sagesse , afin que quand les lumières acquises nous resteroient inutiles , on liâ'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. 'Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées , et il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui gaVantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyeai-moi, de ce nouveau genre d'études ; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés ; et comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt , au contraire , combien Texercice des sublimes vertus élevé et liourrit le génie, combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert mieux k en trouver la source , et à nous éloigner en tous sens des vices qni les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amicié dan» la situation critique où vous me paroissez être, de pecur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plon-

17^ LA NOUVELLE HÉLOISE* geât epfinsans retour, avaint que vous eussiez le temps de Yoas reconnoitre. Maii^tenant je ûe puis vouf cacher, mon ami, combien votre prompte et sincère confession m'a touchée ; car je sens combien TOUS a conté la honte de cet aveu , et par conséquent combien celle de votre faute vOus pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne et s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne départirai point , Qui peut s*abuser denx fois en pareil cas ne s'est pas même abusé lapremiere. Adieu, mon ami : veille avec sqin sur ta santé, je t'en conjure, et songe qu'il ne (joit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens devoir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à mylord Edonard , qui m'obligent à rétracter une partie de lues censjares sur les matières et le style de vos observations. Celles-ci traitent , j'en conviens , de sujets importants, et me paroi^nt pleines de réflexions graves et judicieuses. IViais , en revanche^ il est clair que vous nous dédaigner, beaucoup, ma cousine et moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime , en ne nous envoyant qae des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour vptre ami de beaucoup meilleures. C'est, ee me semble, assez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talents ; et vous devriez feindre , au moins par vanité , de nons croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guère du ressort des femmes ; et mon oncle nops en a tant ennuyées,

qne je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas non pln^, à vous parler franchement, Tétude à laquelle je donnerois la préférence, son utilité eSt trop loin de moi pour metoùclier beaucoup, et ses lumières sont trop su- ' blimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a lait naître, je me soucie peu de savoir s*il en est de meilleurs. De quoi me serviroit dr les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir ? et pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux oii je

ne peux rien , tant que j*en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soula-. ger ? MjÙs je vous aime ; et Tintérét que Je ne prends pas aux sujets , je le prenais à l'auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie; et fiere d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le votre. Ne me refu^z donc pas le piaisir de connoître et d'aû;nér tout ce que vous faites de bien. Voulez -vous me donner Thumiliation de croire que , si le ciel unissoit nos destinées, vous. ne jugeriez pas votre compagne digne de penser avec vous?

XXTIII. DE JULIS.

X otJT est perdu ! tout est découvert ' Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les ayois cachées.

Elles y étoient encore hier an soir. Elles n^ont pu ^étre enlevées que d*aujonrd*hai. Ma mère senle peut les avoir surprises. Si mon père les voit ., c*est fait de ma vie ! Et ! qnc serviroit qu'il ne les vît pas,) s'il fant renoncer...? Ah dieu! ma mère m'envoie appeler. Où fnir? Comment soutenir ses regards? Que ne puis-je me cacher an seiii dç la terre .'...Tout mon corps tremhle , et je suis hors d'état de faire un pas... La honte, l'humiliation, les cuisants reproches... j'ai tout mérité; je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mère éplprée.... À mon cœnr , quels déchirements !... Elle m'attend, je ne puis tarder davantage... Elle voudf» savoic.. il faudra tout dire.^ Kegianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis... Qfd sait si jt« maisé.. Je pourrois... quoi! mentir!... mentir à ma mère !... Ah ! s'il fant nouMftuver parle mensoiige, adieu , nous sommes perdus !

riir DE I.A. SBCOITDK tl-KTIC.

TROISIEME PARTIE

I^TTKE PREMIERE,

DE KADAKX d'oEBE.

V^trx de mtox-Tons causée à ceux qui tous aiment ! Qae de pleurs tous ayez déjà fait couler dans une famille infortunée dont tous seul troublez le repos ! Crai^ez d'ajouter le deuil à nos larmes ; craignez que la mort d*nnemere affligée ne soit le dernier effet du poison que tous Tersez dans le cœur de sa fille, et qu*un amour désordonné ne devienne enfin pour Vous-même la source d*un remords éternel. L*amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d^ espoir pouToit les nourrir ; mais comment tolérer une yaine constance que Thonueur et la raison condamnent , et qui , ne pouvant plus causer que des. malheurs et des peines , ne mérite-que le nom d'obstination ?

Vims save^ de quelle manière le secret de vos feux, dérobé si long - temps aux soup<;ons de ma raiite , lui fut dévoilé par vos lettres. i2n«^'i« *^^'

ftibie qae soit no tel corap à cette m^e tendre et yer* tuense , moins irritée contre vons que contre elleméine , elle ne s'en preml qn'à son areugle né»li- .gence^elle déplore s» fatale il Insion : sa pbis<u>aelle peine est d'avoir pu tçop estimer saillie ^ et sa douleur est pottr Jnlie un châtiment Cent fois pire que ses reproches.

L'accablement de cette pani^e cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affiiction^ et l excès des. Sentiments qni l'oppressent lui donne un air de stupidité plus effrayante que des cris ais^us. Elle se tient jour et nuit à genoux an chevet àe sa mère , l 'air morne , l'œil fixé en terré , gardant wçl profond •ilence, la servant avec plus d'^attentiou et de vivacité que jamais.» puis retombant à l'instant dans Ufi état d'anéanti ssemfint qui Ja féroit prendre pour une autre personne. Il est très c^air qw c est la uja* ladie df la mère qui soutient l^s ff)rces ue la lille (et si l'ardeur de la servir n'animojt son.^ele^ ses yeux éteints, sa pâleur, son ej^trême ••batte- ment, ' ine feroient craindre qu'elle n'eût .-rand besoin f>ouï elle-même

de tous les soins qn'ejle lui rend. Ma tante s'en îipj>erçoit aussi ; el je vois , à i'inquiétpde avec laquelle elle me recommande vCn particulier la santé de sa iille , cmnbien le cœur combat àe part et d autre contre la gène qu'elles s'imi^osent, et combien on doit vous hair de troubler une union si charmante.

Cette conrr.'iiute augmente encore par le soin de la dépolîer aux yeux d'un peçe emporté auquel une mère tremblante pour les jours de Sa fille vent ca-

cher ce 4&Ag^f^i2^ siccrct. Ou se fait une loi dé garder eu sa présence l'ancienne fflrailiarité ; mais si la tendresse maternelle profite iàvec plaisir de c6 pré* texte , une fille confuse n'ose livrer sotl cœur à des caresses qu'elle croit feintes , «t qui lui sont d*au» tant plus cruelles qn elles lui seroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son perê ^ elle regarde sa mère d*un air si tendre et si humilie ^ qU^on voit son cceui' lui dire par ses yeux î Ah ! qu^ ûc suis- je digne encore d'en recevoir Autant d« vous ! »

ll^adame d'Etangè m'a prise plnsiëuf s fois a part { et j'ai connu facilement ^ à la douceur de ses répri» mandes et au ton dont elle m'a parlé de vo^s , qiitf Julie a fait de grands effotts pour calmer euvet» nous sa trop juste indignation, et qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un et râulre à ses dé' pens. Vos lettres mêmes portent , avec le caractère d'un amour excessif , une sorte d'excUse qUi ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins Tabas dis sa confiance qu'à elle-même sa simplicité a Vont l'accojder. Elle vous estime assez pour croire qu^au* cûn autte homme à votre place n'eût mieux îrésisté qUe vous ; elle s W prend de vos fautes à là Vertu ibéme. Elle conçoit maintenant , dit-elle , ce que c'est qu'une probité trop vantée , qui n'empècl^e point un honnête homme amoureux de cotrompre , ail peut, une fille sage, et de déshonorer sau* ^ iccbpnle toute une famille pour satisfaire Un taàment de fureur. Mais que sert^de revenir sur le passé ? Il s'agit de ca-

cher sou» un voile éternel cet odieux mystère, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au

joindre vesligç, et dç seconder la baiits dn eiel qui ii'cn a point laissé de téfnpiguagesenfiibJe. Le secret est c<;mc<.n?rc entre sijc personne^ sures^^to repos oe tout ce qt^e vous avez aliuê, les jours u'nçie mère an dtscspoir^ riionncu^ d'une ranison respectable, voire propre vertu, tout di^iend de vou* eficore; tout vous prescrit votre devoir : vous pouvez Réparer le mal q^e vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digue de .'uîio , et j^stiper sa faute en renon- .çaaî à elle| el si votre cœur ne m*a point trompé , il T)*y a plus eue la grandeur d'un tel sacrifice (pii |Juisse, répondre ^ celle de l'amour qui l'exige, l'on- 4é^^ç^ IVsûme rjùc j;'eus toujours pour vos seutjmênt|; , et sur ce (jue la .plus tendre uiiiou quii^'it jamais lui doit ajouie;r de force, j'ai promis en votjre ;ioîn tout ce quç voi^s devez tenir : o.^cz me démentir si j'ai trop présumé, de vous , ou soy€;z aujourd'hui ce que vous devez cué. Il faut immoler voire m?.itresse .ou votre amour l'un à l'autre, etvoijs mou< trcr Iç plus Uclie bu le plus vertueuse dejs hpmmcs. Celle. mère infortunée a voulu vous écrire; eljeav^it Bûtcme commencé. O dieu ! que de coups de poignard vous eussent portés ses plaitites auiere» ! Que ses toucbauls reproches, vous eussent décbiré le cœur î Que ses bumbi^^^.prieres vqus eussent pénétré déboute! .l'ai mis.en pièces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais .supportée : je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mère, bnifhiliée devant le séducteur de. sa fille: vous êtes digue au inoius qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits poijr llé.chir des monstres,

et ponr faire mouiir de doulcnr Un liomme sen-

Si c't'toit ïci le premier effort qnc l'amonr vous eijtt (Irrhandc, je ponrrois dontcr du succès et bal.inïîft* «iur restiine qfii votis est due : uî.jïs le sacriiice que vous av; z fait à rîionueiîr de JuHcen quittant ce])ays m'est r(arant de cciui que voqs allez faire a son ré^os en rompaut un commerce isiuti?e. L^s pTcmiei's actes de verSu sont toujcxnrs les plus péliibles, et vous ne perdrez (\<nnt le prix d uti effort rmi vous a tant'contc , en vous obstinant à sontetiîrunc vainc* correspondaneedont len risques sont tt.Tfibîes ponf vatrc annute, le.H dédommagements nuls pf)nr tous les deux , et qui ne fait que prolonji^er sais fruit les tourmeuts de l'un e» de l'antre.]\'en dimtcz plus, cette inlio qui vous fut si chère ne doit rien éire à celui (ju'elle a tant nimé : vous vonstlis.'îiiHiilezen vain vos malheurs; vous la perd l(S au moment que vous vous sf'p?»ràîes d'elle, ou plutôt le ciel vous i'avoit ôtee mt rate avant qu'elle se îonii;!t à vous; car son perc la prnmit des i.on retour, et vous savez trop que la parole de cet bomme iu'Ie.xible est iirtvocable. De quelque œauiifriî que vous vous comportiez , rirtvinCi'bte sort K'f)ppose à vos vœux, et vons ne la posséderez jam.iiîî. L'unirpie choix qni vous reste à faire est de la prccipltir dans uu abyme de malht urs et d^op- * pfùbres, ou d'houor.cr eu cUe ce que vous avez iuhnè , et de lui rimdrc, au lieu du bonheur perdu , la safjease, la paix, la sûreté du moins dont vos fata'es liai ous la ptivcnt.

Que vous seriez attristé , qne vous vous consn-* mei'iezen regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, ej rayilissement où la réduiseut le remords et la honte! Que son lustre est terni ' que ses praoes sont languissantes ! qœ tous ses sentiments si charmants et si doux so fondent tristeYncnt dans le seul qui lesahsorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle pncove le plaisir que je g6nte à la voir ; et son cœu? iQ^lade ne sait pltis rien sentir qne l'amour et U douleur. Hélas ! qu*est devenu ce caractère aimant et sensible , ce goût si pur des choses honnêtes , cet intérêt si tendre aux peines et aux plaisirs d'autrui? Elle est encore, je Tavoue, douce, géné-

reuse, com-» pâtissante; Taimablehahitudcde bien faire ne sauroit ftW-facer en elle ; mais ce n^est plus qu'une habitude «veogle un goût sans réilexion. Elle fait tontes les mêmes choses, mais elle ne les fait plus avec le même zèle; ces sentiments sublimes se sont atfoiblis, cette flamme . divine sVst amortie, cet ange n^est plus qu^uxie femme ordinaire. Ah ! quelle ame Yoos avez ôtée à la vertu !

II. lA h'jiUÀ.lXT PE JCIJZ ^ MiJ>AMfi. D^£TANGE

X éniTRÉ d*une douleur qui doit durer autant qne moi , je me jette à vos pieds , raadara^e , non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en irenooçi^t à toat ce qui ponvoit faire la

TROISIÈME PARTIE. ' i85 d'îniRéiir de ma vie. Comme jamais sentiitients hu-* mains n'approclierent de ceux que m'inspira votre ^ affor-^ble fille , il n'y eut jamais de sacrifice égal h celai que je viens faire à la plus respectable des mères : mais lulie m'a trop appris comment il faut immoler le botibeur au devoir; elle m*en a trop conrageasemeiit donné Texemple, pour qu'au moins une fois je ne saehe pas l'imiter. Si mon sang suffisoit pour pro/rir vos peines^ je le verserois en silî-nce et me plaindrois de ne vous donner qu'uiic si foible preuve de mon xele : mais briser l:* plus doux , le pins put", le plus sacré lien qui jamais ait uni dHux cœurs, ah ! c'est un effort que l'univers entier lie m'eut pas fait faire, et qu'il n'appartienoit qu'à vous d'obtenir.

Oui, je promets de "vivre loin d'elle aussi longtemps que vous l'exigere/.; je m'abstiendrai de la voir et de lui écrire, j'en jure par vos jours pré*cifiux, si nécessaires à la conservation des siens. Je ri'.e soumets, noh .sans effi*oi, maiis sans murmure , à tout ce que vous daignerez ordrmner d'elle et de moi. Je dirai ^jeaucoup plus encore; son bonheur

peut me consoler de ma misère , et je mourrai content .*i vous lui doûAsez'iiri éponx'di;Tne d^elle. Ahî * qu'on le trouve; et rpi'il'm\)se dire,. TtoS^iurai miette'l'aimer que toi'!- j^iadt^meyi^^a*!!* ^'*J«»^*it tout ce qui me manque ; s'il n a mon cœur il H^ura rieÀ pour Julie: mais je n'ai que ce cœur honnête et tendre. Hf^las! je n'ai rien ïion plus. L'amour qui rapproche tout n'élevé point la personne; il n'élevé que les sentiments. Ah ! si j'eusse osé n'écouter que 'es miens 'Kmv vous, combien de fois^, en voo»

parlant ma boucbe eut prononcé le doox nom d« mère! '

Daigneas vous confier à des aerments qni ne seront point Tains , et à an Ixemine qui n'est point trom*-. penr. Si je pus nn jour abuser de votre estime, je lu'abnsai le premier moi -même.. Mon cœnr sans expérience ne connut le danger que quand il n'éjtoit ' plus temps de fnir , et je n'ayois point encore appris . 4<i votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu*^elle in^a depuis si bien enseigné. Banxûasea vos craintes , je vous en conjure. Y a-t-il quelq^u*uÀ au monde à qui son repos, sa félicité , %on bonnenr ^ soient pluacbers qu*à moi ? Non , ma,' parole et raon cœnr vous sont çraranta de Teii^age-. ^ent que je prends au nom de mon illustre ami eomnie au mien. Nulle indiscrétion ne «era com* mïfie^ sayes-en sûre ; et je rendrai le dernier soupir sans qu'on sacbe quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous consume , et dont la mienne s'aigrit encore ; essuyez des'-pleurs qui 9l*arracbent Tame ; rétablissez votive santé; rendez k la plus tendre fille qui fut jamais le bonbeur auquel elle a renoncé pour ypus ; soyez vous-même pleureuse par elle; vivez enfin, pour lui faire aimer U vie. 4b ! malgré les erreurs de Tamonr, être mère 4e Julif est encore ^n ipr(^m^ beau pour se leli- Âterdevivrev -

JII. Dl l'aKAHT DI JUI.1X 1 MÀBàMM D*OftBB ,

En lai envoyint la lettre précédente.

X ■ ni^z, cmelle , Toilà ma réponse. En la lisant , fondex en larmes si yons connoissez raon cœnr, ^ si 1-3 -vôtre est sensible encore; mais snr-tont ne m'accablez plus de cette estime impitoyable qne Tons me yendes si cV.er , et dont yons faites le toorment de ma yie.

Votre m^in barbare a donc osé les rompre cef 4onx nœnds formés sons y os y enx presque dès Ten^ fance, et qneyotre amitié sembloit partager ayeo tant de plaisir ! Je suis donc aussi malheureux que yons le y ouïes et qm je puis Tétre ! Ab ! connoissez- TOUS tout le mal que yous faites ? Sentez-yous bien que yous m'arrachez Tame , que ce que yons m'otes est sans dédommagement, et qu'il yaut mieux cent fois mourir que ne plus yiyre Tun pour l'autre ? Que me parlez-yous du bonheur de Julie ? En peutil être sans le coVitentement du cœur? Que meparlezyous du danger de sa mère? Ahl qu'est-ce que la yie d'une mère , la mienne , la yôtre , la sienne même, qu'est«ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit ? Insensée et farouche yertu ! j'obéis à ta yoix san* mérite^ je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes yainea consolations contre les vives dou-}eur%4^ l'an|e?^^t triste idole des malheureux,

tu ne fais qa'angmonter lear misère en lenr ôtant les ressources que la fortune lenr laisse. J'obéirai pourtant; oui, cruelle, f obéirai : je deviendrai, sUl se peut , insensible et féroce comme vous. J 'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux-plus entendre prononc<*r le nom de Julie ni le votre. Je ne veux plus m'eu rappeler l'insuppor-. table souvenir. Tin dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra, lieu de courage : il m'en a trop conté d'être sensible; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

IT. DE MAnÀME n^ORBB 1 l'jLMANT DE JULIE,

Vous m'avex écrit une lettre désolante; m.iis ily a tant d'amour et de vertu dans votre conduite , qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreui pour qu*on ait le courage de vous quereller. Quelque emportera«it qu'on laisse paroi • tre , quand on sait ainsi s'immoler k /ce qu'on aime , on mérite pins de louanges que de reproches; et, malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce qU€ vous valez.

llendeK grâce à cette vertu que vous croye» haïr, et qui fait plus pour vous que voîre amour mém*-. Il aV a pas jnsqn'à ma tante que voum aye» ijWoitr par Uii sacrifie^ dont elle sent tout le priic. iiile n-» pa lire votre lettre sans atïendri.'S-'meut ;- eU*^ ."

TROISIEME PARTIE. j

mènie en la foibles$e de la laisser voir à sa lille; e(l*effort qa'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ses soupirs et ses pleurs Ta fait tomber épanouie.

Cette Rendre mère , que vot lettres ayoient déj» puissan^ment émue, commence à connoitre, par tout ce qu'elle voit , combien vos deux cœurs sont . hors de la règle commune ,'et combien votre amour ' porte un caractère naturel de sympathie, que le tettips ni les efforts humains ne sanroient efiacer. Elle qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille , si la bienséance ne la retenoit ; et je la vois trop près d'en devenir la conHdente pour qu'elle ne me pardonne pas de Tavoir été. Elles échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrètement (i) peut-être, Ah! s'il ne dépendoit que de moi.... Quoiqu'elle se retint et n'achevât pas, je vis, au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main , qu'elle ne l'avoit que trop entendue. «Te sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inUexible époux; mais, soit danger d'exposer sa iille aux fureurs d'un père irrité , soit crainte pour elle-mênie, sa timidité l'a toujours retenue ; et son affoiblissement , ses

maux , augmen^ tentsi sensiblement, que j'ai peur de la voir hors «i'état d'exécuter sa résolution av^nt qa'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sen-

(i) Claire , êtes -vous ici moins indiscrète? est-ce la dernière fois que vous le serez?

tir dans votre amour mutuel lui a donué une telle opinloQ de vous, qu'elle se fie à la pîirole dç tous deux sur l'iiilerruption de votre corres.oadîiiM'e , et quelle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa lill». Effectiveliient , si Julie ne répondoit pas à sa confiance , elle ne seroît plurdigne de ses soins, et il fandroit vous étouffer l'un et l'autre si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des raeres, et d'abuser de l'estime qu'elle û pour vons.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une espérance que je n'ai pas moi-mémt* ; mais je veux vous montrer, comme il est vrai, que le parti le plus honnéJe est aussi le plus >agt;, et (|ue s'il peut rester quelque ressource à votre amour, elle es» dans le sacrifice qne Vhoniîeur et la raison vous imposent. Mère, jjorents ,amis, tout est maintenant' pour vous, hors un père, qu'on ga^jnera par cette, voie, ou que rien ne sriuroitq^a-rner. Oiitlq'ue imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de désespoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sure pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide et plus doux par elle ; si on le inanque , eile seule peut en dédommager. Heprenez donc courage ; soyez homme, et' soyez eueoi3 vous-ni'me. Si j'ai bien conm; votre cœur, la manière la plus miellé pour vons de perdre Julie seroit d'être indigae de Tobteuir.

V* DE JULIE 1 SON A.MÀ17T

XÎitT.K n'est Jîltis. Mes yéuxrtntVn fermer les s\tns ponr jataaU ; nia bonche a feçti son dernier sotipir ; itioù nom fut le dernier Ihot qtî'ellè pronbnçà ; son dernier regard fat tourné sur moi. Non , ee n'étoft pas la vie qu'elle sembloît qnittei?, j'avois trop peu sa la'lui rendre chère i c*étoit à moi seule qu'elle s'arraclioit. Elle tbé voynit sans rapide et sans espéï'ance, accablée de mes malîietirs et de mes fautes : nlotirir ne fut rien pour : lie-) et son cceùf n*a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de rnison. Qu'ai'oit-elJe à regretter sur la terre? Qti'est-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ées yeux le prixrîmniortel de sa patience et de ses vertus qui l'a tendoit dans le ciel? Que lui restoit-il à faire au monde sinon d'y pleurer mon opprobre? Ame pure ei chaste, di'^'ue épouse, et mère incomparable; tu vis mainte' ant au séjour de la ploire et de la félicité ; tu vis ! et riio; , livrée au re]()entir et ati désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils, de «es douces caresses, je suis.morle au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne sens plus qne ta perte; je ne voi^ plus que ma honte; ma vie n'est pins que peine et douleur. Ma raçrc, ma tendre raere , hélas ! je suis bien plus morte que toi !

Mon dieu! quel transport é^are une infortmiée et lui fait oublier ses résolutions ? Où viens-je verstr mes pleurs et pousser mes gémissements ? C'est le

f9a LA r^OUVELLE HÉLOISE* cruel qui les a causés qu^ j*eii rends le dépositaire! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j*ose les déplorer! Oui, oui , barbare, partagez les tourments que vous me faites souffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gvmisset. des maux qui me viennent de vous , et sentez avec moi Thorrenr d*un parricide qui fut votroy ouvrage. A quels yeux osereis-je paroitre aussi méprisable que je le suis? Devant qui ip*aviIiroîs-Jo an gré de mes remords? Quel antre que le complice de mon crime pourroit Aisez les connoitré? C*est mon plus insupportable supplice de n être ac-

cusée que par mon coeur , et de voir attribuer an bon naturel les larmes impures qn*un cuisant repentir in*arraclie. Je vis, je vis en frémissant la douleur empoisonner, bâter les derniers jours de ma triste mère. En vain sa pitié ponr moi Tempécha d'en convenii: ; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la canse qui Favoit produit , en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage : rien n'a pu tromper mon coeur déchiré de regret ; et, pour mon tourment étemel, je garderai jusqu'au tombeau laffreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous' que le ciel suscita dans sa colère ponr me rendre malheureuse et coupable , ponr la dernière fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus , comme autrefois ^ partager avec vous des peines qni dévoient nous être communes. Ce sont les soupirs d^un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait ; TempiiT de l'amour est éteint dans une ame livrée an seul

tbésesp'oir. Je consacre le reste de ifi'eê jonn à plett> ter la meillefire des mères ; if SJiarai \vâ saerilier dee Bentîments qui Ini ont cpàté I9 vie; je seroistrop kenrense qn'il m'e^n contât assez de i e» vaincre, jponr expier tout ce qn'ilslni ont fait sonffrir. Ah I si som esprit immortel piètre an fond de mon cœnr, il Bait bien qne la victime que je lui sacrifie n'est paa tout-à-fait indigne d'elle. Partages un effort que vous m^avez rendu nécessaire. S'il vous reste ^i^^el»* que respect pour là q^cmoire d'un noeud si cli^r .et ai funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne pins m' écrire, de ne plu8$i|[rir mes remords, de me laisser oul^lieT^ s'il se p«^^ ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux uf Yous yoient plus ; que je n^enteade plus pronoaoei^ votre nom ; que votre «ouvenir ne vienne plus agiter mon cœur, j'ose parler eniîQreannom d'un auiQur qui ne doit pins ^tre^ à tant de sujets de doulettv li^ajottte«pas cçlui de voir son dernier vœu méprisé« Adieu donc pour la dernière fçis , unique et cker... Ah ! illle insenaée K.. Ad^en pour jamais.

Tt. DE •l'a.uaixt 9m JtJ^ic ▲ XADUU s'oebe.

JuNPiir le voile est déchiré; cette longue illusion s*est évanouie ; cet espoir si doux s'est éteint : il ne meresVeponr aliment d*une flamme éternelle qu^'un aouvenir amer et délicieux qni soutient ma vie et nourrit mes tourmenta du Vaiu sentiment d*un bonheur qui n*est plus.

jronv. NÉLoïsB. 2. 17

Est-il donc vrai que j'ai goàté la félicité suprême ? Soitt-je bii*ii le ktiémeétre qui fut heureux un jour? Qui peut sentir ce que f e souffre n*est-il pas né pour toujours sottffr'frP Qui fixLt jouir des biens que j'ai 'perdus peuMl les perdre et vivre encore r et de» il^^timeufssi contraires peuvent-ils ?€rmer daus an mime cûcnrP.Ï ours de plaisir et de gloire, non,,vons ik*étiez pas d*nh mortel ; Vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une dôpce extase absorboit toute votre durée, et la rassembloit en un point èomM^e celle i}c IV terhité. Il n'y avoit pour moi ni

~ passé ni avenir •, et je goùtoi» à la fois les délices de BiîHe sièges. Hélas ! vous avez disparu comme un éelaîc. Cette éternité de bonheur ne fut qu'un iuilant dé ma vie. Le teiUps a répris sa lenteur dan» les moments de mondéses|)oir, et l'ennui mesure j».ar longues années le reste infortiiné" de mes jours'. l^our achever de me lest^endre insujipo-Ftahles , "pins les afflietion» m'accahlent , plus toat ce qui m'étoit cher semble se détacher de mm. Madame , H se peiit que vous m'aiinier encore ; tnais diantre»

. soins vous appellent ;'^fatittes devoirs Yôus ôccuV pent. Mes plainte» que vou» écoutiez avec intérêt s<txïî lttafnr)*fràht'iiidisc'retés. Jûire; ,'.TiiI i e elle-mêuie te décourage et m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi; mon cœur seul est toujours le même, et mon sort en est plus affreux.

Mais qu'importe ce que je suis et ce que je dois être? Julie souffre, est-il temps de sonj;er à moi.^ Ah î ce sont ses peines qui rendent les

miennes plus ameres. Oui , j'aimerois mieux qu'elle cessât de

TROISIEME PARTIE

iii*aimer et c}ii*elle fût heureuse.,. Cesser de m'aimer!... respere-t-elle?....Tainais, jamais. Elle a beau ipe défendre de la voir et de lui 'écrire. Ce n*e8t pas le tourment qu'elle s'ôte, hélas! c'est le consolat-fiur. lia perte d'une tendre raere la doit-elle priver crunplus tendre ami? croit-elle soulager se9 maux eu les multipliant .'^ O amour ! est-ce à tes dépens qu'où peut veiner la nature ?

Non , non ; c'est en vain qu'elle prétend m'onblier. Sovk .tendre cœur pourra-t-il se séparer du. luien .' Ne le retiens-je pas en, dépit d'elle ? Oubliet-on des sentiments tels que nous les avons éprouvés? et peut-ou s'en souvenir ^mus les éprouver encore? L'amour vainqueur Ht le malheur de sa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindi-e. Elle passera ses jours daus la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets et de vain» deslrji, sans pouvoir jaipais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croye» ^pas panrtaut qu'en plaignant ses erreurs je me dispense de les respecter. Après tant de sacrifices^ il est trop ifkvà pour apprendre â désobéir. Puisqu'elle commande,. il safilt; elle n'entendra plus parler de moi. Juger, si mou. sort es(aifreux. Mon plus grand désespoir n'est pas de re- . noacer à elle. Ah! c'est dans sonqœur que sont me» douleurs les plus vives, et je s,uÂs plus malheureux dç son infortune que de la i^ieuue. Vous (ju'elle aime plus qn« toute chose, et qui seule, après moi,^ la 9»ve7. dignement aimer, Claire, aimable (Claire, vous êtes 1 unique bien qui lui reste, il est assez pr.^cieux pour lui rendre supportable la perte de

 to«s les antres. Dédoiuniagez-la des consolations qni toi sont ôt«es, et deeelle&qn*elle refuse; qu une sainte ami!ié supplée à la fois auprès d*el le à la tendress» d'nne mère,

à celle d*na amant, anx charmeA d» tons les sentiments qui deroientla rendre^hearense^ Qu'elle le soit, s'il est possible ,^ à quelque prix qn©^ ef^ puisse ^ire. Qu'elle recouvre la paix et le repos ^nt je Fai privée ; je sentirai moins les tourments, qu'elle m'» laissés* Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour elle ^ qu'elle m» regarde c<mime n'étant plus, j*y consens si cette idée la rend plus tranquille.. Puisse* t-eUe retrouver près de tousc ses premieresTertus , son premier honheur! Puisse^ t-elle être encore par vos soins tout ce qu'elle eût été sans moi !

Ifélas ! elle étoit fiHe , et n^a plus de mère ! Toilà la perte qui ne se répare point, et dont on ne se console jamais quand on a pu se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mère tendre et cliérie , et dans une douleur si cruelle l'horrible' remords se joint à son afiitiction. O Julie h ee sentiluent affreux deroit-il" être cénnu'de toi .' Vous qui fûtes témoin de la maladie et des demie|>s n|oments de cette mère infortunée , je vous supplie , je vous conjure, dite&-moi ce que j'en dois crûire. Déehirez-^ moi le cœur si je suis coupable. Si U douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau , nous somme» deux monstres indignes de vivre ; c'est un crime de songer à des liens si funestes , c'en est un de voir le jour. Non, j'ose le croire, nu feu si pur n'a point produit de si noirs effets ..L'umonr uous inspira des

TROISIEME PARTIE

sentiments trop poblc& pour ea tirer les forfaits dea âmes dénatorées. Le ciel , le ciel seroit • il injusteP.ci: celle qui sut immole^ son bonheur aux auteurs, de aies joort méritoitHelle de leur coûter la vie? ....

YII. ABPONSI.

l^ÔMiCfiHT pourroit-on vous aimer moins en yons estimant chaque jour davantage? comment perdrois-je mes anciens sentiments pour

tous tandis qne yôns en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher et digne arai; tout ce que nous fumes les uus aux autres dès notre première jeunesse , nous le serons le reste de nos jours; et si notre mn-tuel attachement n'augmente plus, c'est qu'il re peut plus augmenter. Toute la différence est que je vous aimois comme mon frère, et qu'à pré-sent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous soyons longes deux plus jeunes que vcms , et même vos disciples , je vous regarde un peu comme le nôtre. En noOs apprenant à penser, vous avez njf» pris de nous à être sensible; et, quoi qu'eu dise votre philosophe anj^lais, cette éducation vaut bien raut4*e : si c'^st la rfilson qui fait Thommc , c'est le -^ sentiment qui !e conduit.

Ravez-vous pourquoi je parois aVoir change de eondnite envers vous? Ce uVst pa«, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même; c'est que votre état e$t changé, .fe .'avorisiii vos feux tant qu'il

leur restoit un rayon dVspérance î depuis qu*exi TOUS obstinant d'aspirer à Julie vous ne pouvez plu» que la rendre malheureuse^ ce se-roit tous mire que de TOUS complaire. J'aime mieux vous saToir moins à plaindre , et tous reUdre plus mécontent. Quand le bonheur commun deTÎeni impossible,, chercher le sien dans celui de ce qn^on aime ,n est-ce pas tout ce qui reste à faire a l'amour sans espoir ?

Vous faites plus que sentir cela , mon généreux •mi ; vous rexécntez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais i[ait un amant fidèle. En renonçant à Julie , TOUS achetez son repos aux dépens du TÔtre , et c'est à vous ^uc vous renonce» pour elle.

J'ose à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-dessus ; mais elles sont consolantes , et cela m'enhardit. Premièrement , je crois que le Téritahle amour a cet aTantage aussi-bien que Ia Tertu, qu il dé-dommage de tout ce qu'on lui sacrifie, et qu'on jouit en quelqais sorte des privation^ qu'on s'impose par le sentiment mrme île ce qu'il en coûte, et du muufqui nous y porte. "Vous vous témoignerez que Julie a

été aimée de vous comme elle méûtoît de 1 Vtre , et vous l'en aimerez davantage , et vous en serez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui sait payer toutes les vertus pénibles mêlera st)n charme à celui de l'amour. Vous voua , direz, Je sais aimer ^ avec un plaisir plus durable et plus délicat, que vous n'en goûteriez à dire , Je possède ce que j'aime. Car celui - ci s'bse à force d'en jouir ; mais l'autre demeure toujours, et vous.

TROISIEME PARTIE

en jouiriez encore quand même yons n'aimeriex plos.

Outre cela , s*ily«8t vrai , comme Jolie bt tous me Tayez tant dit , que Vamonr soit le pins délicieux, •entiment qui puisse entrer dans le cœur humain , tout ce qni le prolonge et le ûj.e , même an prix de mille doultrurs , est encore un bien. Si Famonr est un désir qui s'irrite par les obstacles , comme tous le disiez encore , il n*est pas bon qn*il «oit content ; il vaut mieux qn*il dure et iM>it malbenreux , que de s'éteindre au sein des plaisirs. Tos feux , je Tavoue , ont soutenu Tépreure de la possession , celle du temps , celle de Tabsence et des peines de tonte espèce ; ils ont yaîncu tous les obstacles bors le plus puissant de tous , qui est de n'en avoir plut à vaincre , et de se nourrir uniquement d'eiixmAmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve ; quel droit avez-vous d'espérer que ' la vôtre Teût soutenue? Le temps eût joint au dégont d'une longue possession le progrès de l'âge et le déclin de la beauté : il semble te fixer en votrefaveur par votre séparation ; vous serez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vourvons verrez sant cesse tels que vous vous vites en vous quittant ; et VO& coeurs, unis jusqu'au tombeaii, prolongeront dans une illusion cbarmanle votre jeunesse avec yoê amours.

Si vous n'eussiez point été heureux » une insurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter;, votre cœur regrcttcroit en soupirant les

biens dont il étoit digne ; votre ardente imagiaStièn vous de-

manderoit sans cesse ceux que yovls n'auriez pas ob« ténus. Mais Tamour n*a point dO' délices dont il itê TOUS ait comblé, pt, pour parler comme vous , vou» avez épni^^é durant une année les plaisirs d'une vie entière. Souvenez-Tous de cette lettre si pas^^ionuée j, écrite le lendemain d'un rendez-vous t(n^6raire; je l'ai lue avec n!)e émotion qui m'Aoit inconnue .: ou n'y voit pas l'étal permanent d'nne ame attendrie, mais le dernier délire d'un coeur brillant d'amour et ivre de volupté; vous jugeâtes vous-même qu'on n'épronvoit point de pareils transports deux fois en la vie , et qu'il falloit mourir après les avoii,* sentis. Mon ami, ce fat là le comble ; et, quoi que la fortune et l'amour eussent fait pour vous ^ vos feux et votre bonlitur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgrâces, et votre amante vous fut ôtée au moment que vons n'aviez plus de sentiments nouveaux à goîiter auprès d'elle : comme si4c sort eiit^voula garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, et vous laisser dans le souvenir de vos plaisirs passés un plaisir pins doux que touj> ceux dont vous pourriez jouir encore.

Consolez -vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours écha[»pé, et vons eut »avi déplus celui qui vous reste. Le bonheur et l'amour se sçroient évanouis à la fois ; vous avez au mçiins conservé le sentiment : on n'et>l point saus plaisii sqi^and, on aime encore. L'image de l'amour éteint effraie plus uu cœut tendre que celle de l'anionr malheureux et le dégoût de ce qu'on possède est un étal cent fois pire que le regret de ce qu'on a pert^u.

Si les reproclies que ma désolée cousine se fait snr la mort de sa mère ëtoient fondés, ce crnel sonvexiir empoisonneroit, je Tavoue^ celui de vos amoars, et une si funeste idée devroit à jamais les éteindre ; mais n*en croyez pas à ses douceurs ^ elles la trom» pent, ou plutôt le

chimérique miilifdont elle aime à les aggraver n*est qu'un prétexte pour en justifier Textes. Cette ame tendre craint toujours de né pas f* affliger assez , et c'est une sorte de plaisir j^our elle d*ajoute^ an sentiment de ses' peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez<en sur ; elle n'est pas sincère avec elle-même. Ah! si elle eroyoit bien sincèrement avoir abrégé les jours de sa mère, son ooftur en pourroit-il supporter l'affreux remords? Non, non, mon ami, elle ne la pleureroit pas, elle l'anroit suivie. La maladie de madame d'Etange est bien connue , c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, et l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaisirs réparèrent le mal qu'il pouvoit lui faire! Qu'il fut consolant pour cette tendre mère de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées , et d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblcsse ! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie ! Quel zèle infatigable l quels soins continuels ! quelle assiduité sans relâche ! quel désespoir de l'avoir affligée ! que de regrets ! que de larmes ! que de touchantes caresses I quelle inépuisable sensibilité! Cétoit dans les yeux ^ la fille qa*on Hsoit tout ce que souffi^oit la mère ;

c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la Yei!loit \e$ nuits; c'étoit Je sa maia qu'^elle recevoit tous les ;seconrs. Vous eussiez cru voir uue autre Julie; sa délicatesse naturelle avoi t. disparu , elle étoit forte et robuste, les soins les plus pénibles ue lui coiitoient rien, et son ame sei^ioit lui donner un nouvrau corps. Elle faisoit tout et paroissoit ne^rien faire; elle étoit par-tout et ne bougeoit d'anp^ ^'elle ; on la trouvoit sans cesse à genoux dev|in.t son lit, la bouche collée sur sa main, gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mère, et coniondant ces, deux sentiments ppuf s'en affiiger davautaget. Je^ n'ai tu personne entrée les derniers Jours dans la. chambre de ma tante sans être émn jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On Yoyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs poujr se réunir plus ëtroilement au

moment d'une funeste séparation ; on voyoit que le seul regret de se quiîtcç occÀpoit la mère et la ilUe, et que vivre ou raourip n'eût été rien pour elles si elles avoient pu rester ou partir ensemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie , soyez sur que tout ce qu*on peut espérer des secours humains et des consolations du caur a concourt^ de sa part ii retarder le progrès de la' maladie de sa nu r^, et qu in^aillibienicnt sa tendresse et ses soins nous Tont conservée plus loi^ - temps que nous n'enssiocs pu faire sans elle. Ma lanle eile-mt^uie m'a dit cent fois que ses derniers jours étoient les))lus doux moments de sa vie, et que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui numquoit an sien.

TROISIEME PARTIE. ao

S'il Tant attribuer sa perte ah chagrin , cç chagrin nent de plus loin, et c'est à son époux senV qu'if faut s'en prendre. Long-f einjj's inconstant et voUt e , il 'prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compa .^rje ; et quand 1 âge le lui eut ramena , il conserva près d'elle cette rudesse inflexible «four les' maris infi-* deles oht acc^ôntnmé d'aggraVer leurs torts. Ma phUTTë cousine s'en est ressentie ; un vain entéienient de noblesse et cette roideur de caractère que rien h'ftmoHit ont fait vos niRlh^'urs et les siens. Sa nîere, qui eut toujours du pencbant pour vous ^ et qt(i péhéti^à son amonr quand il étoit trop tard' potier éteindre, porta long'-tèfmps en secret la Joulênr de ne p^ouvoir vaincra' le g^ôât de sa fille ni robétinatiori de son époux , et d'être la première . canse d'un mal qn'<'ll^ nt poùvoit plus guérit. Quand" Tos lettres surprises lui eufent appris jusqli^bù "fous aviez abusé de sa confiance , elle craignit de tout perdre eA vonîant tout sauver, et d'exposer les jours de sa title ponV rétablir sçn honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succès ;. elle YÔulut plusieurs fois Kasarder une confidence entière et lui montrer tonte 1

étendue dt son de- Toir: la frayeui" et s» timidité la retinrent toujours. * Elle hésita tant qit'elle put parler ; lors:|u'eIk le yonlùt il n'éioit pltis temps ^ leiT /orces lui manquèrent; elle mourut avec Je fa^al secret : et moi qui connois l'humeur dé cet homme sétere , sans savoir jusqn'où les sentiments de la nature auroient pu la tempérer , je respire en voyant au moins les jours de Julie en sÂreté.

EUe ii'i|[|iore rien de tant cela ; mais vons dirai-jfr te qae je pense de sa renQtds apparents? L'amour est pins ingénieux qu'elle. Pétijétrée du regret de fia mère, elle voudroit vous oublier; et, malgré qu'elle en ait, il trouble ssl conscience pour la for^ ter de penser à tous. Il veut qUe ses pleurs aient du rapport k ce qu'elle aime» Elle n'oseroit pluï •'en occuper directement, il la force de s'en occuper tBUCore au moins paf sou repentir. Il l'abuse. aveç tant d'art qu'elle aime mieux souffrir davantage et que vous entriez dans le sujet de «es peines. Votre, cœur n'eutend pas peut-être ces détours dii sie^^ mais ils n*6n sont pas moins naturels : car votre amour à tons deux-, quoiqn'égal en force , n^t^t paa semblable en effets; le vô^re est bouillant et vif, le sien est dou](et tçndre; vos sentiments s'exila» lent an debora avec véhémence , les siens retournent sur elle-même, et, pénétrant. la substance de son ame, l'altèrent et la changent insensiblement. L'amour anime et soutient votre cu;Ur, il affaisse et abat le sien ; tons les ressorts en sont reUcbés , sa force est nulle, .hou courage est éteint, sa vertu . a^est plus rien. Tant d^béroiques facultés ne sont pas anéanties , mais suspendues ; un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement , elle est perdue ; mais si cette ame excellente se relevé un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais , et il ne sera plus question de recbàte. Croyez-moi , mon aimable ami; dans cet état périlleux saches respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui loi vient

TROISIEME PARTIE. àoS

ée tûnê , fàt-Kîe contre Yotu-méme, ne lui pent ^tre que morteL Si yoas Ton» olMtmes- «oprès d'elle , irons ponrrex triomplier aisénient ; mais yons croirez en Yâin posséder k même Jnlie , yons ne la retron» Teresplns.

yni. AÉ HTLOfeB inOITABD 1 ft'AKAKÏ DS JITUB.

J 'xTOis Mqaii des dioîts anr UMt ^orar (tu m'étoi» nécessaire, et j*ctoîs prêt k t*aUer joindre. Que t'importent me» droits, ^es besoins, mon empressement ? Je aniâ oublie de toi; tn ne daignes pins ai*écrire^ J*apprendf ta yie solitaire et.faxoncbe; je pénètre tes desseins secrets. Tu t'ennuîes de yiyre.

Meurs donc, jeune insensé; meurs, bomme k la fois féroce et Ucbe ; mais sacbe en mourant que tu laisses dans r«me d*un bonn^te bomme à qui tu fus cber la douleujt de n'ayoir seryi qu'un in> grat.

IX. AlifrOHSX

V iirxs, mylord : je croyols Ue pouyoir plus goûter de plaisir sur la terre ; mais nous nous reyerrons. Il n*est pas yrai que yons puissiez me confondre ayec les ingrats ; yotre cœur n'est pas fait pour eu >rouyer, nilemieupourrêtre.

vouy. HiLoïsi. ft. 1 8

ao5 LA HOUyÉLLt: VÉtOI^E.

BlIiXÈT os JU4:;tt. y

Xz. eft temps de.renoucer aux ctvevat$ de la jeu* nesté, et d'abandoaaer i)a^trp|appRr.«4P9it'.:-jeiie ferai jamais à yona. Readezouoi donc la^libertëqna je youa ai engagée et dont mon père ;T«|it disposer,

on mettez le comble à mes malheurs par nn réfna ' qui ooQs, perdra - tOM àtnx aaafr irons ètr» d'itufctîii^ naaipe. :.'••■ , .•.',*, r»- •■■ *-»;.»• - "'■

Dans laquelle étoit le pr^çé^Ç^i^^ bij^çt.

O^xx. pent rester ditas l'ame d'an suborneur queU qnes seutiments d'hionneur et d'bumanité, rëpondex à ce billet d une maibeureiiae dont vous avez corrompu le cœur , et qu» ne seroit plus si j'osois soup« çoniier qu'elle eût porté plus loin Tonbli d'elle" même, .le m'étonnerai peu (jtie la même |.hilosophie. qui lui apprit à se jeter k la réte du premier Téntf lui «fpprenne encore à désobéit à sdnpere* Peii»««-y cependant. J'aime à prendre. en tonte occasion les Toies de la douceur et de rhonneteté quand Tespere qn elles peofvent suffire; ipais , si j'en renx bie» user

TROISIEME PARTIE

«TecTOtiSi) ne croyiez -pus que jH^ore comment se Teoge rhonnear d*xin gentilhomme offensé par un Itomme qtti ùe Test i^s.

'XI,' nipoirsE.

pAUGirzi^TOifi y monsieur, des menaces rainas qtii ne m'effraient] (yorint^ et d'injnstes reproches qui ne^ettYcnt m'hundiier; Sachez qu'entre deux personnes de même ilge il n*y a d'afutre suborneur que rnmour , et qti'il ne Vous appartiendra jamais d avilir an homme que votre fille honora de son estime. ' '

Qnel sacrifice os'ec-vous mSmpOseï*. et k quel . titre rexigex^TOQs? Est-ce à Tantenr de tons mes ttniilx'qa*il faut immoler mon dernier espoir? Je veux respecter le jsere de Jwlie; mais qu'il daigne Atre le mien s^l faut que j'apprenne à lui obéir. Non, Bon, monsicar, quelque opiniou que tous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent }K)int à renomcèr

pour vods k des droits si chers' et si bien mérités de mon ccehlr. Vous faites le malheur de ma ▼ie. Je ne vous dois que de la haine, et vous n*aves kien à prétendre de moi, Jnlie a parlé ; voilà mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un antre la possédera^ mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eut daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui

ensse appris k résister à rot prétentions injostes^ Quel que soit l'empire tlont yonavboses, mes droits sont pins sacrés qne les "nôtres ; la phaîne qni nooa lie est la borne du ppnToir paternel , même deraat les tribunAUi^ humains; et quand tous ose$ récU' , mer la nature, c*est vous aaal qui brarez ses lois.

N*allégnez pas non pins cet honneur ai binrre et ai délicat que tous parlex de yenger ; nul n« Toffense qne TO|is-méme. Respecter, le choix de Julie, et yotre honneur est an siîreté ; car mon cœur yona ho* nore malgré vos outrages, et, malgré leamaximea gothiques , Talliance d*un honnête homme n*«n déshonora jamais un autre. Si ma présoisption TOtti offense, attaquez ma'vie, je ne la défendrai jamais oontre vous. An surplus je me soucie fort peu de sa* Toir en quoi consiste Thonnenr d'un gentilhomme; mais quant à celui d^un hommje de bien, il m*ap« partient, je sais le défendre, et le conserverai par e^ sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, père barbare et peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides , tandis qu'une fUle tendre et soumise immole son honheur à yoa préjugés, y os regrets me vengeront un" jour des maux que vous me faites, et vous sentirez trop tard que votre haine aveugle et dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à poi. . Je Serai malheureux, sans doute; mais si jamais ta. voix du sang $' élevé- ail fond de votre cœur, combien vous le serez plus encore d'avoir sacrifié à <les chimères l'unique fruit

de yoa entrailles, unique au monde an beautés , en mérite , en vertus , et pour qni le t

XII. DE JUKXE

J E Tonlois TOns décrire la scène qui vient de se passer , et qui a produit le billet que -vous avez dà recevoir ; mais mon père a pris ses mesures si justes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du Courier. Sa lettre est sans doute arrivée à temps à la poste ; il nVn peut être de même de celle-ci : votre résolution sera prise, et votre réponse pariie avant qu^elle vous parvienne ; ninsi tout détail se* roit désormais inutile. J'ui fait mon devoir ; vous ferez le vôtre : mais le sort nous accs|b!e , l'honneur nous traliit ; nous serons séparés à jamais , et , pour comble d*horreur, je vai# passer dans les... Héîas l j'ai pu vivre dans les tiens! O devoir ! à quoi serita ? O providence !... il fant gémir et se taire.

ato LA NOUVELLE HÉLÔISE.

La plame échappe de ma maia. .rétois incom* modée depuis qœlqaes joarn ; revtretien de ce matin m'a prodigieusement agitée... la léte et le cœur me font mal... je me sens défaillir... le ciel auroit-il . pitié de mes peines?.... Je ne puis me soutenir.... je suis forcée à me -mettre au lit, et me console dans Tcspoir de n'en point releyer. Adieu , mes uniques amours. Adieu, pour la dernière fois, cher et tendre ami de Julie. Ah! si je ne doijrplus rlyre pour toi, n*ai-je pas déjà cessé de vivre.'

XIII.]>S JULIE 1 MA1>1.ME D*ORBl

JLi. est donc yrai , chère et croelle amie , que tu m^B rappelles à la yie et à mes douleurs? J'ai yu Tinstant heureux où j'allois rejoindre la plus teindre des mères ; tes aoins inhumains m'ont encbainée pour la pleu-

rer plus long-temps ; et quand le désir de la MU ivre m'arrache à la terre , le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre , c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé tont entière à la mort. Ils ne sont pins ces agréments de mon.visage qtie mon cœur a payés si cher; la maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ar» dear grossière d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut , il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon père , sans offenser l'ami dont il tient la rie , je saurai rebuter oel importun : ma bouche gardera le stlenot ;

- TROISIEBÎE PARTIE, an

iBÛs. mon aspect parlera poar moi. Son dégoût me |[arantLra de sa tyrannie , et il me troiiyera trop laide ponr daigner me i^endre malhenrease.

Ah ! chère cousine , tu connus un coeur pins con* stant et plnsx-tendre qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son g^ont ne se bornoit pas aux traits et à la fignre ; c'étoit moi qn*il aimoit et non pas mon visage ; c'ctoit par tont notre être que nons «étions unis Tun k l'autre; et tant qne Jnlie eût été laméme, la beauté pouYoit fuir, Tamour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir... Tingratt.. Il Va dû puisque j*ai pu Texiger. Qui est-ce qui retient par leuv parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je. donc voulu retirer le mien?... Tai-je fait? O dieu ! faut-il que tout me rappelle incessamment un temps qui n*est plas , et des feux qui ne doivent plus être ! J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette ima<;e chérie; je l'y sens trop fortement attachée : je le déchire sans le dégagef, et mes efforts pour en effacer nn si donx souvenir ne font que Ty graver davantage.

Oserai-je te dire un délire de ma fièvre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma gnérison ? Oui , conaois et plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie , et rends grâces au ciel, d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans

un des moments où j'étois le plus mal , je crus , durant l'ardeur du redoublement, voira çÀtç de mon lit cet infoMuné , non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie, mais pâle, défait, mal en ordre, et le désespoir dans les yeux. Il ôtoit à

genoux; il prit une de mes mains, et sans se dégoiiter de Tétat oùelleëtoit, saiis craindre la corn* ^ munication dMn venin .si terrible, il la coayroit de baisers et de //armes. A son aspect j'éprouvai cette vive et déliciecsc émotion nue me donnoit quelque-., fois sa présence iuattendae. Je voulus m'élancer vers., lui; on me retint ; tu Tarracbas de ma présence; et ce qui me tohcba Te plus vivement , ce furent ses gémissements que je crn^t.entendre à mesure qu*il s'éloignoit.

Je ne puis te ttprésentet l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. "Ma fièvre a été longue et violente ; j *ai perdu la connoissance durant plu" sieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; itiàis aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des i^pressioiis aussi profondes .que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de* ma mémoire et de mes sens. A chaque minute, k cliaque instant, il me semble le voir dans la même rttitude ; son air , son habillement , son geste, son triste regard, frappent encore mes yeux': je crois srutir ses lèvres se presser sur ma main ; je la sens mouiller de ses larmes; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir; je le vois çntraiuei* loin de moi , je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scène imaginaire avec plus de force que les événements qui me sont réellement arrivés.

J'ai fong - temps hésité à te faire cette confident ce; la honte m'empêche de te la faire de bouche; inais nio!\ agitation, loin Ae se calmer, ne fait

'.'ausaielitèt'iié jour en jour; et je ne puis plu»

résister en besoin de t'avoaer ma folie. Ah ! qu'elle 8*empare de moi toat entière ! Qne ne pnis-je achever de perdr^ ainsi la raison , puisque le peu qui m*ea reste ne sert plus qn*à me tourmenter!

J^ererіens à mon r^ve.Ma cousine, raille-moi, si tu renx , de ma simplicité; mais il j • dans cette ▼ision je ne sais quoi de mystérieux qui la distingue du délire ordinaire.]Sst-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes? est--ce un arertissement qu'il n>st déjà plus ? Le ciel daigne^t-il me l^uider au moins une fois, et m'invite-t-il à suivre celui qu*ii me fit aimer?. Hélas! Tordre de mourir aéra pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeler tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien; ils ne m'en imposent plus, et je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits ^ je le veuK chaire ; mais deux âmes si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication i;nmédiatè, indépendante du corps et des sens? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre an cerveau, et recevoir^ de lui par contre-coup les sensations qu elle lui a données?... Pauvre Julie , que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules ! et qu'un cceur vivement touché se détache avec peine des erreurs même qu'il apperçoit !

^U IsA NOUVELLE HÊLOÏSE,

XIV. aipowsE

JLh ! fiUe trop inalheareiise et trop sensible, n*es«t« donc née qne ponr souffrir ? Je rondrois en Tai|i.> ^'épargner des donleuts; tn semblés les cherclicr «ans cesse , et ton ascendant est pins fort que tons mes soins; A tant de trais sa jets de peines n*ajont6 pas an moins des cbimeres; et puisque ma discré* ûon t'est plus nuisible qu'atUe, sors d'une erreur r qui te tourmente : peat-être la triste vérité te sera« t-elle encore

moins cruelle. Apprends ddnc que ton rêre n*est point nn rêve ; que ce n'est point Tombre de^ton àmi que tn asjïue, mais sa personne, et que cette toncbante scène , incessamment présente à ton imagination , s- est passée réellement dans la cbambre le surlendemain du jour ou tu fus le plus mal.

La veille j é t*avois quittée assez tard , et M. d*Orb« qui voulut me relever auprès dé toi celle nnil-là étoit prêt à sortir, quand tont-à-conp nous vimes entrer brusquement et se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il «voit pris ht poste à la réception de ta dernière lettre. Courant jour et unit , il lit la ronte eu trois jours , et ne 8*arréta qu'à la dernière poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoae à ma. boute , je fas moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou: sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyons la cox^séqaence. Tant de aonvcnirs

amertf ton daiiger, le eien^le désordre où je le ▼oyois f tout empoisonnoit tme si doilee siic|>rise , «t f étois trop saisie potir lai faire beencoap deeare«- «es. Je reiubta.Hiiai pottrtant avec na serrement dé Oflcur qu'il partii^eoit , et qui se fit «enûr r^préM qnement pai^ de muettes étreintes , plus éloqu^ifei que le<t cris et les pleurs^ Son premier mot<^nt i Qtié Jait-elle ? Ah ! que foi t^e lie ! Dotûiezrmùi là ^ie Qîi la mort. Je compris alors qu il étoit instruit àë ta maladie; et crdyaot qu'il ji'en igaoroit pas non pins Tespf ce, j^en parlai sans antre prôeaution qm^ d'atténuer le danger < Sitôt qâ'il sut que c^étoit hl pedte yérole , il fit un pri et.se trouva mal. La fa** tigue et l'insomnie ^ jointes à l'inquiétode d!esprit, Tavoient jeté dans un tel abattement qu'on fut long<4 . tempA à le faire reyenir. J^ ^ine pouToit^il parler $ on le fit coucber.

Vaincu par la nature, il dormit donie keures êé suite , mais avec tant d'agitati^, qu'un pareil sohi« meil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le* lendemain , nouvel embarras ; il votiloit te voir ab^ solu-

ment. Je lui opposai le danger de te causer ux» révolution $ iloffr.it d'attendre qu'il n'^ eut pldsde riaqtie^ mais son séjOnr même en étoit. fin terrible^ J'essayai de le lui faire sentir; il me coupa durement la parole^ Gardez Votre biprbare éloquettce , me dit-il d'un ton d'indignation; c'est trop l'exercer à ma ruine. Pï'espérez pas me cbasser encore comme TOUS fites à mon exil : je viendrois cent fois du bout du monde potfrla voir un seul instant. Mais je juré par l'auteur de mon être, ajouta-ct-il impétueuse-

. tnenfc , que je ne partirai point d*ici sans T^vdir ytie. Ëpronvons une fois «i jevonâ rendrai pitoyable, où. êi voaa ne Tendres par|nre.

. Son parti étoit pris. M . d*Orbe fttt d'aTis de chercher lea moyens de le satisfaire ponrlepontoirTen* voyer avant qne son retour fut déoonrert : car il n'^oit connn dans la maison qne du seul l^anz dont j *étois sàre ^ et nous radions appelé devant nos gêna d'un antre nom qne le aien (i). Je lui promis qn'it le Teraoie la nuit suivante , à condition qu^il ne resteroit qn*an instant, qu'il ne teparUrbit point, et qu'il repartiroit le lendemain avant le jour: }*en exigeai sa parole. Alors je fus tranquille ; je laissai mon mari avec lui , et je retournai près de toi. »

Je te trouvai jMusiblement mieux, Tëniptidn ctoit achevée: lemédecin me rendit le courage et Tespoir. Je me concertai d'avance avec Babi ; et le redoublement, quoique moindre, t*ayant encore embarrassé la t^te, je pris ce temps pour écarter tout le monde et faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu «erois moins en état de le reconnoltre. Nous eûmes toutes les f>eines du monde à renvoyer ton désolé père qui chaque nuit s'obstinoit à vouloir rester. Enfin je lui dis en colère qu*il n'épargneroit la peine de personne, qne j'étoii également résolue k veiller, et qu'il savoit bien, tout père qu*il étoit, que sa tendresse n*étoit pas plus vigilante qne la

(x) On voit datif la quatrième partie que ce nom sob* stitué étoit celiii de 6ainUPreux.

Hjiénnë. Il partit à re|[C|et ;;.p{^;rç;$|tâmM 4]Dleà; t/l. d*0,rb€arriyasiirlç;iç^fl^ç,l^^i;ej5^ et me tlit qu'il-, àvoit îaissé Ion ami dans It rae : je l'alliai chercher ; , jéle pris par La niain : il t^emhloit con^me l,i fec^Ulef, En i^assimt dans Tinti-chambre les força loi mon-. , q[ueréiit; il rfespiroitavec peine ^ et fut canlràint de ft'asseoir^ .„ . <

Alors défnêïaut qiiélqites oBjeis à là foii>le ItienJ^ d*une ltjtpiçrç,^élpigi^ée> Oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois \eh mêlées Ueii^t, Vnf foi* en ma vie je les ai traversés... à la mêi^e heufe..^^ avec , lé, méfiée mystère,.* j'étoii s tremblant comme aujourd'hui... 1^ cdsnr me palpiioit de même... O.. téméraire J j'étois mortel, jct j'osois go0);eri.,.' Qu* tfds-je voir maintenant dans ce même asile où t/iiiutî respiroit la volupté dont mon tant ctoit eni^réiç 9 ; dans ce même objet qui faisoit et pariageôit mes , tf^naports ? rimage du trépas , tin appareil de don- . leur^ là vertu ^Iheurense, et la beauté mou-. Wute !

Chère cdusine, j'épargne k tOn.paiùvrè ciKtir le détsùl de cette attendrissante scène. Ilie vit 4 etst tut ; il Tavoit promis : mais quel silence !- Il ie jeiit âgenon;^ ; il baisoit te;i rideaux eu aanglottàini ; il «le voit les mains et les yeux; il poussoit de lourds ' Ifémissements; il àvdit peine à contenir sa douLettr et ses cris. Sans le voir, tu sortis màchinalemenf une de tes mains ; il s'en saisit aveÈ une espèce de fureur; les baisers de feu qu'il appiiquoit sur cette miiin malade t'éveillèrent mieux que le bruit et la ▼oix de tout ce qui t^entironnûit. Je tis que tu l'a- Irois reconnu ^ et^ malgré À résistaneo et se» pltiu-

tes, je Tarracbal de liî chambre à rinstnnt, espérant élader l'idée d'ane si courfe appnrhion par le prétexte da dclirfe. Mai» voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus qnc ta Tavois oubliée; {c»!é-, leodîs à BaVi de t'en parler, et je «aitj qu'elle m*a' tenu parole. Vaine prudence

que rârmour a décon- ' certée , et qui n'a fait que laisser fermenter un soùrenîr qù'Sl ù'éSt J)!ns t'jmps d'effacer I

Il partit comme il Tavoit promis, et je lui fis jii- ' rer qull ne s'arreteroit pas an voisinage. Mais , ma chère, ce n'esf pas tout; il faut achever dé le lîir^ ce qu'atissi-bieu tu ue pôùrrois ignorer long^temps. Mylord Edoaard passa deux jours ^près -, il se pressa ponr l'atteindre; il le joignit à Dijon , et le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole î il m'aroit caché qu'il ne l'avoit point eue, et je te l'avois meÀé sans précaution. Ne pouvant guërlr ton mal, il le voulut partac^er. En me ranptlaiU la manière dont il baisoit la main, je ne puis donter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais é'éibit l'inocula-^ tion de l'aiitonr, elle fut heureuse. Ce peré de la" rie Ta conservée au plus tendre amant qui fut jamais : il est guéri ; et , suivant la dernière lettre de mylord Edouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris^

Voila, trop .aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funèbres qui t'alarmoient sans sujet. Depuis long-temps tu as renoncé à la personne île ton ami, et sa vie eét en sàrelé. Ne source donc qu'à ' conserver la tieane, et à t'*acquilter c!e bonne grâce du sacrifice que ton cœur a promis à Tamour pa«

Tl^OISIEME PARTIE. sig

terR«l« C«4«e eoila d.*ètr« le jaoct d'anvâii» tspoir ^ de te rep«Itre de chii»ecn. In te presses beaa- 4IOQP d'être fiere de U Uidenr : «pis plos bumble , tfoi^^moi t tnii'M encore qa« trop sujet de IVtre. , QCu |i» essayé une cruelle fttteiute , mais ton visages .«té éj>ar«;;[nt. Ce q«e tu, prends pour des ^çicatriceâ ne sont que des rougeurs qui serpn^ bientôt effa-, cées. Je fus plus maltraitée que cela ^ et cependant ,ta vois que je ne suis pas trop maVenoQ.rç. B^oq ange, tu resteras jolie en dépit de toi, et rindifférent Wolmar, que trois aaa d'absence n'ont pu guérir .«i'na amour c<mça* dans boit jours^ s*engnérira« t-il en te

voyant k toute beure ? O si. ta seule reaaonroe est de'4é^aire, que ton sort est désespéré !

XV. DE JULIK

\J J.TH est trop, c'en est trop. Ami, tn as vaincu* .le ue.fiiiis point à l'éprenve de tant a azuonr ; ma résistance est épuisée. J'ai iait usage de tontes mes forces; ma con.scicnce m'en rend le consolant témoii^nage Que le ciel ue me demande point compte de plus qn^i ne m'a donné. Ce triste cœur que tu achetas tant de fois , et qui coiita si cber au tien , t appartient sans réserve; il fut à toi du premier moment ou mes yeux te virent. Il tr restera jus'^^u'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre , et je suis lasse df servir aux dépens de la justice une chimérique vertu.

Oui , tendre et gcnûrcux amant ^ ta Julie sera tou-

m^n LA NOUVEÏ.LB Ki^élSE, jour» ti^ne^ elle frimera toUjoùr» : il W faut, }• le veux ,' je le dbii. .Tête wiitla Temptrc que Tamottc t'il dontié ^il ne te stnt plp^ été; C'est en viiin qn'nira •Toix Kènionigerè n^tfAntire àtL'fûfhà à^ mon âme, *t\Uftié Iè*aba5«ra pïtii'. Qtie tont U^, vaiii» deroira «qn^èlletti'oppoèe contre èetûL d^aimer à jamiiis oa que le biél n)*a fait aimer? Le pins $ais^' dfetdii^ %'e8t4l pas entera toii^ n'est-ce pas k toi senl qiie j'ai •tcmt prortfhMe pr«nâer vcèu démon coenr ne f^t^il î>as de ne t'oViblier jamais? et ton inTÎolable lidé^té n'est-elle pas na tioareao lienpour la Aâenne? Ah ! 'idans le transport d'anionr k^vii ihe ren^ à toi , von t^l regret "test'd'aroir coinbatm des sentiments éi ohera et si légifiities. Natnre, 6 donce natnre! réj^rentYs tons tes i^roits; j abjnre les bsirbares yertna qni t'anéantisser.t. Les penchants qfaetn m'as donm*^ seront-ils pln4 trompeurs (|n'c^ne raisoii qv^ m,*égim tant de fois?

Respecte ces tendrçs pencl^nts, ^on aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr; mais sonffresen le cher et doux partage; souffre que les droits du sang et de l'amitié ne soient pas éteints par ceuic de l'amour. Ne pense point que pour te .suivre j'a-f bandonne jamais la maison paternelle; n'opère point que je me refuse aux liens que lii'impose une autorité sacrée : la cruelle perte de l'un des auteurs ^9 mes jours m'a trop appris à craindre d'arfligrr l'autre. Non , celle dont il attend désormais tonte &i| consolation ne contris^era point son arae accablée d'ennuis; je n*anrai point donné la mort k tout ce qui me donna 1^ vie. Non, non; je ronnois mon crime et ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu ^

tHOISIEME FARTIÊ. kai

VibatMila ne me dû pliut n«a : buûa poorUnt je ne «uis poiot un molutce; je sois /oible et non déna-. tarée. Mon parti est prU, je ne veu^ désoler amenade cenxqae j'aine. Qa*n>a peve esclave de sa parole et jalonx d'un vaiii titre disposé de ma matn qa il a promise ; que Tamonr. senl dispose de mon cœnr; Qne mes pleurs ne ceàsent .dje couler d^ms le sein 4* une teg^re^amie. Que je sois vile et malhenieusc ; mais que tout ce qui m*est olier soit heureux et con^ tent s'il est possible. Formez tons trois nta seule 09Ûstenee, et que votre bonheur mêlasse oublier ma misère et mon désespoir.

X^U a É PO USE.

^ous renaissons, ma Julie; tous les vrais sentiments de nos âmes reprennent lear cours. La nature nous a conserve l'être, et l'amour noui^ rend a la vie. En doutois-tn? L'psas-tu croire, d© pouvoir m'oter ton cueiar? Ya^ je le co.ioois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mor(. Dépend-il de nous de les séparer^ ni même àe le vouloir? tiennent-ils l'un k l'autre par des nœuds que les hommes aient formés et qu'ils puissent rompre? Kon, non, Julie; si le SQrt crpel nous refuse l^e dou)^ nom d'éppux , rien ne peut nous oter celui damants li-

deles ; il fera la consolation de nos titistes jours, et npas l'ec^iporterone au tombcan^, ,, .,.,..

aaa LA NOUVEtXE HÉLOI8E.

Ai nfi aoos reoommeneoms àe Yivreponr reoontmeiltcer desoaffrir, et le scuitàucat de notre existencft ti*est poar nous qu*an sentiment de douleur. Infortané« ! que «pmmesrnovs devenas? Comment aTon^Hion*oessè d'éfre ce^qne nons fûmes? Où est cet encban-leme&t de bonl^eàr flaprè«iie?On sotkt ces ravisse* inenfs exquis dont les yt rtns anirooieni nos leox.^ Il ne reste tle nous que notre amour ;'raiiioixr seul 9Si|e, et ses charmes «e sont éol^isés. Filk tiofk •onmise, amante s^ns courage^ tofis nos manx nous viennent de tes erreurs. Hébà! «in cerar moins)>vr> t^anroitbien moins égarée! Oi|i, -c'est l*honn(tefi^ do tien qai nous perd ; les sentiments droits qui \fi rempli sent en ont chassé la sagesse.TuasYOuhi co« cilier la tendresse filiale avec rindomtable amonr ; en te livrant à la /ois à fous tes penchants, tu les confonds an lieu de les accorder, et deviens cou*' pahle à force de vertu. O Julie, quel est ton incon-* ce vable empire ! Par quel étrange pouyoirtu fascines ma raison ! même en me faisant rougir de nos feux, tu :e 'ais encore estimer par tes fautes ; tn me forces' de t*admirer en partageant tes remords... Des reinords!... étoit-ce à toi d'en sentir.'... toi que j'aimai... toi que je ne piiis cesser d'adorer... Lécrime pourroit-il approcher de ton' cœur?:.. Crtfellel en ^ne le rendant ce cœur iqui m'appartient, rends-le- ÇH>i tel qu'il me fiît donué.

Q^e ni*iis4n dit ?... qn*ose»4;a me faire euterdrc ?... ' Tûi^ passer dans les-hras d'un autre!... ui^ autre te posséder J.r. NVtre plus à moi!... ou, pour fcoAiblc d*horrear , à'$ire pas à moi neûïf Mai , j'êprttdvferois cet ailre|ixsunpl^!«„. je te verrois sarv^i«4 toi-

wU». Non; j'aime mieux te perdre que te pai^ tager... Que le ciel ne me donna*t-il an courage digne des transports qm m*agitent !... avant qae ta main se fftt avilie dansée nœud funeste abhorré par l'amonr et réproinré par Thonnenr, j*irois de la mienne te plonger na poignard dans le sein ; j*é«. pniserois ton chaste cœnr d*aa sang qne n*anroit point «onillé Tinfidélité. A ce pur sang je mélerois celui qui brûle dans mes veines d*un feu que rien ne peut étândre ; je tomberois dans tes bras ; j e rendrois sur tes lèvres mon dernier soupir. ..je recevrais le tien... Julie expirante!... ces yeux si doux éteints parles horreurs de la mort!... ce sein, ce trône de Vsmour, déchiré par ma main , versant à gros bouillons le sang et la vie!... Non, vis et souffre, porte la peine de ma lâeheté. Non; je voudrois que tu ne fusses plus; mais je ne puis t'aimer assçs pour te . poignarder.

O si tu connof ssois Tétat de ce cœur serré de dé-' tresse ! jamais il ne brûla d*nn feu si sacré ; jamais ton innocence et ta vertu ne lui furent si chères. Je suis amant ^ je sais aimer, je le sens ; mais je ne snis qa*un homme , etil est au-dessus de la force hutiiaine de renoncer à la supr-Ame félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Olemoi ce dangereux souvenir, et je ^uis vertueux. Mai/ cette unit fatale règne an fond de mon cœur, - , et va couvrir de son ombre le reste <ie ma vi<*. Ah Julie! objet adoré! sHlfaut et^e à ^'amais inis»^fa- ' blés, encore une heure de bpn]wnir,.çt des regrets étemels! . . r ; •; .■ ■

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-rotts *

M4 LA NOUVELLE HÉLOIS^E. ^re plus sages noos senU qoe toot le reste iJks'kom^, met, et suivre avec une si^ipUcité d en£»«ts de ohi. mériqoes vertus doat toat le monde parle «et que personne ne pratique? Qaoil serons-nons mcUleors iQoraUstes que ces foules de savants dont I^endres et Paris sont penplés, qui tons se raillent de la fidélité oonjn-galp , et regardent Tadaltere cnmine un jeu P Les exemples n en sont point scandaleux* il n'est pas même perniis d*y trouver à redite; et tous

les bonnétes ^ens se riroient ici de celai qui par res- ' pect pour le mariage résisteroit au penchant de son coeur. En effet ^ disent-ils , un tort qui n*est que dans Topinion n*est-il pas nul quand il est secret? Quel mal reçoit un mari d*one i:iiidéiité qa*il igno» re P De quelle complaisance nne femme ne racheté* t-«lle pas ses fautes (i)? quelle douceur n*emploietnelle pas à préveniiroa guérir ses soupçons? Privé d'un bien imaginaire, il rit réellement plus beurcux; et ce prétendu crime dont on fait tant de broi t n'est qu*nn lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise , ô chère amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces bontenses maximes ! je les abhorre sans savoir les combattre , et ma conscience y répond mienx que ma raison. Non

(i) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela? Il y a long> temps que les femmes galantes Tout pris sur un ^us haut ton. Elles commencent par établir fièrement leurs amants daiu la maison ; et si Ton daigne y souffrir le ma^ ri , c'est autant qu'il se comporte envers eux avee le respect qu'il leur doit. Une femme qui se caclieroit d'un mauvais commerce feroit croire an Vile en a honte , et seroit déshonorée ; pas une hoanete femme ne voudroit lavoir*- , f .i..,1.,,

TROI8IEMB PARTI?. aaS

^e je me fasse fovt d'un courage qne je bais , ni que je Vonkifise d*Bne vertu si eoùteàse: mais je lAé croiji moins ooffipable en -me reprochant me^ flKite» qti*en m'offorçailtde les jitstifier; et je r^ garde comme le comble dn erime d'en Tonloir 6te^ lès reiBords.

Je ne sais* ce que j'écris : je me sens 1-ame dans nn état affreux , pire que celui n>éme on j'étois^avant à'tyoir reçu ta lettre. L'espoir que tu nie rends e^t triste et sombre ; il éteint cette lueur si pure qiii noifs guida tant de fois; tes attraits s'en teniis* sent et ne deviennent que })lus fouchants ; je t$ voîi tendre et malheureuse; mon cœur est inondé dei pleurs qui coulent de tes yeux « et je me reprocha ^ avec amertume un bonheur que je né puis plus gou** ■. ter qu'aux dépens du tien.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrète m'anini« encore et me rend le courage que veulent m'ôter ies reiuords» Chère an^ie ^ ah ! sais^tu de combien de pertes un amoar pareil au mien peut te dédoiniiiî.» ger? Sais -tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Oon^ eols-tu bien que c'est pour toi seuJe qoe je veux vivre, agir , penser, sentir désormais .• Non , source delicien.se de mon être, je n'aurai plus d'ame. que ton ame , je ne serai plus rien qu'une partie de toimême , et tu trouveras au fond de mon cœur une si duu<'e existence que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes; Hé bien l nous serons cou^aples , mais nous ne serons point méchants ; nous .serons coupab.es , mais nous aihierous toujours la vertu \ loin d'oser excuser nos fautes ,

jift6 LA ÎSfQUTpVLE HÉLOISE.

nous en gémirons, «mh» les pUareroas ensemble, nous les r^he^erqn^ s'il escpossible , à for^e«4'^trf bienfaisants et bous. .J|ili«.! jo Julie * qne U)BojkS't1fk^ qne pe«Mu ^lire ? Tn nepena; écbmpper 4 mon jecpax) I^^Vt-ifl i>as épottAele tien P

Ces yains projets de fortune qui m*oni si gro«^ VÎ^iQ^enJt abusé sont oubliés d^nis loag^emps^ Je WS m'occnper uniquement des soinst[ue je doisi tnylord Edouard :il veut m' entraîner en Angleiefrei il prétend, que {« puis Ty servir. Hé bien! je l'y soir vrai : mais je me déroberai tous les .ans 7 je me veo* lirai secrètement près ôe toi. Si je ne puis te parler, #a moins je t'aurai yue ; j'aurai du moi»» baisé t«s pas ; un regard de tes yeux m aura donné -tlix mois de rie. Fprcé de repartir, en m'éloi^nant de- eella que j'aime, je conipterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces frt'quents voyages donneront le change à ton ma heureux amant; il croira déjà jouir d« ta vue en partant pour t*aller voir; le souvenir de ris transports l^enchaistera Jurant son retour; malgré le sort cruel, ses tristts ans ne seront pas tout-à-fait perdus ; il n*y en aura point qui ne soient maionés par des plaisirs . et les courts moments qu'il passera près de toi sa multiplieront tdr sa vie entière.

XYII. ne uàjiÂMM, D'oaax 1 L'AjkÀNT na Jinuc.

V oTEK amante nVst plus; mais j*ai retrouvé mon amie, et vous en avez acquis une dont le cœur peut.

TROISIEME PARTIE. aay

Tcmt rendre b^tfcoap plus que tous n'avez perdn, Jttli» ejft mariée; et digne de rendre heorenx Tlionnète homme qni vient d nnir son sort an sien. Apres tant d^impradences , rendez ginées an ciel qui tous a sanvës tons deux, elle de Tignominie, et vous du* f egre^ de Tareir déshonorée. Respectée son nouvel état ; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendes qu'elle vous éfcrive ; c*cst ce qu'elle fera dans peu. Voici lé* tempi où je vais cbiinottre si vous méritez l^ estime <^ne j*eus pour vous., et si votre coeur est' •ensible à une amitié pure et sans intérêt.

%^^^%'%/9/^^f*^*^^^f^%^^^^^^%^^^%i%^^^i%/%i^>^/^^/^^ ^>mt

' XYIII. DX JULIE 1 soit AMI.

Vous êtes depuis si long-temps U dépositaire dt tonales secrets de mon cœur qu'ilne sanroit plua perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie il vent s'épancher avec vous: ouvrez-lui le vôtre ^ mon^ aimable ami; reeueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié : si quelquefois elle rend diffus Tami qui parle, elle rend toujours patient Ta mi qui écoute.

Liée-an sort d'un époux, ott plutôt aux volontés d'un pare, par une ohaine indissoluble , j entre dans nne nonvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort. Rn la commeaçant , jetona un moment les yeux sur celle que je quitte ; il ue nous sera pas pénible de rappeler un temps si cher; peut-être y trouverai -je des leçons pour bien user de celui qui me reste ; peut-être y trouverez- vous des lumières pour ex-

plLqaer ce que ma i^poduite eat toujours d^ol^citt k vos 7«ax. Aa moint, en considérant ce qne non& fûmes l'tm à Tantrê, nos cœnrs n*en senùroni qoe mieux Ce qjcCih 3c doW«nt jaaqti*à U fiiL de no* jours.

Il y a six ans à-pep-ptès^ne je tous yk ptfitr 1a pre^iiere fois : rptuc^^ jsfM^^ bien fAit, ainiable : d'aatres jeunes gens in'qnt pari^lus l^ejinxiei, «M^oA faits qne vous; aucun ne m*a doni^é.kt moi^ndriT ^oûqfi^ .et moi| qcenr ^ut à tous dès Upr^Ateré; Tue (î). Je ctt^s yair, sur votice tisagé les jrniits de Tame qu'il falloit à la mienne. U me sembla qntf ines sens ne serf oient qne d'ûcgAiM à4eâ sfintimenla plus nobles : et j'aimai dans YOna moins Ce qne j *y Voyois que^Ce que je csoyois sentir en moi-niéme^ Il n'y a pas deux mois que je pensois encore n<L ra'étre pas trom|»|ée; Vayeugle amour < me idisoi**je'^ âvoit raison i nous étions faits l*nn pomr Vtm** ire ; je. serois à lui si l'ordre humain n'^ùt troublét les rapports de la nature ; et s'il étoit permis k qtteU qtt'un d'être heureux^ âons au^Mns du l'être en^ è^mble.

Mes sentiments lious fiirent communs^ ils m'cn« Soient abusée si je les eusse éproilYés seule. L^amour qiie j'ai connu ne peut natlre que d'one convènauctf réciproque et d'un accord des âmes. On n'aime point -

(x) M. RicUardsoD ce moque beaucoup de ees attaèhemeot« nés df la première vue^ v.t i'ondés ëur de« conformités "•n«l(:Cnis ab!*, .Vstiort bien fait de s*cn moquer; m.^îi comme il n^'ll existe pourtant que trop de e«tte er p»co , au liru d- s*amu.ser a les nirr, ne fcrOil'O'BÉ pas mieux de nous apprendre à les rainM^?

TROISIEME PARTIE* ft

ti Von ii*est aimé, du moins oa n'aime pas longtemps. Ces passions sans retonr qui font , dit-on ^ tant de malhenrenx, ne)sont fondées qne sttr les sens : si quelques nnes pénètrent jusqn'à r«rae> c'est par des rap-

ports fanx dont On est brentôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession , et s éteint par «lie. I,e véritable atnoUr ne peut se passer du tcœtu* , et dUre aut,ant que les rapports qui Tout fait naître (i). Tel fut le nôtre en commençant; tel il 6era, j'esperft, jusqu'à là fin de nos jdurs, quand nous Taurous mieux ordonné.

Je vis, je sentis que j'ctois aimée , et qtte je devois rétre : la boucbe éioit muette , le tegard éloit coUtraint, mais le coeur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne ^is quoi qUi Tend le silence éloquent , qui fait parler des yeux baissés, qui donne une tiuiidilé témétaire, qui montre les désirs par la crainte , et dit tout te qu'il n'ose exprimer.

.Te sentis mon cœur , et me jugeai perdue â votre premier mot. .T'apperçus la gêne de votre réserve f j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage'; je cbercbois à vous dédommager d'un silence pénible et nécessaire sans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel; j'imitai ma coësine , je devins badine et folâtrb comme elle) pour ' prévenir des explications trop graves et faire passe'r niUle tendres caresses à la faveur de cef^int enjouement. Je vottlois vous rendre si doux votre état

(i) Quand ces rapports sont chimér'K^nrs , il dure mutant que l'illusion qui nou^ Un ùùt imagmef. irouv. BiLoïsB* 2. 20

dby^^oogle

présent, que la crainte d'en changer augmentât to» tre retenue. Tout cela me réussit mal : on ne sert pas de son naturel impnnément.^nsensée que j'étoia l] 'accélérai ma perte au 1 ien de la prévenir, j 'employai du poison pour palliatif; et ce qui devoit vous faire taire fut précisément ce qui vt>U8 lit parler. J'ein beau, par une froidenr affectée, vous tenir éloigné dans le téte-à-tête^ cette contrainte même me tialiit : vous écrivîtes ; au lieu de jeter an feu votre première lettre ou de la porter à ma

mfere, j'osai Tonvrir : ce fut la m6n crime , et tout le reste fut forcé. Je yoaln« m' empêcher de répondre à'ces letttes faneate» q«e je ne pou- Tois m'empécher délire. Cet affreux combat altéra ma santé : je vis l'abyiàe où j'allois me précipiter; j'eus horreur de moi-même, et ne ptts me résoudre à tous laisser partir. Je tombai dans une aorte de déses- poir; j'aurois mieux aimé que toos ne fussiez plus que de n'être point à moi : j'en vii» jusqu'à ^nhaittr TOtre mort, jusqu'à vous k demander. Le ciel a vu mon coeur; cet t(fovt dx>iit.xa* cheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéîr , il fallut parler. J'a- Tois reçu de 1^ Cbaillot des leçons qtii ne me firent que mien^ connoitre les dangers de cet aveu. L'amour, qni me l'armchoit m*apprit k eh éluder l'ef- /et. Vous fûtes mon dernier refuge; j*eu8 assea de confiance en .vous pour vons armer contre ma foî- .blesse, je ypns crus digne de me sauver de moi* même, et je vous rendis jmtice. En vous voyant respecter un dépôt si cher, je connus que ma passion ne m'aveugloit point siit les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livroisavec d'aolant

TROISIEME PARTIE. a3i

plus de sécurité, qu'il me sembla que nos cœurs se ènffisoieut l'un à Tautre. Sûre de ne trouver an fopd > (In mien que des sentiments hon- nêtes, je ^outois sans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par nia négligence , et que l'habitude étoit plus dange- ,reuse que ramom'. Touchée de Totre rete- nue, je crus pouvoir sans risque modérer 1a mienne ; dans rinnocence de mes désirs, je pensois encourager en TOUS la vtriu même par les tendres caresses de Tamitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compte sur moi , et qu'il ne faut irien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant, un seul instant embrasa les miens d'un feu que rien ne put éteindre; et si ma volonté résistoit encore, dès lors mon cœur fut corrompu. ;

Vous partagiez mon égarement : votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir dé vous et de moi il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effprt d'une vertu mourante. En fuyant vous achevâtes de vaincre ; et sitôt que je ne vous vit pins , ma langueur ro'ôta le peu de force qui me restoit poiu* vous résister.

Mou père en quittant le service avoit amené ches lui M. de Wolmar; la vie qii'il lui devoit, et upo liaison de vingt ans, lui rendoient cet ami si cher qu'il nie pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge ; et quoique riche et de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Monpére lui avoit parlé de sa fille en homme qui fouhaitoit de se faire un gendre de son ami : il

fut question de la voir, et c'est dans ce dcsseii^ qu'ils firent le voyage ensemble. Mon desjtin voulut qcie je pluése à M. de Wolmar qui n*avoit jamai& Bien ainté.. Il» se douuerent secrètement leur parole ; et M. de Wolmar ayant beaucoup d affaires à régler^ dans une cour du nord où éteit «a fanûlïc et sa fortune, il en demanda le temps, et partit sur cet en* gagemeut mutueL Aptes son départ^ mon. père noua, déclara à mst mère et à moi qu'il me Tavoit destiné pour époux , et m'ordonna d*nji ton qi^i ne làissoit point de réplique 4 ma timidité de me disposer k receyoir sa main. Ma mère, qui n'aroit que trop remarqué le- pencbant de mou cœur, et qui^'se sen« toit pour vous une ÎBclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution : sans oser TOUS proposer , elle parloit de manière à donner à mon père de la cooisidératiou poof vous et le désir dé vous connoitre : mais la qualité qui vous maa** quoit le rendit inseusible à toutes celles que vous possédiez; et s'il conveuoit que la uaissance ne le* p.ouvoit remplacer , il préteadoit q^u'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être benreu$e irrita des feux çfu'ellc eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me sontenoit dans mes peines; je perdis avjec elle W force de les supporter. Tant qu'il' me fut resté quel-. que es-

poir d'être à vous , peut-f" trc aurois-je trîompbé de moi ; il m'en eût moins coûté de yon;i résister toute ma vie que de tcnOnccr à vous pour jamais ; et la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre,^ '

La. tdstesse et l'amoar consumoient mon eœnr ;

TROISIEME PARTIE. a

j« tombai dans an abattement dont mes lettres 89 sentirent. Celle qne vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres donlenrs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas! c^est ton] 01^*1 r&me la pins folble qni porte les peines de tontes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble k mes perplexités. L'infortnne de mes jours étoît assurée, Tinévitable choix qui me restoit à faire étoit d*y joindre celle de mes parents on la vAtre. .Te ne pus supporter cette borrible alterna* tire : les forces de la nature ont un terme ; tant d'açitations épuisement les miennes. Je soubaitai d'être délivrée de la vie. Le ciel parut avoir pitié de moi : mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie , et je péris.

Si je ne trouvai point le bonbenr dans mes fautes , je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentois qne m'on cœor étoit fait pour la vertu , et qu'il ne pou- Toit être benrcux sans elle; je succombai par foiblesse et non par erreur ; je n'eus pas même Texcuse de l'aveuglement. I] ne me restoit aucun espoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence et l'amour m' étoient également nécessaires ; ne pouvant les conserver ensemble, et voyant votre égarement, je ne consultai que vous dans mon cboix, et me perdis pour vous saliver.

l^is il n*est pais si facile qn^on pense de renoncer 4 la vertu : elle tourmente long-temps ceux qni l'abandonnent ; et ses charmes , qui font les délices àeè araes pures, font le premier .supplice du mccbant

qui les aime encore et n'en sauroit plus jouir. Coupable et non dépravée , je ne pus échapper aux re-

ntordi qui m^ttendoient ; rhonnêtetc me fut cfieca . mênLe après VaYoïr perdoe; nub honte, pour ^tre Becrete, ue m'en fut pas moins amere; et quand tout Tuni^ers en eût été |émoin ,. je ne ranrois pas miensL sentie. Je me cousolois dans ma douleur eomme un blessé qui craint la gangrené , et en quî le sen^timeut de son mal soutient l'espoir d'en guérir^

Cependant cet état d'opprobre m^étoit odieux. A £»rce de vouloir étouffer le reproche sans renoncer ma erime , il m'arriya ce qu'il arrive k toute ame honnéle qui &' égare et qui se plait dans son égarement. Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume du zepentir; j'espérai lirer de ma faute un moyen i!e la réparer, etj'oiiai former le projet de coatraijaidjre mon père à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit serrer ce doux lien : je le demandois au ciel cotrirac le gage de mon retour à la vertu et de notre bonheur commun ; j,e le desiiois comme une autre à ma place auroit pu le craindre : le tendre ambur, tempérant par son prestige 1^ murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en atiendois, et faisoit d'une si chère, attente le charme et l'espoir de ma vie.

SitSt que j'aurois porté des marques sensibles de non état, j'avois résolu d'en faire, en présence de toute ma famille , une déclaration publique à M. Perret (i). Je suis timide , il est vrai ; je sentois tout ce qu'il m^en devoit conter : mais l'honneur même ai^*

{t) Pasteur du Ueu.

moit mon courage , et j^aiinois mieux ^apporter nue fois la confusion que j'avoîs méritée, que de nourrir nne honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois , que mon père me dooneroit la mort ou mon amant ; cette alternative n'avoil rien d'effrayaiit pour moi ; et, de manière ou d*aatre , j*eavisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit , mon bon ami, le mystère que je youlna TOUS dérober^ et que vous cherohiec à pénétrer avec nue si curieuse inquiétude. Mille raisons me foraient à cette réserve avec un homme aussi emporté que vous, sans compter qu*il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrète ipaportunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner durant une si périlleuse scène , et je savois Lien que vous n'anriex jamais consenti à m^abandoimec dans un danger pareil s'il vous eut été connu.

Hélas ! je fus encore abusée par nne si donce espérance. Le ci^l rejeta des projets conçu» dans le crime : je ne méritois pas l'honneur d'être mère ; mon attente resta toujours vaine , et il me fut refu .é d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus , l'imprudent rendes* vous qui mettoit votre vie en dançjer fut une témérité que mon fol amour me yoiloit d'une si douce excuse : je m'enr prenons à moi du mauvais succès de mes voeux, et mon cœur, abusé par ses désirs , ne TO joit dans l'ardçur de les contenter que le soin de les rendre un jour légitimes.

.Te les crus un instant accomplis : cette erreur fut ia source 4a plus cuisant de mes regrets; et l'amonr

a3ô LA nouvelle: HÉLOISE.

exaucé par la nature n'en fnl que plus cruelleincnl trahi par la dcstimée.Vous avez su (i) quel acciJcnt détruisit, avec le gerœç que je portois dans mon sein , le dernier fondement de rats esspérances. Ce malheur m'arriya précisément dans le temps de notre séparation ; corapae si le

ciel eut voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérit»», et Couper à la fois tous If s liens qui pouvoient nous Qtiir.

"Votre départ fut la fin de mes erreurs ainsi que de nies plaisirs : je recbnnus , mais trop tard , les chimères qui m'avoîent abusée. Je me vis aussi méprisable que je rétoi s devenue, et aussi mâlheureu.*ce que je devois toujours Tétre avec un amour sans innocence et des désirs sans 'espoir qu'il m'étoit impossible d'éteindre. Tournientee de mille vains regrets, je renonçai à des réHexions aussi douloureuses qn inutiles : je ne valois plus la peine queje songeasse à moi-même, je coMsacrai ma vie à m'o«cnper de vous. .Te n'avois pins d'honneur que le vôtre, plus d'espérance qn*en votre bonheur; et les sentiments qni me venoient de vous étpient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

L*amonr ne m^avengloit point sur vos défauts , mais illne les rendoit chers ; et telle étoit son illusion, que je vous aurois moins aimé si'-vous aviez été plus parfait. Je connoissois votre cœnr , vos emportements; je savois qii* avec plus de courag<e qne

(z) Ceci suppose dVutrrs lettres que nous n^arons pas.

TROISIEME PARTIE. . ^37 « moi TOUS aviez moins de patience , et que les maux dont mon ame étoit accablée mettroieut là vôtre an désespoir; c*est par cette raison qaeje tous cachai toiijonrs avec soin les en^apfements de mon père ; et à notre séparation , voulant profiter du zele de mylord Edouard pour votre fortpne et vous en inspirer un pareil à vous-même,, je vous flattai d'un espoir que je n avois pas. Je fis plus ; connoisSant le danger qui pous mena<^oit , je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir; et v6u9 engageant avec ma parole ma liberté autant qu^il m*étoit possible , je tâcbai d^inspirer à vous de la confiance , à moi de la fermeté , par une promesse que je n*osasse enfreindre et qui piit vous tranquilliser. C'étoit im devoir puéril, j'en conviens, et cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire k nos cœurs , que quand on a..une fois abaUdonné la^ véri-

table , on s^en fait ensuite une à «a mode , et l'on y tient pïos fortement peut-être parcequ'elle est de notre choix.'

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agi-, tations depuis votre éloignement : la pire de tontes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre manière d'y vivre aogmentoit mon effroi; je croyois déjà vous voir avilir jusqu'à n'être plîis qn*nn bomnie à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j*^aurois mieux aimé vous savoir malheureux que mépri-sable; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée , votre dt'*shonneur étoit h seule qucje ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos

lettre^ coàiiueaçoit à confirmer; et je le fus par un moyen qui eut pu mettre le comble aux alarmes d'uae autre. Je parle du désordre où tous vous laissâtes cutraîner, et dont le prompt et libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m\i le plus toncbée. Je vpus connoissois trop pour i.<;norar ce qu'un pareil avev devoit vous coûter, quand même j'aurois ceissé devons être chère; je vis que Tamour/, vainqueur de la honte , a voit pn seul vous l'arracher. Je jugeai qu*nn cœur si sincère étoit incapable d'une infidélité cachée ; je tronvai inoins de tort dans votre faute que de mérita à la coq.

^ fesser , et , me rappelant vos anciens engagements , je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon a'mi, je n*en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins sans cesse il en renaissoit mille autres , et je pe connus jamais mieux combien il est

^ insensé de chercher dans l'égarement de son ccjenr UQ repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-temps je plenrois en secret la meilleure des mères qu'une langueur mortelle oonsnmoit inscnsibUment. Babi , à qui le fatal effet de ma chute . m*avoit forcée à

me confier, me trahit et lui découvrit nos amours et mes fautes. A peine eus-ie retiré vos lettres de chez ma cousine qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant ; la tristesse acheva d'dter à ma mère le peu de forces que «ou mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret h ses pieds. Loin dt* m'exposer à la mort que je mmtois , elle iioila ma honte , et se contenta d'en gémir r vous-même, qui Ta vitz si cruellement abusée, ne putes lui devenir odieox. Je fn* ténioin de l'effet

TROISIEME PARTIE. ^ aBç) que pwxJuisit votre lettre "sur son coeur tendre et compatissant. Hélas! elle desiroit votre bouhear et \t mien. Elle tenta pitis d'une fois... Que sert d« rappeler ane espérance à jamais éteinte? Le ciel.en avoît autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'aVoir pu flécliir on époux sévère , et de laisser une fille si j/eu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir ; la voix de la nature gémissante étOiiffa les murmures de l'amour. Jeprisjdansune espèce d'horreur la causç de tant de maux ;; je voulus étouffer enfin l'odiense pnssion qui me les avoit attirés, et renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, saus'doute ; n'avois-ie pas assez dé quoi pleurer le reste de ma vie , sans chercher incessamment de nouveaux si^jéts de larmes? Tout temkloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l^me , une profonde affliction l'endurcit. L« souvenir de ma mère mourante etfaçoit le vôtre; nous étions éloignés ^ l'espoir m'avoit abandonnée. Jamais mon incomparable amie ne iut si sublime ni si di^e d'occuper seule tout mon cœur; sa vertu, sa'raison, son amitié, ses tendres caresses, aem* bloient l'avoir puriiié: je vous crus oublié, <e me crus guérie. Il étoit trop tard; ce que j 'a vois pris pour la froideur d'un amour éteint u'étoit que l'abattement du désespoir.

Comme tin malade qui c^se de souffrir en tombant en foiblesse se ranime à de plus vives douleurs, je sentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pcre m'eut annoncé le procliaii:^ retour de M. ife Wolmar. C« fut alors que l'invincible amour me

rendit des forces que je eroyois a avoir plus. Pont la première fois de ma rie j*osai résister en face à mon père ; je loi protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien, qnc j'étois déterminée à mourir fille , qu*ilétoit maître d,® ma rie mais non pas de mon cœur, et que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne tous parlerai ni de sa colère ni des traitements que j'eus à souffrir. 'Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avoit portée a Tautre extrémité; et si j'arois le ton moins impérieux que mon père, jeVavois tout aussi résolu.

Jl vit que j*avois pris mon parti, et qu^il ne gagncroitrien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions ; mais que deviuf-je quand tout-à-ooup je vis à mes piedit le plus sévère dies pères attendri et fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, et , fixa ut ses yeux mouillés sur les miens , il me dit d^nn« voix toucEaute que j'entends encore au-dedans de ' moi: Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton malheureux père ; ne le f«ûs pas descendre avec donleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein : ah ! veux-tn donner la mort à toute ta famille?

Concevez mon saisissement. Cette attitude , ce ton, ce geste, ce discours , cette affreuse idée , me bouleversèrent au point que je me laissai aller demimortp entre ses bras , et ce ne fut qu^après bien des sanglots dont j'étois oppressée que je pus Ini répondre d'une voix altérée et foible : O mon père ! j'avois des armes conlre vos menaces, je n*en ai

TROISIEME PARTIE

point boBjtre tos pleura; c'est \pvLS qui ferez mourir votre fille. ^

Nous étions tons deux tellement agités que nous ne piimei de longtemps nous remettre. Cependant tn repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il ttôit plus instruit que je n'avois cru , «t, réso-

lue de me prévaloir contre lui de ses propres connoiàsances , j e me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-temps différé , quand, m'arrétaut avec vivacité comme s'il eut prévu et craint ce que j'allois luf dire, il me parla ainsi :

«f Je sais quelle fantaisie indigue d'une fille bien m née vous nourrissez au fond de votre cœur : il «est temps de sacrifier au devoir et à Thonnéteté « une passiqn honteuse qui vous déshonore et que « vous ne satisferez jamais qu'aux dépens de ma vie. « Ecoutez une fois ce que l'honneur d'un père et le f vôtre exigent devons, ot juçez-vous vous-même.

« M. de Wolmar est un homme d'une grande nais- «sauce, distingué par toutes les qualités qui peu- « vent la Soutenir, qui jouit de la.considcration pu- « bUque et qui la mérite. Je lui do[s la vie ; vou» ^ savez les engagements que j'ai pris avec lui. Ce « qu'il faut vous apprendre encore, c'est qu'étant « allé dans son pays pour mettre ordre à ses affaires, m il s'est trouvé enveloppé dans la dernière ré vol u- « tion , qu'il y a perdu ses biens , qu'il n'a Ini-mcme « échappé à Texil en Sibérie que par un bonheur « singulier, et qu'il revient avec le triste débris de « sa fortune , sur la parole de son ami , qui n'çB

veuv. HSLoiss. a. 9i

a4^ LA NOUVELLE HÉLOISE.

« manqua jamais à personne. Pre^rivez-moi maint»- « nant la réception qu'il faut lui faire à son retour, «Lui dirai-je : Monsieur, je vous promis ma fille m tandis que vous étiez ricl^e ; mais à présent que « TOUS n'^avez plus rien je me rétracte, et ma fille ne m vent point de vous ? Si ce n'est pas ainsi que j'ë- « nonce mon refus, c'est ainsi qu'on l'interprétera : « Tos amours allégués seront pris pour unprétexte , « ou ne seront pour moi qu*nn affront de plus ; et « nous passerons, tous pour une fille perdue ^ moi « pour un mal-honnète homme qui sacrifie son de- «c voir et sa foi à un vil intérêt, et joint l'ingratitude « H l'infidélité. Ma fille , il est trop tard pour finir « dans l'opprobre une rie sans

tache ; et soixante « ans d'honneur ne s'abandonnent pas en un quart- «d'heure.

V Voyez donc, contiiiua-t-il, combien tout ce que « TOUS pouvez me dire est a présent hors de propos ; « voyez si des préférences que la pudeur désayoue , « et quelque feu passager de jeunesse, peuvent jamais (^ être mis en balance avec le devoir d'une fille et ♦l'honneur compromis d'un père. S'il n'étoit ques- « tion pour l'un des deux que d'immoler spn bon- « heur à loutre , ma tendresse vous disputeroit un «si doux sacrifice; ni«is, mon enfant^ l'honiiear â « parlé , et , dans le sang dont tu sors 9 c'est tunjoorl « lui qui décide. »

.Te ne manquois pas de bonnes réponses à ce discours ; mais les préjugés de mon père lui donnent des principes si différents des miens , que des raisons qui me sembloient sans réplique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne sachant ni d'ott /

TROISIEME PARTIE. a

lai yenoîent les lainières qa*il paroissoit aroir acqtiises sar ma conduite , ni jusqu'où elles ponvoient aller ; craignant, â son affectation de m' interrompre,^ qu'il n'eût déjà pris son parti sur ce que j 'a vois à lui dire ; et , plus que tout cela , retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre; j'aimai mieux emj^loyer une excuse qui me parut plus sûre; parcequ'elle étoit plus selon sa manière de penser. Je lui dL'clarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec TOUS ; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, et que, quoi qu'il put arriver , je ne me marierois jamais sans votre consentement.

Eu effet, je m'apperçus a:vec joie que mon scrupule ne lui déplaisoic- pas : il me fit de vifs reproches sur ma promesse , mais il n'y objecta rien ; tant an gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagements , et regarde la parole comme une chose

toujours sacrée. Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet, auquel il jbignit une lettre qu'il fit partir sur-le-chkmp. Avec quelle agitilion n'a^tendis-je point votre réponse! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous çonnoissois trop pour douter de votre obéissance , et je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint ; elle me fut cachée durant ma maladie : après mon rétablissement mes craintes furent confirmées , et il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon père me déclara qu'il n'en recevroit

plus ; et avec l^ascendant qae le terrible, mot qu'il xu'avoit dit lui doùnôit snr mes volontés, il me fit jurer qUe je ue dirois rien à M. de Wolmar qui pât le détourner de m'épouser : car , ajouta-t-il , cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, et à quelque prix que ce soit , il faut que ee mariage s'achève ou que j e meure de douleur.

Vous le savez, mon ami, ma santé, si robnsto contre la fatigue et tes injures de l'air, ne peut résister aux intempéries des passions , e% c'est dans mou trop sensible cœur qu'est la source de tons les maux et de mon corps et de mon ame. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mon sang , soit que la nature eut pris ce temps pour l'épurer d'nu Uvaiu funeste, je nie sentis fort incommodée à U fin de cet entretien. En sortant de la chanibre de nion père je m'efforçai pour vous écrire un mot, et me trouvai si mal qu'en me metiant au Ut j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes; je vous vis, et crus n'avoir fait qu'un de ce» rêves qui vous o'froient si souvent à mqi dnraxit mon délire. Mais quand j'appris (|ue vous étiez venu , que je vous avois vu réellemeat , et que , voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez, pris à dessein , je ne pus supporter cette dernière épreuve ; et voyant un si tendre amour survivre à l'espérance, le mien, que j 'avois pris tant de peine à

contenir , ne connut plus de frein , et se rnnima bientôt avecpUw d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi; je sentis qu'il falloit être coupable; que je ue pouvois résister ni à mon

TROISIEME PARTIE. a

j>crc ni à mon amant, et que je n'accorderois jamais les droits de Tamoar et du sang qn^aux dépens de rhonnéteté. Ainsi tous mes bons sentiments ache- " vercnt de s'éteindre , toutes mes facnlté.s s*altéreren^, le crime perdit son horreur à mes yeux , j e me sentis tout autre au- dedans Je moi ; enfin , les transports effrénés d'une passion rendue fnrieoae par les obstacles nie jetèrent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame; j*osai désespérer de la vertu'. Totrc lettre, plus propre à réveiller les remords qu*à les prévenir, acheva de mVgarer. Mon coenr étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes ; des horreurs dont ridée n*avoit jamais souillé mon esprit osèrent s*y présenter. La volonté les combattoit encorf , mais rimagination s'accoutnmoit à les voir; et si je ne portois pas d*avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine i poursuivre : arrêtons un moment. Rappelez-vous ces temps de bonheur et d'innocence on ce feu si vif et si doux dont nous étions auimés épuroit tous nos sentiments, où sa sainte ardeur (i) nous rendoit la pudeur plui chère et l'honnêteté plos aimable, on les d(;sirs mêmes ne sentbloient naître que pour nous donner l'honneur de le» vaincre et d'en être plus digues l'un de l'autre. Relise/, nos premières lettres , sougezà ces moments si courts et trop peu goûtés où l'amour se paroit à nos yeux

(i) Sainte ardeur ! Julie, ah! Julie, quel mot pour une femme aussi bien guérie que tous croyez Tétre l

ai.

d« toas les charmes de la verta , et où nous nous aiinious trop pour former entre làous des liens dé»- . avoués par elle.

QQ*ëtions-nous , et que sommejs-noas devenu» ? Deux tendres amafits passèrent ensemble une année entière dans le plus rigoureux silence : leurs son- , pir» n*osoient. s'exhaler , mais leurs cœurs s'enten- , doient ; ils croyaient souffrir, et ils ctoient heureux. A force de s'entendre il» se parlèrent; mais^^con- . tents de savoir triompher d'eux-mêmes et de s'en rendre mutuellement Thonorable témoignage , ils passèrent une autre année dans une réserve non moins sévère; ils se disoient leurs peines, et il»;, étoieut heureux. Ces longs combats furent mal sontenus ; un instant de foiblesse les égara; ils s'oublièrent dans les plaisirs : mais s'ils cessèrent d'être chastes , au moins ils étoient fidèles , au moins le ciel et là nature autorisoient les nœuds qu'ils a voient formés, au moins la vertu leur étoit toujours chère , ils Taimoient encore et la savoient encore honol^er; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dijj^nes d'être heureux , ils l' étoient pour la ni encore.

Que font maintenant ces amants si tendres , qui hrûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté? Qui l'apprendra sans gémir sur eax? Les voilà livrés au crime; l'idée même de souiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur... ils méditent des adultères \ Quoi ! sontils bien les mêmes? leurs amcs n'ont- elles point changé? (iomraent cette ravissante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs OÙ elle a brillé? comment l'attrait de la vertu ne dé-

TROISIEME PARTIE

goâte-t-il pas ponr toujours du vice cfcux qui i*ouï une fois counue? Combieu de siècles ont pu produire ce cîiançr^ment étrange? quelle

longueur de temps put df'truire un si charmant souvenir , et taire perdre le vrai seUtiraèiit du bonheur ^1 qui Ta pu savourer une fois? Ab! si le premier désordre est pénible et lent, que tous les autres sont prorojjts et faciles! Prestige des pa>6 ions, tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse et changes la nature avant qu'on 8*eu apperçoive I O,. s'égare un seul moment de la vie, ou se détounie d'un seul pas de la droite route ; aussitôt une pente inévita Lie nous entraîne et nons perd ; on tombe enfin dans le gouffre, et l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes avec un coeur né pour la verfu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile: avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher? Je reprends mon récit.

M. de Wolroar arriva, et ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon perc ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mère allolt finir, et ma douleur étoità l'épreuve du temps. Je ne pouvoir alléguer ni Tun ni l'autre pour éluder ma promesse 5 il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'Ater ponr jamais à vous et à moi me parut le dernier de mi^ vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment f:>tal , moins je pouvoi» déraciner de mou cœur mes premières affectious ; elles s'irritoient par mts efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'in-

fltaat même où j'étois prête à jarer à nn autre mi.« éternelle (îdélité^ mon cœnr von3 JHroit encore un amour éternel, et je fus menée au temple comme une victime impure qui souille le sacrifice où Ton va l'immoler, ^ '

Arrivée à l'église, je sentis eu entrant une sorte d'émotion que je n'âvois jamais éprouvée. Je ne MIS quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lie« simple et auguste , tout rempli de la majesté de celui qii'on y sert. Une frayenr soudaine me fit frissou" ner; tremblante et prête à

tomber en défaillance , j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me refnettre, je sentis mon troable an|;menter durant la cérémonie; et c'il me laissoijt ajp>percevoir les objets, c*étoit pour en être époiivantée. Le jour sombre de Tédifice , le profond silence des spectatenrs , leur maintien modeste et recueilli, le cortège de tous mes parents , rim|>08ant aspect de mon vénéré père , tout dounoit à ce qui s'alLdit passer un air de solennité qni m'excitoit à TatteB* tion et an respect , et qui m'eut fait frémir à Ta seule idée d'un parjure. Je crus voir l'orgaUe ^e la Pjpovîdence et entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité , la sainteté du mariage ^i vivement exposées dans lea paroles de l'écriture , ses chastes et sublimes devoirs si importants au bonheur,.^ Tordre, a la paix , à la durée du genre humain , si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impresKÎon , que je crus sentir iotérieucement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes af ectîon*

TROISIEME PARTIE. a

et le& rétablir selon la loi Ju devoir et de la nature. L*œil éternel qui voit tout , disois-je en moi-même, ^it maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la rép(mse de ma bouche : le ciel et la terre sont témoins de rengagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droitpent respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tons?

Un cou'p-d'œil jeté par hasard sur monsieur et madame d'Orbe, que je vis à<:até Tun de Vautre eC fixant sur moi des yeux attendris , m^émut plus puissamment encore que n^avoient fait tous les autres ebjets. Aimable et vertueux couple, pour nroins connoitre l'amour en êtes- vous moins unis ? Le devt»ir et l'hounctеté vous lient: tendres amis, époux fiJeIe&, sans brûler de ce feu dévorant qui consume Tame,

vous vous aimez d'un sentiment pur et doux qui la nourrit, que la sagesse autorise et que la rai* Aon dirige; vous c'en êtes que plus solidement heureux. Ah î puissé-je dans un lien pareil recouvrer la même innoccrice, et jouir du même bonheur! Si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en reudrai digne à votre exemple. Ces sentiments réveillèrent mon espéraiice et mon courage. J 'envi a geai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mou ame et Li rendre à tous ses devoirs. Quand le pasteur me demanda si je promettois obéissance et fidélité parfaite a celui que j*acccptois pour époux, ma bouclie et mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour an logis, je sonpirois après une heure de solitude et de recueillement. Je J^'obtins, non

sans peine ; et qnelqne empressement que jVnssc d'èuprofiter, je ne m'examinai d'abord qu'ayeC répugnance , craignant de n'avoir éprouvé qn'nne fermentation passagère en cnangeant de condition , et de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sure , mais dangereuse : je commençai par songera vous. Jemerendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané rengagement solennel que je venois de prendre*. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si long-temps en paix avec tant de sujets de me la rappeler : je me serois df'fiée de l'indifférence et de l'oubli comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guère à craindre : je sentis que je vous aimois autant et plus peut-rétre que je n'a vois 'jamais fait; mais je le sentis sans ron:^ gir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En nie disant combien vous m'étiez cher, mon coeur étoit ému, mais ma conscience et mes sens étoient tranquilles ; et je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors .inonder mon ame! Quel sentiment de paix , effacé depuis si long-temps , vint ranimer ce coeur flétri par l'ignominie , et répandre dans tout mon être une sé-

rénité nouvelle I ^e crus me sentir renaître ; j e crus recommencer une autre vie. Douce et tonsolant^ vertu, je la recommence pour t^i; c'est toi qui me la rendras chère ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte i te perdre , pour t'abandooner tme seconde (ois l

TROISIEME PARTIE. aôTi

Dans le niTissemeiit d^nn changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'é* tois la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduite l'oubli de moi-même .et de tons les dangers que j'ayois courus depuis mon premier égarement. Quelle beureuAe révolution venoit de me montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, et réveil loit en moi le goût de la sagesse ! Par quel rare bonheur avois-je été plus fidèle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher? Par <{iielle £aveur du sort votre inconstance ou, la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations? Comment enssé-j« opposé à un antre amant une résistance que le premier avoi^ déjà vaincue, et une honte aceoutumée à. céder aux désirs? Aurois-je plue respecté les drorta d^un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertn^, jouissant encore de tout leur empire? Quelle sûreté avois-je eue de. n'aimer que vous seul an monde , si ce n'est un sentiment intérieur que croient avoir tous les amants, qui se jurent uâ« constance étemelle ^ et se parjurent innocemment toutes les fois qu'il plaît au ciel de changer leur îîœur? Chaque défaite eut ainsi préparé la suivante ; l'habitude du vice en eut effacé l' horreur à mesyeux. Entraînée dû déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour ra'arréter , d'une amante abusée je devcnois une fille perdue, l'opprobre de mon sexe et le désespoir de ma famille. Qui m'a ^rarantie d'un effet si naturel de ma première faute? qui m'a retenue après le premier pas? qui m'ft donservé ma répéta- (ion et Testime de cenx qui me sont chers? qui m^a mise sous la saav&garde d'an époux vertueux , sage ,

aimable par son caractère et même par sa personne, «t rempli ponr moi d'an irespect et d'an attachement «i peu mérités? qui me permet enfin d'aspirer encore an titre d'honnête femme, et me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je lé sens ; la main sccourable qui m'a conduite à travers les ténèbres est celle qui levé à mes yeux le voile de l'erreur, et me tend à moi malgré moi-même. La toix secrète qui ne cessoit de murmurer an fond de mon cœur s'élevc et tonne avec plus de force an moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point souffert que j e sortisse de sa présence , coupable d'un vil parjure; et provenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte et rouler les cieux , tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! ta me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ! Daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins lliom- -mage que toi seule rends digne de t'être offert.

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée, et de l'étal d'honneur et de sûreté oix je me sentois rétablie , j e me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'être dont il est le trône, et qui soutient ou détruit quand il lui plaît par nof prrfpres forces là liberté qu'il nous donne. Je venx^ lui dis-je , le bien que tu veux, et dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné, .^t vi»nx être lidele, parceqne c'est le premier devoir qui lie la famille et toute la société. Je veux être cha&te . parreque c'est la première vertu qui nourrit tontes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte k

l'offlre de la nature que tu as établi , et aàx tegletf de la raison qae je tiens de toi. Je remets mon cœnr sons ta garde et mes desir^ en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante , qui tst la tienne } et ne permets pins que Terrenr d'un moment Tempotte snr le choix de toute ma vie.

Après cette courte prière , la première que j*ensa< faite arec un vrai zèle, je me sentis tellement affer* mie dans mes résolutions , il me parut si facile et si doux de les suivre, que je vis clairement où je de* Yois chercher désormais la force dont j *avois besoin pour résister à mon propre cœnr, tt que je ne pou* vois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule dé» «ouverte une confiance nouvelle, et je déplorai la triste aveuglement qui me Tavoit fait manqne.r si long-temps. Je n'avois jamais été tout4-fait sans re* ligion : mais pent^tre vandroit-il mieux n'en pdint avoir du tout, que d*en avoir une extérieure et ma* niérée , qui sans toucher le cœur rassure la conscience ; de se borner à des formules , et de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n*y plus penser le reste du temps* Scrupuleusement attachée au culte public, je n*en savois rien tirrrpourla pratique de ma vie. Je me sentois bien née , et me livrois à mes penchants ; j'aimois 4 réfléchir , et me fiois à ma raison: ne pouvant accorder l'esprit de Tévangile avec celui du monde , ni la fbi avec les œuvres , j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse; j'avois des maximes pour croire et d'antres pour agir; j'onbliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans Tautré ; j^étois dévote à Téglise et philosophe autogia. Helaa! ja n^étois rien nulle

part; mes prières n'étoient que des mots , mes raiaoanements des spphrsmes, et je snirois pour toute lumière la fausse lne«r des feux e4'rauts qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m*avoit manqué jusqu'ici m'a donné de mfpTÏs pour ceux qui m*ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison première? et sur quelle base étoient-iU fondés? Un heureux instinct me porte au bien : unenolente passion s'élève ; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire U beauté de la vertu, et sa bonté de Tutilité commune. Mais que fait tout cela contre

mon intérêt particulier? et lequel au fond m'importe le plus , de mon bonbeuraux dépens dn reste des hommes , ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit , je n'ai qu'à mal faire eu secret, la vertu n'a plus rien à me dire; et si je suis surprise en faute , on punira comme à Sparte, non le délit , mais la mal-adresse. Enfin , que le caractère et l'amour du beau soient empreint^ pair la nature an fond de mon ame>, j'aurai ma règle aussi longtemps qu'ils ne seront point défigurés. Mais comment m assurer de conserver toujours dans sa pureié cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres jiensibles de modèle auquel on puisse la comparer.^ Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la conscience s'altère et se modifie insensiblement duns * -■"■**^haqué siècle, dans.chaqi^e peuple, dans chaque in-

dlvlda, selon i^inconiitàuce et la variété des pré< ju-és?

Adorez l'Etre éternel , mon digue et sage amî ; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison qui n*ont qu'une vaine apparence , et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Kien n'existe que par celui qui est ; c'esjt lui qui donne un but k Li j ustice , une base à la vertu, nn prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, et qui sait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portom'^ tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer, tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison , et lai servent à rétablir ee que l'iraposlurc ei l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles,le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu ; tout le reste est l'ouvrage des bommes. C'ect à la contemplation de ce divin modèle que Tame sVpure et s'élève f qu'elle apprend à raépriseï* ses iiicliaatiqns basses et k surmonter ses vils pencbants. Un cœur pé-

nétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des bo/nmés ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation i'arracbe aux désirs terrestres ; et quand l'être immense dont il s'occupe n'existeroit pas; il s«*roit ' . cncqre bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus niiiitie de lui-même, plus fort, plus beuieux, r^ pin* s:»ga

Chercbe^voQS un exemple sensible des yaii^s fe« pbismes d'une raison qui ne s'appuie' que sur ellcf même ? Considérons de sang froid }es discours de voa pliilosoplies, dignes apologistes du criipe, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas q'u en s*attaquant directement au plus saint et au plus solennel des engagements , ce« dangereux raisonneurs ont résolu d anéantir d'un senl coup toute 1$^ société humaine , qui n*est fondée que sor la foi des conventions? Mais voyez , j e vous^ prîe^cammentils disculpent un adultère secret.C'est, disent-ils; qu'il n*en résulte ancnn mal, pas même poai; réponx qui l'ignore : Comn^e s'ils pouvoient é|re surs qn^il Ti^oorer^ toujours! comme s'il suf' ^^it pour autoriser le parjure et l'infidélitc, qïi'ila œ nuisissent pas à autri^i ! comme si ce n étoit pas «^ex ponr abhorrer le crime dn mal i)u il fait à ceux qui le commettent ! Quoi donc ! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi lii force du serment et des contrats les plus inviolables? Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir foni^be et mentent? Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font désirer le mal et la mort 4'aatrui, la mort de celui même qu'on doit le plna f^iiner et avec qui l'on a juré de vivre? Ce n'est pas nu mal qu'un état dont mille autres crimes sont tonjonrs le^'ruit? Un bien qui produiroit tan^de «naux, çeroit pnr cela seul un mal lui-même.

L'nii des deux pensereit-il être innocent parceqa*il estiibre peut-être de s,on c6té et ne manque de foi à personne? Il se trompe grossièrement. Ce n'est pas SQlilemeut l'intérêt des époux ^ mais la cause

commune de tous les- hommes ^ que la pureté du mariage né "soit point altérée. Cliaque fois que d^ux époux s unissent par un nœud solennel, il intervient un eng.'igement racite de tout le ^enre humain de respecter ce lien sacré , d'honorer en eux Tuniou conjugale; et c'est, ce me semble, une raison très forte contre les mariages clandestins , qui , irofirant nul sigile de celte union> exposent descœiirs innocents à hruler d^une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une conveutloa passée en «a présence, et l'on peut dire que l'honneur d'une femme piidique est sous la protection spéciale de tous les gens de Bien. Ains:i quiconque ose la corrojnpre pèche , premièrement parcequ'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement luimême, parcequ'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'or., dre légitime des choses humaines.

Le crime est secret, disent-ils, et il n'en, résulte aucun mal pour personne. Si ces philosophes croient l'existence de Dieu et l'immortalité de Tarn») peuvent-ils appeler un crime secret celui qui a pour témoin le premier offensé et le seul vrai juge .•* Etrange secret que celui qu'on dérobe à tons les yeux , hors ceux à qui Ton a le plus d'intérêt à le cacher ! Quand méi^e ils ne reconnoîtroient pas la présence de la Diviui té, comment osent-ils soutenir qu'ils ne font de mal à personne? comment prouvent-ils qu'il est indifférent à un père d'avoir des héritiers qui no soient pas de son sang; d'ttre chargé peut-èlre de plus d'enfants qu'il n'en auroit eu, fct forcé de paras.

tager ses bieils aux gages de sua déshonnear sans fentir poar eux des entrailles de père? Supposons ces raisonaears matérialistes ; on n^en est qne mieux fondé à leur opposer la douce Yotx de la nature , qui [Réclame au fond de tous tes cœurs contre une orgueilleuse philosopliie , et qnon n*attaqua jamais par de bonnes raisons. En effet, si le corps seul

produit la pensée, et que le sentiment 4épend« uniquement de» organea, dedx êtres formés d*uvL xnAme san<: ne doiveat-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort Tun pouir iVutre , et se ressembler d'ane comme ile yisa^ , ce qui est une grande raison de s^ai-* çjcr?

•w ï(*es(-ce donc f^ire aucun mal , à yotre avis , qne d'anéantir ou tvonbler par un saog étranger cette union naturelle , et d*a[ltérer dans son principe Taf* fection mutuelle qui doit lier entre eux tous les vu^tobres d*nne famille ? Y a-t-il au monde un bou- Qctehoimmc qui n'eut borreur de cbanger Ten/ant d'un autre en nourrice? et leetime est-il moindre , de le changer dans le sein de la mère ?

Si je considère mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désbrdre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! né fût-ce qne l'avilissement 4'ane femme conpable à qui la perte de rhouneur 6te bientôt tontes les antres vertus. Que d'indices ^qp surs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penflM^t justifier par le secret, ne fut-ce que de n'être plusain^éde sa femme! Que fera-t-elle avec ses soins ajrtificieux, que mieux prouver . von indifférçnec? fist^e l'œil d^ l'amour qu'on ab^ss

TROISIEME PARTIE. aSg

|>lir de feintes care«se«? et quel supplice, auprès 4* on objet chéri, de sentir que la raain nous eml^rasse et que le cœur nous repousse! Je veux que la fortune seconde tine prudence qu*elle a^si souyent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence et le repos d*autrui à dès précautions que le ciel se plaît à confondre: que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour courrir un mauvais commerce , pour tromper un mari-, pour corrompre des domestiques , pour en imposer au public ! QueL scandale pour des complices ! quel exemple pour des enfants! que devient leur

éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux? Quie devient la paix de la maison et l'union des ckefs? Quoi .' dans tout cela Tépoux n'est point lésé? Mais qui le dédommagera donc d'un ccèur qui Ini étoit du ? qui lui pourra rendre une femme estimable? qui lui donnera le repos et la sûreté ? qui le guérira de ses jusles sonpççns? qni fera coniief un père an sentiment de la nature en embrassant son propre enfant?^

A regard des liaisons prétendues que Tadultere et rinfidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qn*une pUisanterie absurde et brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris et l'indignation. Les tirabisons « les querelles, les combats, les meurtres, les empois sonnements dont ce désordre a couvert la terre dans tons les temps, montrent assez ce qn'on doit attendre pour le repos ('t l'union des bonmies d'un attachement formé par le crime. S'il réâulte qnclquo

sorte de société de ce vil et méprisable commerce, 1 elle est semblable à. celle des brigauds , qa'il faat < détruire et anéantir pour asHurer l«s sociétés légi- « times. , ,. .

J'ai taché de saspendre rindignation que m^inspirent ces maximes pour les discuter paisiblemeut . ,avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois d«daigntT de les réfuter, pour me faire honte à moit^ieme de les avoir peut-être écoulées avec trop . peu d'éloignement. Tous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison. Mais où chercher la saine r»ison sinon daos celui qui en est la source? et que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes leç vertus , et s'applique à justifier tous les vices pour s'autorisera les avoirtous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher . sincèremeut ; et l'on ne peut long-temps le chercher ainsi sans remonter à l'an-

teur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentiments et ma raison; c'est coque vous ferez miei^x que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent no:irri mon esprit des grandes idées de la religion ; et vous , dont le cœur n'eut rien de caché pour moi, ne m'en eussiez pas ainsi . parlé si vous aviez eu d'autres sentiments. 11 me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Etre suprême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnoit pin*

TROISIEME PARTIE. a6i

fl*e8poir que d^époo^ante ; elle n'effraya jamais qne Vaine du Miéchant , mous aimions à Favoir pour témoin de nos entpeliens , k npns élever con] oiutement jnsqa*à loi. Si qnelqnefoîé noos étions humiliés par la honte , nous nous disions en déplorant nos foibles- «es , an moins il voit le fond de nos cœurs , et nous en étions plas tranquilles. ^

Si cette sécurité nous é^ara , c'est au principe sur lequel ell« étoit fondée à notis ramener. T) 'est-il pas bien indigne, d'un h^mme de ne pouvoir jamais «'accorder avec lui-même , d*avoir une règle pour ses actions , une autre pour ses sentiments , de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame , et de ne jamais approprier à soi tout entier rien de ce qu'il fait en toute sa vie ? Pour moi ^ je trouve qu^on est bien fort avec nos anciennes maximes quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de Tbonime, et le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute ; mais]e cHme est du mécbant , et ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule^ d'ailleurs heureusement né , se livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût et non par choix. Si tous ses dosirs sont droits, il les suit sans cou* trainte; il les suivroit de même s'ils ne t'étoient pas , car pourquoi se gêneroit-ilP Mais celui qui recouno4t et sert le père com-

mun des hommes se croit une plus haute destination; l'ardeur de la reimplir anime son xete; et suivant une règle plus sûre que «es penchn-nis, il sait faire le bien qui lui. coûte, et sacrifier les désirs de son cœur à la loi du devoir. Te^ •st, mou ami, le sacrifice héroïque auquel rùfu»

tommes tous deux appelés. L^ainour qui nous unissoit eut /ait le charme de notre vie. IJ survécut à l'espérance;, il brava le temps et l'éloi^ncment; il supporta toufres les épreuves. Un Bentimeut si^parfait ne dey oit point périr de lui-même; il étoit digue de n'Àtr^ immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus : tout est changé entre nous; il faut nécessaireraent que votre cœur change. Julie de Wolmar n'est plus votre ancienne Julie; la révolution de vos sentin^eutt pour ell* est inévitable^ et if ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changeuient au vice ou à U vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un auteur que vous ne récuserez pas : m L'ambur, dit -il, est privé de son plus « grand charme quand rhonnétcté rabaudoiine.Pour * en sentir toUt le prix, il faut que le coeur s'y com- « plaise, et qu'il nous élevé en élevant l'objet aimé. « Otez l'idée de la perfection, vous <^tez l'enthou- « siasme; 6tez l'estime, et l'amour u est plus rien. « Comment une femme honorera- 1- elle ua homme « qu'elle doit mépriser? Comment pourra- 1- il ho- « Qorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'aban- « donner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils se « mépriseront mutuellement. L'amour, ce sentiment m céleste, ne sera plus pour eux qu'un honteux com- « merce. Ils. auront perdu l'honneur, ft n'auront « point trouvé la félicité (i) ». "Voilà notre leçon, mon ami , c'est vous qui l'avez dictée. Jamais no« cœurs s'aimerent-ils plus délicieusement, et jamais l'honnêteté lenr fut -elle aussi chère que dans le

(i) Voyez la première partie, lettre XXIV.

temps heureux où cette lettre fut écrite ? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux transports qui rayissent Tame! L*horreur dn'yice qui nous est si naturelle à tous deux s'étendroit hientôt sur le complice; de nos fautes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, et Tamour s*étcindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conserver an moins ce qui peut s'accorder avec r innocence ? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut de plus charmant? Oui , mon bon et digne ami, peur nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste, et soyez l'armant de mon ame. Cette idée est si douce qu'elle console <de tout.

Voilà le fidell; tableau de ma vie et ITiistoire naïve de tont ce qui s Vst passé dans mon cœur. Je vous aime tonj ours ,n' en doutez pas. Le sentiment qui m'attache à vous est si tendre et si vif encore , qu'une anfre en seroit peut-^étre alarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il a chiingé de nature ; et du moitis en cela nves fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance et la vertu de parade exigeroient davanta^- encore ^ et ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout -à- fait oublié. Je crois avoir une règle plus sure et je m'y tiens. J'« coûts eu secret ma conscience ; elle ne me reproche rien , et j.'^mnis elle ne trompe une ame qui la consulte sincèrement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde , cela £nflit pour ma propre tranquil-

lité. Comment s'est fak cet heareax changement 7 Je rignore. Ce qne je sais , c'est que je Tai vivement désiré. Dien seal a fait le reste. Je penserois qn «na ame une fois corrompne Test ponr toujoars , et ne revient plus an bien d'elle-même , à moins que quel* qae révolotion subite, quelque bmsquç changement de fortune et de situation ne change tont^à-coup ses rapports , et par un violent ébianiemeiit ne l'aide a re-

trouver une bonne assiette. Tontes ses habitudes étant rompues et tontes ses passions modifiées , dans ce bouleversement général , on reprend quelquefois son caractère primitif, et Ton devient comme an nouvel être serti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse pent servir de préservatif contre une rechute. Hier i>n» .étoit abject et foible; anjonid'hni l'on est fort et magnanime. En se contemplant de si près daas deux états si différents, on en sent mieux le prix de oekii où l'on est rémonté, et Ton en devient plus attentif À s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beancoi^) plus redoutable, et mon époux m*en. devient plus cher pour m'avoir rendne à moi-même* Nous étions trop unis vous et moi pour qa*en changeant d'espèce notre union se détruise. Si vous larder, une tendre amante , vous gagnez une fidèle amie ;,et quoi que nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement voos soit désavantageux. Tirea-en le même parbi qne moi, je TOUS em conjure,, pour devenir meilleur et pins •âge, et pour épOifer piir des mœilrt chrétiennes les

i«çons dé là philosopliie. Je ne serai jamais henrcasè <jue vous ne soyez hearenx ^s^i^ et je sens plos que {amai» qu'il n'y a point dé bonheur shns là vertu. Si vdiis m*aim^z véritablement / donnez - m6i là. iTouce cbnsolatidn de voir qUe nos cœurs né s'accordent pas nfoins dans létir rétdhr au. bien qu'ilâ n'accordèrent dauà^lenr égarements

Je ne crois pai avoir bésbin d'apoltf «»*« poor *îéttë Ibngttè lettre* Sr vous m'étiez moins cber, elle àer'oit plus courte; Avant de la finir il me reste une gracé à vous deMandér. Un crtfcl fardeau me pèie ^ kùr 'lé Cïidurj Ma Conduite passée est ignorée de Kl. de Wolmar^ mais une sincérité san!(réserve Tait partie dé la fidélité que je lui dois; J'aurois déjà iierit fdi* tout avoué, vous seul in'àvez retenue. Quoi- C^tiè je co'nnoisse là âagésâ* et la modération dé M .-de 'Wolihar , c'est toujours von* Compiromettré que de irovLé nomfùer , et je n'ai point voulu lé fa-

fire sanè totre consentements Seroit-cc Yons déplaire que de vbus le demander ? et auroiàhje trop pré^mé de voué Ou dé moi en me flattant de l'oKlenir? S^on^^éz, >è "^us sotpplie, que Cette réserve né sanrolt être innocente , qti'clié m'est cliaque jour plus cruelle , et que, juÂqtt'à la réception de votre f^pOnse , }e ft'auiûi pas un instaint dé tranquillités

JbiT vOdiJ ne seriez plus ma Julie ? Ab ! ne dites pa* cela , di^ne et respecttfble fen»uie ; vous l'Êles plus \ iroirv. Bii.oïs«. a.- v'i

que jamais. Vous cres celle qui méiitez lc6^'lioiiipia> g«« de tQut l'univers; Vous êtes celle tjue j'uJoiai errcoiunicnçaiit d'çlre sensible ù la vérilable Leaaté; votis êtes trellfc (juc je ne cesserai d'adorer , luêmf après lua inoit , s'il reste encore eu mou ame cjuti» que souveuir des«ttraits vraiment célestes qui 1 eiicbauterent lUiraui ma >ie. Cet elforl de courage qui vous rauiene à tcuUe votre vertu ne vous rcnd.q)2e ^ plus sembl::ble à vous-même. Non., uou, quelque supplice que j't-prciuve à. le sentir et le dire ^jamais yoas ne lûtes mieux ma Julie qu'au momcot que vous reuoocez à moi» Hélas! c'est en vous perd^^^t que je vous ai retrouvée» Mais moi dont le coiur frémit au seul projVt de.vousii^lter ,,moi louimeik^té d'un« passion criminelle que je ne puis iii suppor^yr ui vaincre^ suis-je eelui que je peusois cire P Ktoiâje digne de vous plaire? Quel droit avois-ju de vops importuner ilc mes plaintes et de mou désespoir? C'étoit bien à moi d'oser soupirer pour, voi^s! |^ qu'étois-je pour vous aimer?

Insensé l couime si je u épronvois \uii9 assez d'bumiliatiomi sajus en recLcrcf^cr de nouvelles! Pour^ quoi compter des ditlércuces que lamour lit disparoitre? Il m'élevoit^ il m'é^aloit à vous, sa £auiuie liie soutenoit ; nos cœurs s'étoient coulondos ; tous Itfnrs sentiments nous ttoieiit communs, et les uiieus partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma bassesse! Doux espoir qui nonrrissois mon ame et m'abusas si loag-temps , ta Voilà doue éteint sans re-

tiiur! Elle ne sera point à moi ! Je la perds pour toujours ! Elle fait le boaheur d'uu autre!... Orage! à tournienî uul'eufer!... In-

TrxOISIEME PX?vTIE. 5G7

fid'le!ali! devois-tn jamais. ..? Pardon, pardon, m.idame; ayez pitié de mes fnrfinrs. () diea! vons tavezivo » bien dit, elle n'est plus.,, elle n est plus, cette tendre Jnlie à qni je pouvoLs montrer tous les mouTements de mon cœur! Quoi! je me trouvois inalbenrcux, et je pouvois me plaindre.'... elle ponvoit m' écouler! J'étois malheureux.'... que suLs>je donc aujourd'hui.^... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en est fait, il faut renoncer l'un à l'autre, il faut nous quitter: la vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous... oubliez-moi du moins. Je l'ai réaolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moié

Oserai -je voc» parler de vous encore , et»coîiservcr le seul intérêt qui rac reste au mon Je , celui de votre bonheur.' En m'exposant Térat de votre anie vous ne m'avez rien dit de votre sort Ah.' pour prix d'un sacriGce qui doit être senti de vous , dai- Çvez me tirer de ce doute iusupportaiiîe. Julie, ê'es-vous heureuse? Si vous l'êtes, donnez- moi dins mon désespoir la seule consolation dont je sois «nsceptîHle; si tovls ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j*en serai moins long* temps malheureux.

Pins je réfléchis sûr l'aven que vous méditez, moins j'y puis consentir; et lè même motif qui m'Ata toujours le courage de vous faire un refus me doit rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la tierniere importance, et je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premièrement, il me semble que voire exlrêiiie délicatesse vous jette a cet é.rjaid dans r«?rrcur, et je ne vois point sur quel fondement la

•68 LA NOUVELLE HÉLOISE, pla» aoBtere -verta pourrait exiger nue pareille çoçt fession. Nul engsigeiQçnt au monde ne pent avoir |in effet rétroactif. On ne ^oroit «^obliger]>oar le pasfté, ni promettre ce qu*pn n*a pla^ le pouvoir de tenir: pourquoi deyroit-on compte à celui

à qui Von s^engage 4c l'usage antérieur qu'on a fait de s«)il>erté et d'une fidélité qu'on ne lui a point pro^ inisé ?. Ne voua y trompez pas , Julie ; ce n'est pas à YQtre époux , o*est à votre ami que vous ayez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pcre, le ciel et la nature non» avoient unis l'un à l'autre. Tons aves fait en formant d'autres nœpds un crime que l'an lUQur ni l'honneur peut-être ne pardonnent point, et c'est k moi seul de ré6lanier \ç bi[en que M. de IVplmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un par fiftil aveu , c'eat quand le danj^cr d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pou? »'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé qn« vous ne pensez sur vos vrais sentimentSt En la lisant , j'ai senti ilaos mon propre cœur combien le ▼ôtf e eut abhof'ré de près , même au sein de l'amour, un. engagement crimincd dont l'éloignement nous ôto.it l'horreur.

Dès -là ^ne le devoir et rhonnéteté n'exigent pat cette confidence , la sagesse et la raison J^ défendent ; «îftr c'est risqner sans nécessité ce qu'il y a de plus précieux dans le maris(ge^rattficheni(*nt d'un époux, la mutuelle confiance ,. la paix de la maison. Avexr vous assez réfléchi snr une pareille démarche? Con* noissez-vods assez votre mari pour Ifttre sure de l'^ft fet qu'ollç |>roduira s^ lui? Savez- vous combien il

TROISIEME PARTIE. -sÇo

y a (riioniines an moaile auxquels il n'en fnndroit pas da vanta oje ponr concevoir une jalousie effrénée, tin mépris invincible, cl peut-être attenter aux jours ^'une femme? Il faut ponr ce dplicat examen avoir égard aux temps , aux lieux ^ aux caractères. Dans le pays où je suis, de pareilles confidences sont sans aucun danger, et ceux qui traitent si légèrement la foi conjujale ne sont pas gens à faire une si grande affaire des fautes qui précédèrent Tengageipcnt. Sans parler des raisons qui rendent quelquefois ces avcax indispensables, et qui n'ont pas eu lien

pour volis^ je connois des femmes assez médiocrement estimables qui se sont fait à peu de risques un mérite de cette sincérité , peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles ptfssent abuser au besoin. iV-lais dans des lieux où la sainteté dn'raariage est pins respectée , dans des lieux où ce lien sacré forme une union solide , et on les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent nn compte plus sévère d'elles-mêmes ; ils veulent que leurs, cœurs n'aient connu que ponr eux un sentiment tendre; usurpant nn droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles soient a eux seuls avant de leur appartenir, et ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qn'nne infidélité réelle.

Croyez -moi, vertueuse Julie, défiez -vous d'un f.9le sans Thiit et sans nécessité. Gardez nn secret dangereux que rien ne vous oblige k révéler, dont la communication peut Yons perdre et n'est d'au-> • cun usage à votre époux. S'il est digne de cet aveu , son a me en sera contristéc, et vous l'aurez affligé sans raison. S'il n'en est pas digne, pourquoi voU-

a70 tA NOi;JVELLE HÉLOISË, lez-vous donner un prétexte à ses torts envers voqs ^ Qne sayez-YOus si yotre Verta , c^ni yoas 4 sontena» contre les attac^nes de votre cœur v^us soutiendroil encore cantre des chagrins domestique^ toujours renaissauts? N'empirez point volontairement vo^ maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que Totre courage, et que yous ne retombiez à force d^ scrupules dans un é^t pire que celui dont vous «ves en peine à sortir. La sagesse est la base de toute vertu: consultez -la, je vou^ en conjure, dans la plus importante occasion de yotre vie; et si ce fatal secret vous pesé si cruellement, attendez du moins pour yous en décharger que le temps, les années, TOUS donnent une connoissançe plus parfaite de votre é^oux, et ajoutent dans son cœur, à l'effet de yotre beauté, Teffet plps sûr encore 4«» charmes de vot|-e caractère , et la douce habi^tude de les sep» tir. Enfin quand ces raisons, toi;ites solides qu'elles sont , ne vous persuaderoient pas , ne fermez point Toreille à la voix qui vous les expose. O

J^lie! écoutez nu homme capable de quelque vertu, et qui mérite au moins dç yous quelque sacrifice par celui qu'il vous f^it aujourd'hui.

Il f%ut finir cette lettre,, Je nç pourrois , je le sens , m'eçipécher d^'j reprendre un ton que vous ne deves plc^ entendre. Julie, il faut vous quitter! sijeun^ encore , ij faut déjà renoncer a]D bonheur ! O temps qui ne dois plus reyeuir ! temps passé pour toujours, source de regrets^ étemçls! plaisirs, transports, pouces ext^i^ses, moments délicieux^ ravissements célestes! mes amours, mes uniques amours, honnsor et chairme dama yie ! adieu pour jamais.

XX. DE JULIE

V OU S me demandez si je suis henrease^ Cette question me tonehe , et en la faisant vous m'aidez à y répondre ; car bien loin dç chercher Tonbli dont yons parlez, j'évone que je ne sanrois être henrense si ▼ ons cessiez de m*aimer : mais je le sais à tous égards, et rien ne manque à mon bonheur que le vôrre. Si j'ai CTité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je Tai fait par ménagement pour yons. Je counoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d^aigrir vos peines ; mai» votre inqniétndtt sur .mon sort m*obligeant à vous parler de celai dont il dépend, je ne puis yons en parler que d*une manière digue de lui , comme il cpn'V^icnt à son épouse et à une amie de la yérité. >

M. de Wolmar a près de cinquante ans, sa yie unie, réglée, et le calme des passions, lui ont conservé une constitution si «aine et un air si frais, qu'il paroit à peine en avoir quarante ; et il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience et la sagesse. Sa physionomie est noble er prévenante , son abotd simple et ouvert ; ses manières sont plus honnêtes qu'empressées; il parle peu et d'un grand sens, mais sans arTecter ni précision ni

sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche et ne fuit personne, et n'a jamais d'autres préférences que celles de la raiso»».

Mal{;ré sa jroiûcar naturelle , son cœur secondant

ft;5i LA NOUVELLE Hl^LOtî^E.

le» inteutlons de mon pcre cml sentir qne je lui conveaois , et pour la première foi» tic sa vie il prit nn attachement. Ce ^oiit modéré, m.-iis durable, s*«st si bien réglé snr les bienséances, et 8*est maintenn dans nnc telle égalité, qn il n'a pas eu besoin de changer de toù en changeant d*état , et que , sans blesser la gravité conjugale, il conserve arec moi depnis son mariage les mêmes manières qn*il avoit auparavant. Je ne Tai jamais vu ni gai ni tlriste, mais toujours content ; jamais il ne mo parle de lui, rarement de moi ; il ne me cherche pas , mais il n'est pas fâché que je le. cherche, et me quitte peu volontiers. H ne rit point ;. il est sérieux sans donner envie de Tt^tre , au contraire, son abord «erein semble m'invitcr h l'enjouement; et comme lesplai3irs que je gontesont les seulsauxqnels il paroît sensible, une de^ attentions que je lui dois est de chercher à m'aronser. En un mot , il veut que je sois heureuse : il* ne me le dit pas, mais je le vois; et vouloir le bonheur de sa, femme n'est-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque soin que j'aie pu l'observer, je n'ai su lui trouver de passion d'aucune espèce que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si , ég^le et si tempérée, qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer, et qu'il ne le veut qu'antant que la raison le permet. Il est réellement ce que mylord Edouard croit être ; en quoi je le trouve bien supérieur à tous nous autres gens à sentiment que nous admirons tant nous-mêmes; carie cœur nous trompe en mille manières, et n'agit que par nn principe toujours suspect : mais la raison n'a d'antre (in que ce qui est bien; ses règles sont sûres.

TROISIEME PARTIE

fiUires, faciles dans la conduite de la vie^ et jamais elle ne s^égare que dans d' in utiles spéculations qui ne sont pas faites pour elle,

l»e plus grand gont de M, de Wolmar est d'obser- Ter. Il aime à juger des caractères des hommes ^t des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde sagesse et la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faisoit du mal , il en discuteroit les mo-^ tifs et les moyens aussi paisiblement que s'il s'agissoit d'une chose indifférente* Je ne sais comment il a entendfi parler de vous, mais il m'en a parlé plu- _aienrs fois lui-même avec beaucoup d^estirae, et je le connois incapable de déguisement. J'ai cru refuarquer quelquefois qu'il m*observoit durant ces entretien«; mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'est que le secret reproche d'une conscience alarmée. Quoi qu'il en soit, j'^i fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inspiré de réserve injuste, et je vous l|i renilu justice anprèii de lui , comme je la lui rends aqprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus et de leur administration. Le débris des biens de M. de Wolmar , joint à celui de mon père qui ne s'est réservé qu'jDue pension , lui fait une fortune honnête ^t modérée, dont il use noblement et sagement, eu maintenant chez lui non Tincommode et vain appa* reil du luxe , mais l'abondance , les véritables com- IQodités de la vie (i), et le nt^cessaire chez ses voi-

(i) 11 n'y a pas d'association plus commune que celle du faste et de la lésine. On prend sur la nature , sur les yrs^is pl^iâirs , sur le besoin même , tout ce qu'on donne

âlas intli^'ijAW. L'ordre qn'il a mis dans vsa maison est l'image de celai, qui règne au fond de son aine, et semble iiuiter dans un petit raénapfe Tordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inllex,ible régalarité qni donne plus de gêne que d'avan^aj^e, et

n*cst supportable qu'i «elui qni l'impose, ni cette confusion niai entendue qui pour trop avoir 6te l'usage de tout. Ou y reconnoît toujours la main du maître et Tou ne la sent jamais ; il a si bien ordonné le ptemier arrangement qu'à pré-v, sent tout va, tout seul, , et qu'on jouit à la fois de la rçgle et de la liberté.

Yoila, mou bon arai, ufie idée abrégée mais fidèle du caractère de M. de Wolmar, autant que je

à l'opinion. Tel homme orne son palais aux dépens de «a cuisine ; tel autre aime mieux une belle vaisselle qu'un bon dîné ; tel autre fait un repas d'appareil, «t meurt d« faim font le reste de l'année. Quand j« vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoisonne. •Combien de fois 4 ^n» des maisons de cfampagne , en respirant le frais au matin, l'aspect d'un beau jardin vous tente ! On se levé de bonue heure , on se promené , on gagne de l'appétit j"^ on veut déjeûner ; l'officier est sorti , ou les provisions manquent , ou madame n'a pas donné ses ordres , ou l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient , on vient magnifiquement vous offrir de tout , à condition que vous n'accepterez rien, tl fant restera jeun jusqu'à trois Ueures , ou déjeuner avec des tulipes. Je me souviens de m'étre promené dans un très beau parc dont on disoit que la maîtresse aimoit bî-ancoup le café et n*en prenoîl jamais , attendu qu'il coû-toit quatre sous la tasse ; mais elle dounoit de grand cœur mille écus i son jardinier^ Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien tailiée» , et prendre du café plus souvent.

TROISIEME PARTIE. a^S

l*ai pu connoître depuis que je vis avec lai. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier «ans au<cuae altération; ce qui lue fait espérer que je l'arlïiea vu , et qU*il ne lue reste plus rien à tié- ^couvrir; car je n*imaginc pas qu'il put se montrer autrement sans y perdre.

Sur ce talileàu vous pouvei: d*avauce vous répondre à vons-iri"me ; et il faudroit me mépriser \)eau- 4çoup pour ue pas mp, croire liénreuse avec tant de sujet de Vétre (i). Ce qui m'a lo|iç-teraps abusée , et qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'àinolir est nécessaire pour former un heureux uia- 'riage. Mon ami, c'est une eneur; nionnê-teté.^ ta vertu, de certaines convenances moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs, sui- '/îsent entre deux époux; ce qui n'empébhe poiiit qu^il ne résulte de cette union un attachement trè* tendre, qui , pour u'êtire pas précisémeut de 1 aiuour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus ùuraf-]»le.. L'amour est accomp'a^^né d'une in (uiétude continuelle de jalousie ou dé pirivaîion, peu convenable ^' au niaria^c, qui est un étal de jouissance et de pai;^. On ne s"* épouse point pour penser uniquement lun à l'autre , mais poiir remplir conjointement. les devoirs de la vie clvilcl, gouverner prudemment la • maison, bien élever ses enfants. Les amants ii«)>oic'nt jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eu^; et la seule'chose qu'ils sachent taiie est

(i) Apparemment qu^elie n'*avoitpas découvert encore le fatal st-cret qui la tourmenta &i fort datti» la suite , ou qu'elle ue vuuloil pa» alur» le couiler à aou auii»

de s'aimer. Ce n'est pas assez poar des époux, qui ont tant d'antres soins à remplir. Il n'y a point de passion qni nous fasse nne si forte illusion que Ta* moar : on pf-end sa violence pour un sig^ne de sa dnrée; le cœUr snrcliargé d'nn sentiment si doux l'étend pour ainsi dire sur l'af euir , et tant qUç^ cet araonr dure on croit qu'il ne finira point. Mais , an contraire , c'est son ardenr méqpie qni le consume ; il s'use avec la jeunesse , il s'efface avec la beauté , il s'éteint sous les glaces de i'â^e ; et depuis qtie le mon Je existe on n'a jamais ru deux amants en cheveux blancs soupirer l^un pour l'autre. On doit donc compter qn on cessera de s'adorer tôt on tard ; alors, l'idole qn^on servoit détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cliercbe avec étonné-

' ment l'objet qu'on aima ; ne le trouvant pins, oft se dépite contre celui qui reste, et souvent l'imagijiation le défigure autant qu'elle l^avoit paré. Il y'« peu de gens, dit La Rocfaefôucatild , qui ne soient lionteax de s^étre aimés , quand ils ne s'aiment plas(i). Combien alors il est à crainJre que l'ennui ne succède à des sentiments trop vifs ; que leur déclin, sans s'arrêter a Tindif/érence^ ne passe jusqu'au dégoût; qu'on ne se trouve enfin tout-à-fatt rassasiés Tun de l'autre ; et que pour s'être trop aimés amants on n'eu vienne à se baïr époux ! Mon cber ami , vous m'avez toujours paru bien aimable ,

> beaucoup trop pour mon innocence et pour mon

(iWe serois bien surpris que Julie eût lit et cité La Kockefoucauld en toute autre océasion : jamais son triste livre ne sera goûté des bonnes gens.

TROISIEME PARTIE

repos ; mais je ne Vops ai jamais va qu'amonreux : qtte sais-je ce que vous seriez devenu cessant de Vétre? L*amotlr iéteint vous eût toujours laissé la vertd, je l'avoue; mnis en est-ce assez pour etro heureux dans uu lien que le cœur doit serrer! et comloien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insùpportalil^ ! Suji- tout cela vous en pouyet dire autant de moi,

* Pour Ml dé Wolma'r, nulle iîlasion ne nous prévient l'un pour l'autre : nous nous voyons tels que nous sommes; le sentiment qui nous joint n^est pointl*aveugU transport des cœurs passionnés, mais l'immuable et constant attachement de deux per^ sonnes honnêtes et raisonnables, qui, destinées à passer ensemble le reste de leurs jours , sont contentes de leur sort , et tâchent de se le rendre doux l'nne a l'antre. Il semble, qne quand on nous eut formés exprès pour nous unir , on n^aurôit pu réussir mieux* S'il avoit le coeur aussi tendre que inbi , il

séroit impossible que tant de sensibilité de part et d'aritre ne se heurtât quelquefois , et qu'il n'en résultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous , et rendroit la société moins agréable et moins douce. S'il ne m'aimoit point , nous vivrions "mal ensem'ble : s'il m'eût trop aiuiée, il m'eût été importun. Chacun d<'s deux est précisément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire et je l'anime; nous en valons mieux réunis, et il semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous' qu'une seule ame , dont il est l'entendement et moi la relonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge uni peu avancé qui ne totirae ait commun avantage : car, woin*. fléLOÏM;' a, a 4

avec la passion dont j^étoU tourmeatéè, il est certain que s'il eût été plus jeûne je Taurois éponsé avec plus de peiné encore , et cet excès de répugnance ei^t peut-être empecUé Theurease révolution ^uà «'est faite en moi.

Mon ami, le ciel éclaire la bonne intention dfs pères ^ et récompense ta docilité des enfants. A Dieu ■ ne plaise que je veuille. insulter à vos déplaisirs. Le seul désir de vous rassurer pleinement sur mon sort me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les sentiments que j'eus ci-devant pour vous^ et les connoissances que j ai maintenant, je serois libre encore etmaitresse de me choisir un mari, je prends à témoin deiua sincérité ce Dieu qui daigne m 'éclailer et qui lit au fond de mon cœur , ce u^est pas vous que je cboisirois, c^est M. de Wolniar.

Il importe peut-être ù vot're eptiere guérison que j'achève de vous dire ce cjui me |:f ste sur le cœur. M. de W olmar e&t plus âge que moi. Si pour me punir de mes fautes le ciel mVitoil le digne époux que j^ai si peu mérité, ma ferme résolution est dé n'en prendre jamais un autre. S*il n'a pas eu le bonheur de trouver une iille ckiste, il laij>sera du luoius une cbaste veuve» Yous me connoissez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration je soi.') femme à m'en rétracier jamais (i). — — — — — ' " < . ' '■ »

(i) Pio» siluatious diverses déterminent, et cilAQfçepi mai;'r« uoui» If s affectioui» de uos cœurs : ijOus serons vicieux et méciiants tant qaendiiK aurou» iiitérét à Tétre, et mjlhcurfuM.-meut les «lutines dour nous sommes chargé:» nmitipiifHt cet iuiérét «ut«iir,4« xm>ub. L'eflfir^rt de coirig r le déttordxt; de uoi dckirs est prei^oc toujours

TROISIEME PARTIE

C»qi;ie j'ai dit poar lever yos doutes p;?ut servir f Dcore à résoudre en partie vos objections contre Tavea que je crois devoir faire à mon mari. Il est trop sage ponr mepnnir d*nne démarche humiliante ' qne le repentir senl pent m'arracher, et je ne suis pas plus capable d'user de la rnse des dames dont TOUS parlez qu'il l'est de m'en soupçonner, (^uant k fa raison sur laquelle vous prétendez que cet aveu n'est pas nécessaire, elle est certainement un sophisme : car quoiqu'on ne soit tenn à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorise point k se donner à Ini pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti , même avant de me marier ; et si le serment extorqué par mon père m'empêcha de faire

▼ain , et rarement il est vrai. Ce qu'il faut changer, c'est moins nos désirs que les situatious qui les produisent. Si nous voulons derenir bons , ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être , il n'y a point d'autre iftoyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la succession d'autrui , sur- tout de personnes qui devraient m'étre chères ; car que sais-je quel borribîe vœu Tindigence pourroit ra'arracher? Sur ce principe , examinez bien la résolution de Julie, et la déclaration qu'elle en fait à son «mi; pesez cette résolution dans toutes ct-s circonstances ; et vous verrez comment uu cœur droit on doute de lai -même sait s'ôter an besoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment, Julie, malgré l'amour qui lui Teste, met ses sens du parti de sa vertu ; elle se force, pdàir ainsi dire, d^aimcr Wo'mar comme son unicpie

époUx , comme le seul homme avec leqnr 1 elle habitera de sa vie ; elle change l'intérêt secret qu'elle avoit à sa perte en intérêt à le conserver. On je ne connois rien au coeur humain , ou c'est à cette seule rcsolutioii si Critiquée que tient le triomphe de la vertu dans fout le reste de la vie de Julie , et Tattachemient sincère et constant qu'elle a jusqu'à la fin pour son mari.

k cet égard mon devoir, je n'en fns que pins eoi|« pable, puiscjac c^cst un crime de iaire nn serment injuste , et un second Je le tenir. jUais j'avois une autre raison que mon cœur n''osoit s'avouer, et qui me reniloit beaucoup plus coupable encore. Grâces un ciel elle ne subsiste plus.

Une cohsi dt ration plus légitime et d'unpliu grand poids est le tlant^er de troubler inutilement le repos d'un bonuêtc homme qui tire son bonbeur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sur qu*il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risqne par une confidence indiscrète de l'affliger à pnre perte , sans tirer d'aulne avantagée de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pesé crnellei|ient. J'en serai plus tranquille , je le sens , après le lui avoir déclaré ; mais lui , peut* être , le sera-t-il moins ; «t ce sei*oit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos an sien.

Que ferai -je donc dans le doute où je suis? En attendant que le ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs , je suivrai le conseil de votre amitié; je garderai le silence , je taifai mes fautes à mon époux , et je tâche^i de les effacer par une conduite qui puisse nn jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire « trouvez bon , mon ami ^ que nous cessions désormais tout commerce entre nous, Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentiments Je l'ami* tié qui nous lie, et no^is en

donner les innocent» témoi|[nages ; mais, puisque je n'ose le consolter là-

• TROISIEME PARTIE. t^Si,

dessus, j*ai trop appris à mes dépenâ combien nous peuvent égnrer les Labituiles les pins légirimes en apparence. Il est temps de devenir sage. Malf^ré la sécante de mon cœnr, je ne venx pins être juge en ma propre canse , ni me livrer étant femme à la mime présomption qni me perdit étant (ille. Voici la dernière lettre qne vons recevrez de moi : je vons supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le pins tendre intérêt , et que ce senUment est aussi pur que le jour qui m'éclaire , je serai bien aise de savoir quelc{ne-foîs de vos nouvelle? , et de vous voir parvenir an bonheur que vous méritez. Vous pourrez de temps à autre écrire à madame d'Orbe dans les occasions où vous aurez quelque événement intéressant à nous . apprendre. J'espère que rbonnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma cousine est vertueuse et assez sage j^our ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir^ et pour supprimer cette correspondance si vous étiez capable d'en abuser.

Adieu, mon cher et bon ami : si je croyoîs que la fortune pût vt)us rendre heureux, je vous dirois, «courez ^ la fortune ; mais peut-être avez- vous raisou de la dédaigner avec tant de trésors pour vons passer d'elle: j'aime mieux vous dire, courez à la félicite, c'est la fortune -du sige. Nous avon^ toujours sent}/ qu'il n'y en avott point sans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abstrait n'ait plus d'éclat qne de solidité, et-ne soit un nom de parade^ui sert plus à éblouir les autres qu'à nous rontenter nous-mêmes. Je frémis quand je songe

îi8a LA NOUVELLE HÉLOrsr, que des g^ns qui portoient Tadultere aa foud d« lear cœur osoient'parler de<yertu. Savez-voas bieu oe que si«^iiifîoît pour nous nn Seirae si respectable et si profané, tandis qne nous étions engagés dans on commerce ci^imiael ? c^étoit cet amoar forcené dont nons étions embrasés Tan et Pantre qoi dégnisoit ses

transports sons ce saint enthousiasme, pour nons ies rendre encore plus chèrs, et nons abuser plus long- temps. Nous étions faits , j^ose le croire , pour sniyre et chérir la véritable vertu ; mais nous nous trompions en la cherchant, et ne suivions qu*nii vain fantôme. Il est temps que l'illusion cesse; il est temps de revenir d'un tro^ ^^^ égarement» Mon ami , ce retour ne vous sera pas difficile : vous avez votre guide en vous-même; vous Tavez pu négliger , mais vous ne lave? jamais rebaté. Yotre arae est saine , elle s'attache à tout ce qui est bien; et si quelquefois il lui échappe, c*est qu'elle n'a pas usé de tonte sa force pour s'y tenir. Kentrez au fond de votre conscience, et cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles et avec nn objet commun. Ce n'est pas a.ss«z, croyer-moi, que la vertu soit la base de votre conduite , si vous n'établissez (Cet te base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font portci le monde sur un grand éléphant, et puis l'éléphant sur une tortue; et quand on leur demande sur quoi porte la tortue , ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attentioi| aux

TROISIEME PARTIE

rllscourp de vatre amie , et de clioisii* pour aller au bonhenr une route plus sure que celle qui nous a si long -temps égarés. Je ne cesserai de demander au ciel pour tous et pour moi cette félicité pure , et ne serai contente qn^apvèii Pavoir obtenue pour tous les deux.. Ahl si jamais nos cœurs se rappellent malgré nous les erreurs de notre jeunesse, faisons an moius que le retour qu*elles auront produit en autorise le sonrenir , et qne nous puissions dire avec cet ancien , Hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri ! Ici finissent les sermons de la prêcheuse : elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même.r Adieu, mon ai

maMe ami, adieu pour ton jours ; aiisi J'ordonne l'inflexible devoir : mais croyez que le cœur de Julie ne sait point oublier ce qui lui fut cher. . . Mon Dieu î que fais-je ?. . . Vous le verrez trop à rétat de ce papier. Ah ! n^est-il pas permis de s^attendrir en disant à son ami le dernier adieu ?

XXI. DZ L*AMÀirr DE JULIE 1 MTLORD ÉOOUAAO

vjcri, mylord, il est vrai, mon ame est oppressée du poids de la vie ; depuis long -temps elle m*est à charge : j'ai perdu tout ce qui ponvoit me la rendre chère, il ne m'en reste qne les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'est pas permis d'en disposer sans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je sais aussi qu'elle vous appartient a plus d un titre ; vos soins me l'ont sauvée deux fois , et vos hienraits me la conservent sans

cesse : je n'en disposerai jamais qaé je ne soissÂr de le pouvoir faire sans crime , ni tant qu'il me restera la moindre espérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous aisiex nne je vous étois nécessaire : pourquoi me trompiez-vous f Depuis que nous sommes à Londres , loin que vqus songiez à/ m*occaper devons , vous ne- vous occupez que 4© naoi. Que voua prenez de soins superflus ! Mylord , vous le savez, je hais le crime encore plus que la vie ; j'adore TEtre étemel. Je vous dois tout, je vous aime , je ne tiena qu'à vous sur la ^erre : l'amitié , le devoir , y peuvent encbainer un infortuné ; des prc^texlf s et des sophismes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raison, parlez à mon cœur, je suis prêt à vo^ns entendre; mais souvenez -vous que ce n'est point le désespoir qu'on abuse.

Vous voulez qu'on raisonne : hé bien ! raisonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la question qu'on agite ; j'y ^nsens. Cherchons la vérité paisiblement, tranquille • ment; discutons la proposition générale comme s'il s'agissoit d'un antre. Robeck fit l'a^mlogie de la mort volontaire avant de se la donner. Je ne veux pas faire un livre à son exemple ^ et' je ne suis pas fort content du sien ; mais j'espère imiter sou sang iroid dans oette discussion.

J'ai long -temps médité sur ce grave sujet; voua devez le savoir, car voua connoissez mo^ sort, et je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve qnc la quealion se réduit à cette proposition fendamentale , Chercher son bien et fuir son niai en ce qui

TROISIEME PARTIE

ii*ofF6iu>e point aatrai , c'est le .droit de la nature. Quand notre vie est un mal pout nous , et n'est ua bien pour personne i, il esc donc permis de s'en déli« rrei*. S'il y a dans le monde une maxime évidente t)t certaine , je pense que c*est celle-là ; et si l^on venoit à bout de la renverser , il n'y a point d*aetion humiine dont on ne put faire nn crime.

Qne disent là- dessus nos sophistes? Premièrement ils regardent la "yie comme une chose qui n'est pas ^ nous , parcequ^elle nous a été donnée : m^is «î'est précisément parcequ*elle nous. a été donnée qa*eUe est à nous. Dieu ne leuf a-t-il pas donnédeux bris? cependant quand ils craignent la ganpfrenoc ils s*en font couper un, et tous les deux , s'il I le faut. La parité est exacte pour qui croit Timmortalité de Ta me ; car si je sacrifie mon bia^à la conservation d'une chose plus précieuse, qui est mou corps, je sacrifie mou corps 4 la conservation d'un« chose plus précieuse, qui est mon bien-être, ^i tous les dons que le ciel nous a faits sont naturellcmeut des biens pour nous, ils ne sont que trop snjets à changer de nature ; et il y ajouta la raison pour nous

apprendreà les discerner. Si cette rcgle ne nous Butorisoit pas à choisir les uns et rejeter les autres , quel seroit son usage parmi les hommes?

Cette objection si peu solide, ils la retonmeai de mille manières. Ils regardent rhomine vivant sur la terre comme un soldat mis en faciion. Dieu , dij»cntils, t*a placé dans ce monde, pourquoi en sors -tu sans son congé? Mais toi-même, il t'a plac '• dans ta ville , pourquoi en sors-tu sans sor) congé ? Le congé n' est-il pas dans le mal-ôtre? En quelque Ijfu qu'il

me place^ soit dans un corps , tait sur la terre, c*est pour y rester autant que j^y suis bleu, et pour çn sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de Ja natyiPè et la voi^ de Dieu. Il faut attendre Tordre , j'en conyleos ; mais quand je meursnaturellcraent^Dicv ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me rôtc:. c*esr en nie la renda^it insupportable qu'il, m'ordonne de la quitter. Dans le premier, cas, je résiste de toute .ma force : dans le s^ond, j*ai le mérit« 4'obéir.

ConceTCK-vous qu'il y ait des gens assez injustes]^our taxer la mort Tolontaire de rébellion coQtre 14 Provi4ence, comme si l'on vouloit se soustraire k «es lois? Ce n'est poin,t ponr-^^'y soustraire qu'on. ce!ise de vivre , cVst pour les exécuter. Quoi .' Dieu n'a>t-il de pouvoir que sur mon coçps? est-il quelque lieu dans l'univers où qneW|ne étrç existant n« soit pas sous sa main? et agira-t-il moins immédiatement sur moi quand ma substance épurée sera plus nne ^ et plus semblable à la sienne? Non, sa justice et 5«a bonté font mon espoir; et, si je croyois que la mort put me soustraire à sa puissance, je ne vou-i di^ois plus mourir.

C'est un des sopbismes du Pbédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave, se tuoit , dit Socrate à Cebès, ne lepunirois-tupas, s'il t'étoit possible, pour t'^^oÏT injustement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus a Dieu quand on est mort ? Ce n'e.*«t point cela du tont, mais il falloit dire: si tn charges ton

esclave d'ain vêtement qui le pêne dans le service qu'il te doit, le puniras -tu d'avoir quitté cet

TROISIEME PARTIE

liabit pour mieux faire soi^ service ? La gnnde ei*^ reur est de donner trop d'importance à la viec comme si notre être eu dépeudoit, et qu'après la , mort on ne fut plus rien. Notre vie n'est rien aox yeux de Dieu, elle n'est rien aux yeux de la raison-, elle ne doit rien être aux nôtres; et quand nous Lassons liotre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit? Mylord, ces dëclamateurs ne sont point de bonne foi; absurdes et cruels dans leurs ^^sonnaments , ils aggravent le prétendu crime, - orame si l'on 8*ôtoit l'existence , et le punissent , comme si l'on existolt toujours*

Quant au Phédou qui leur a fourni le seul argU" ment spécieux qu'ils aient jamais employé , cette question n*y est traitée que très légèrement et comme '*«n passant. Socrate, condamné par un jogement inique k perdre la vie dans quelques keures , n'avoit yis besoin d*e:t4miner bien attentivement s'il lui itoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez- moi, mylord, il les eût médités aveo plus de soin dfans l'occasion de les mettre en pratique ; et la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aufmnê bonne objection contre le droit de disposer dé sa propre vie, eVst que Caton le lut par deux fois tout entier la nuit même qu'il quitta la terre.

Ce^ mêmes sbpbistes demandent si jamais la vie i>e'ht être un mal. En considérant cette foule d'errears , de tourments et de vices dont elle est rem« 'lie, on seroit bien plus tenté de demanderai juiiuii^

elle fat tia bien. Le crime assiège stms cesse rhorarac lé plus yertoedx; chaque instant qu'il yit, il est préf à devenir la proie du mécliant ou méchant luimême. G)nibatlre et souffrir, voilà son sort dans ce moude ; mal faire et souffrir, voilà celui du raalhounête homme. Dans tout le reste ils différent entre eux y ils iVont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités et des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de s;»ges, des actes de vertu récompensés par la mort. , Laissons tout cela, mylord: c'est à yens quej'c parle, 'et je vous dematide quelle est ici -bas la principale 'ocrupation dn sage , si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire , au fond de son ame , et cle s'efforcer d'être mort durant sa vie. Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'hamanité n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres et de tout ce qu'il y a de mortel en o'ous, de nous recueillir au-dedaos de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations.^ et si no» passions et nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes et des autres ! Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrètement leurs douleurs par'leurs volupté*.^ ils anéantissent, pour ainsi dire, leur existence à force de rétendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs bhaine» par le nombre de hurs attachements ; i)» n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille ameres privations: plus ils sentent, et pTuA ils souffrent ; plus ils s'enfoncent dans la vie , et plus ils sont malheurenx.

^ROIàlEMÊ PAÉtiÊ,. . a^ Mah qu*en général ce »oit , si Von Veut , ou bien ptinv l'homme d« ramper tri^tenie,ntaar I4 tertre, j*y teonsensï je neprétetadspas qiie.lpal le genre hu'* tnain doive s^imirioler d un cotou^un aocoH, ni faire nn yaste jtom)>eaa du m^nde» iri^)^,,ji^ eM dj^t iafortunés trop privilégiés ^Our euivre Iji fpf^tp^ccmi» mnnei) et pour qui le dé.sçspqir et, lés a^^r^?^ ^qa*» lenra sont le pas^e-pbrt de ia^Qatùne : c'est à eei^xrU qu^il seroit aussi insensé de ^croire que leur vie est nu bien, qu^il l'étoit éVL sophîsre Poç^iidonius toat>' Bsenté de la gbutte de nieir qu'elle fut jia mal. .TanI qn*il nous est bon de vivfe.notis le d^sirfinft {bfte» ment, et il n'y âqne le sentaient des maïuf

extiqé* mes qui puisse -vaincre en itous <^e def ir : tîajr; nops ' «ivons toue re^ de la nattire «nç ttésigrande hjorrent ûe la mort , et cette hprretïr dégùi-siB à nos yc^x lei misères de la condition bumaine. On supporte lon^* temps une \ie pénible et doulourense ayant de se résoudre à la quitter.; mais f|Qand une, (ois l'eni^tti «le vivre l'emporté tnr Tborreur de.mon^ip, alors Ift Vie" est évidemment nn grand mal^ et ro|i.n^.pent •'en délivrer trop tôt. Àina^i ,, quoiqn^on n^.j9j^^e ^ctement assigner le point 4>ù eile cease^d'être an bien, on sait très ceriainemiQ^t ^JjL.mof^ qn'ellee^t un mal long-temps avant de.iK^T|is If^pli^o^tre^ifti jch^s tout homme sensé le droit d^*y j^fio^erepi précède toujours de beaucoup la tentation. ; . t

Ce ^st pas tout ; après avoir ni^ que la vie; puisse être nu mal pour nous ôter le droit de^nnus.ea dé' faire , ils disent ensuite (}n'*elle est nn iiial;pq,qrtW>us reprocher de ne la pouvoir «endurer. Sclon^j^jf:, ç'pj-Jt une lâcheté de se sonstraire^à ses donlenrs et à ses irouy. ii£TX>isc. ». ai ^

i peines, et îlli^y a jamaU que des poltrons qai sa ' â6ii[fient la ioaort. O Rome, con^étante <hi monde , . iquellé itoiip<^*de ipoUroâs Vén ' donna l'empire! •'•'Qtl"Ari4e, Eponine,' tàerêb^e ,' Jsiôient dansi le nombre, elles étoient feminejs ;' ma^s Bmtns, mais "Cas* ♦" aitts*, èttfcf qni)f?âr^ageois avec les dienx les respects •-^ife^ft^^h-e é\bniîèë, grand et divin Caton , toi dont *;HPifa^4?'i^gfasté et'ia^tii^é^^nimoitles Àokains d*nn saint zèle 'et Aii'sôit frëmir les t^ans , tes fiers adroi- ^ tatenrs fte pensOteiït"pas qâ*nn jour dans le coin

* 'pondrenxd'nn colîege*dc vils rnëtenrs pronveroier.t

* 'que tn ne ftis qu*un U'chê pour avoir refusé -an crime ' liieurÈttx l*hdmmagé dé la vertu dans les îers. T orcc " ti grand eùf dé***é<îriviirns moftèrnes*, que vous êtes - siïblimes^'ëtqli" ils sont iiitrespides là plume à la "^ maii^! Maiaf ditéà-inoi ^ Ibtravçi et vaillant héros qni

"ions sauvez' si couràgeustmènt' d*nn combat ponr •upptit'tet' plus-long-iemps lâ peine de vivre , quand un tisoïï brftlàut vient a foftiber sûr cette éloquente

S Aiain, pôùrqiibî'fei'iWriéi^-Vôris si vite? Quoi! vons avez la Tâé-betlè 'de ÏL*6àer' soutenir Tardenr du fen!

' Rièтf V difei-Vbtis, ne m^oblïge à supporter le tison ; et ttibî;*^ m^bblige I Rapporter la vie? La généra-

"^tion d'nn'boihme^-i^fle coûté plus à la Providence qne celle ^Hta'fê^f^^hVnut et Tautre n est-elle pat également sOn>oiiYràgfeP

SvBts douté n yi du courage à souffrir arec constance les maux iqil-Mii ne peut éviter ; Imab, il n*y a

"qjti'un insensé qili souffre v;olotitairement ceux iiont il peut'8*exempter sans mal faire, et c'est souvent

' Un trèé^àd mal d*endarer un mal sans nécessité. -Gelnl qtii ne sait pas te délivrer d'une vie doulou-

TROISIEIVÇE PARTIE. agi

rcDse par uue prompte mort res{>etjible à celui qui aime mieux laisser euveuianer uneplaie ^ue de la 11- , vîer au fer falntaire tl*uii chirurgien.. Vi^ns., respcc^ tdble Parisot (i), coupe-moi cette yinibe^ni me feroit périr : je te verrai faire saos sourciller, et xi^^ laisserai traiter de lâche par le brave qpi.Yoit tomber la sienne en pourriture faute d*û«er soutenir la même opération. , _ y

J'avoue qu il est des devoirs envers antruiqui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui- Viéme ; mais en revanche combien en est-il qui l'ordonnent î Qu^on magistrat à qui tient le salut de la patrie , qu'un père de famille qui doit la subsistance à ses enfants , qu'Hun débiteur insolvable qui ruineroi t ses créanciers, se dévouent à leur devoir^ quoi qu'il arrive; que mille autres relations cibles et doniesliques forcent unbonnéte homme i^forltmé de supporter le malheur de vivre

pour éviter le malhenr plus grand d'être injuste; est-il permis pour c.^Ia, dans des cas tout différents, de conserver aux dépens d'une foule de misérables, une vie qui n'est utile qu*à celui qui n'ose mourir? Tue - moi, mon enfant , dit le sauvasse décrépit a son fils qui le porte et fléchit sous le poids ;.les ennemis sontlà ; va combattre avec tes frères, va sauver tes enfantai, et n'expose pas tbn père à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parents. Quand la faim, les maux , la misère , ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malhfureux estropié

(i) Citirargien de Lyon, homme di'homieur, boncitovcn, ami tendre et géuéreiix,.^é^ligé, mais non pAS oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

»9« LA NOUVELLE HÉIOISE^ dfi confommec dans son lit le pain d'une /amilWquî peni à peine en gagner poor elle; celni qni ne déni k rien^ celni qne le eiel réduit à vWre seul sur U ferre 9 eelni dont la malliénrense exiatence-ne peut proilnire ancnn bien , pourquoi n*;«nroit-il p»8 an Vioins le droit de quitter un séjour on ses plaintes sont importunes et ses maux sans utilité ?

'Pesez ces considérations ^ n^lord , nuisemoie^ toutes ces tai.sona, et tous trourerea qu*elle8 se réduisent au plus simple d^s droits, de la nature qu*un homn^e sensé ne mit jaçiai^ en question.. En effets |K>nrquoi s(^roit-il permis de fe guérir ile la gouttç et non de la yie? L*nne ^t Tautrc ne nous yient-elle

%paa de I4 même m«in? S*il est pénible de mourir ^ qa*est-cfr4 dire? Les drogues font-elleà plaisir 4 prendre? Combien de gens préfèrent la mort à la médecine! PreuTe que la nature répugne à Tune et , k l'autre. Qu*on me montre donc comment il est plus jpermia de se délivrer d*un mal passager en fai- 9aat des remèdes, que d'un mal incurable en s'ôrant la TÎe, et oommeut on est moins coupable d'user de qnipquinf pour la fièvre que d^opium pour la pierre.

' $i àousce^Ardonsà Tobjet, Tunetrautreest de noua délivrer dn ma-JUétre; si nous regardons an moyen ^ l'un et l'antre est également naturel ; si nous regardons k h répugnance , il y en a également des deuiR côtés ; si nous regardons % la volonté du. m.nître , quel 9ial Teat«!on combattre qu'il ne nous.ait pas envoyé ? A qnelle douleur veiit-09 se soustraire qui ne noua Tienne pas de s^ main ? Quelle eçt la borne on finit fa puissance , et on l'on peut légitimement résister f |<(e V^ôtif eft41 dwfi iper^iif d<^cl|anger Vétat d*au- *

TROISIEME PARTIE

cane chose parceque toot ce qui est est comme il l'a voolu? Faiit-il ne rien faire en ce monde de pear d*enfreintlre se» lois? et quoi qne nous fassions poii« TOQS-noas jamais les enfreindre? Non, mylord, la vocation de Thomme est pins grande et plojî noble; Dieu ne Ta point animé ponr rester immobile dans un quiétisme éternel, mais il lai a donné la liberté poar faire le bien , la conscience pour le vouloir, et la raison podr le choisir ; il l'a constitué seul jnge de ses propres actions , il a écrit dans son cœur , Fais ce qui t'est salutaire et n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car, en me rendant la mort désirable, il me prescrit de la chercher.

Bomston, j'en appelle à votre sagesse et à votre candeur, quelles maximes pliis certaines la raison peut -elle déduire de la religion sur la mont volontaire? Si les chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur religion , ni de sa règle unique , qui est l'écriture , mais seule- ZQeut lies philosophes païens. Lactance et Augustin , qui les premiers avancèrent celte nouvelle doctrine dont Jésus-Christ ni les apôtres n'avoieut pas dit un mot, ne s'appuyèrent qne sur le raisonnement du Phédon, qne j*ai déjà combattu; de sorte que les ii-deies , qui croient suivre en cela l'autorité de l'évangile, ne suivent que

celle de Platon. En effet, ovL vcrra-t-on dans la Rible entière uue loi contre le suicide , ou même une simple improbation ? et n'estil pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se- sont donné la mort on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a '

plus} celui de Sarason est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle i/& seroit-il , fait pour justifier un crime ? et cet homme qui perdit M force pour s'être laissé sédnire par une femn\ç^. reât-il recouvrée pour commettre un forfait authentique ^ comme ti Dien lui-même eût voulu tromper

Lommes

Tune tueras point, ditleBécalogne. Qnes'ensuit* il de là P Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne fai;it tuer ni les malfaiteurs, ni les enneinis ; et Moïse qui fit tant monrir de gens entendoit fott mal son propre précepte. S*il y a quelques exception^ , la première est certainement en faveur de la mort volontaire , parcequ^elle «st exempte de violence et d'ininstice y les deux seules considérations

, qui puissent rendre l^oraicide criminel, et que la nature y 9 mis d^ailleurs un suffisant obstacle.

Mais , disent-ils encore, souffrez patiemment les lAaui^ que Dieu vous>en voie; faites- vous unjnérite de vos peines. Appliquer ainsi lea maximes du chris- ^nis];ne, ql^ c*est mal en saisir l'esprit ! L^homme est sn^t à mi^Ie m%ux , sa vie est un tissu de mise- 9es, et il ne semble naître que pour souffrir. De ces çii^ux ceux qu'il peut éviter la raison veut qu'il les évite;, et 1^ religion, qui n'est jamais contraire A la

'ipiisdn, TapprouVe. Mais que Ifur somme est petite auprès de ceux qu'il çst forcé de souffrir malgré lui ! Cest de cev^-ci qu'un Dieu clén^ent permet aux ^mmea de se faire un mérite; il accepte en hora- ^D^ge Tolontaire le tribut forcé qu'il nous impose, f t marque au profit

d^ l'autre vie la résignation dans çflle-cij. JLavéçitAhle^éz^tfnçe de.rV>mQii.e lui e&t

imposée pur la nature ^ s*il endare patietnmeia tout ce qu il est contraint d'endarer , il a fait à cet égard font ce qne Dien ini demande ; çt si qaelqa^nn monr . tre assez d'orgueil ponr Tonloir faire davantage, c'est nn fon qu'il faut enfermer , on un fourbe qu'il' faut punir. Fuyons donc sans scrupule tons les maux que nous pouvons fuir, il ne nous eik restera que trop â souffrir encore. Délivrons-nous sans remords de la vie même , aussitôt qu'elle est un mal pour nous , puisqn il dépend de nous de le faire , et qu'en cela nous n'offensons ni Dien ni les hommes. S*il £»nt un sacrifice k l'Etre suprême, n'est-ce rten que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impose par la voix de la raison, et Tersr)us paisible-^ ment dans son sein notre ame qu'il redemande.

Tels sont les préceptes généraux que le bon sens/ dicte à tons les hommes, et que la religion auto-^ lise (i). Revenons à nous. Tons ares daigné m'ôu*

(x) L'étrange lettre pour la délibératioii dont il s'agit ! Rai6onae-t-oD si paisiblement sur une question pareille quand ou Texamine pour soi? La lettre est- elle fabri'» qaée , ou l*auteur ue v€Ut41 qu'être réfuté ? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeckqn*il cite , et qui semble autoriser le sien. Robock délibéra si poi»éments , qu'il eut la patience de faire nn livre , un gros livre, bien Ipug, bien pesant, bien froid; et quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner^ la mort , il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siècle et de nation. Qnaud ce n'est pas là mode Ae se tuer, on n'imagine que des enrages qui se tuent; tous les actes de coura,';e sont autant de chimères pour les âmes f oibles; cliacuu ne juge des autres que par soi . cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'iiommes sages en tout autre point,

rrir votre cœur; je connois vos peines, vous na souffrez pas moins que moi; vos maux sont sans remedè ainsi que les miens, et d'autant plus sans remède que les lois de Tbonnenr sont plus immua* blcs. que celles de la fortune. Vous les supportez , je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; unpas de plus , elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir; mylord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances , et je voi^s laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu*il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieillesse et les ans nous attachent bassement à la vie après nous en avoir oté les charmes , et que nous traînions avec ' effort, ignominie, et douleur, un corp^ infirme et cassé? Nous sommes dans Tâge où Ib, vigueur de Tarae la dégage aisément de ses entraves ^ et où 1 homme sait encore mourir; plus tard ^ il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d*un temps où Tennui de vivre nous rend la mort désirable ; ci-aignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudronts plus. Je m'en souviens, i] fat un instant on je ne demandois qu'une heure an ciel , et où je serois itiort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah! qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos coeurs à la terre ! eVqu'il est sage de Li quitter aussitôt qu'ils sont rompus ! Je le .sens ,

qui , sans remords , sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parcequ'ello l^ur est à charge, et meurent plus tranquillemen! qu'il» n'^nt vécu !

TROISIEME PAB,TIE. «97

«lylofd, iio,as •ommes dignes tous d«ax d^nne habitation pins pnre : la vertn nous la montre , et le sort Aona invite à la chercliev. Qne ramitié qui nona joint nons unisse encore A notre dernière heure. Ôh>' qnelle Tolnpté ponr denx vrais amis de finût lenrs jours Tolontairement dans les bras l'un de Vautre, de confondre leurs derniers sonpirs, d*ex» ^ler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret

peut empoisonner lents der- . niérs instants ? Que quittent-ils en sortant du monde? Ils s*eti vont ensemble ; ils ne quittent rien.

XXII. EiPONSE

tl E u ir c houime , un aveugle transport t^égare : soit pjus discret , ne conseille point en demandant conseil : j'ai connu d*autrcs maux que les tiens. J*4i Tame ferme; je suis Anglais. Je sais mourir, car je sais, vivre , souffrir en homme. J'ai vu la mort dt^ prés, et la regarde avec trop d'indifférence ponv l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu mVtois nécessaire : mon ame avoit besoin de la. tienne ; tes spins pouvoient m'étre uti* les ; ta raison ponvoit m' éclairer dans la plu< impoi;tante affaire de ma TÎÀ ; si je ne m'en sers point , à qui t'en prends-tu? Où est-elle? qu'est-elle devenue ? que penx-tu faire? à quoi es- tu bon dans Tétat oh te TQilâ? quels services puis-je espérer de toi? ITnf t^olenr insçnsé« tç r^nd s^npid^ et impitoyable : tU

n*e8 pa» un homme, tu n es riea; et , si je ne regardois à ce que ta jpeax être , tel que tu es , je ne Yois rien clans le monde au-dessous de toi.

Je n*en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité ; tes sentiments étoicnt droits^ tu pensois juste, et je ne t'aimois pas seulement par goàt, mais pa;r choix, comme un moyen de plus pour moi de cnltiver la sagesse. Qu*ai-je trouvé maintenant dans les raisonnements de cette lettre dont tu parois si content? Un misérable et perpétuel sophisme, qui, dans Té- -garement de ta raison, marque celui de ton cœur, «t que je ne duignerois pas même relever si je n*ayois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te deroauder qu'une seule chose : Toi qui crois Dieu existant , Tame immortelle, ei: la liberté de Thomme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelliirent reçoive

un corps et soit placé sur la terre au hasard seulement pour vivre, souffrir, et mourir? il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement îror ce point; après quoi nous reprendrons pied-àpied la lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales , dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en su^r» aucune; car il se trouve to,nj ours. dans l'applicatrou queb^ue condition jparticuliere qui chançfe tellement Tclat des choses , que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres ; et l'on sait ' bien que tout homme qui pose des maximes géné-

TROISIEME PARTIE

raies entend qu'elle! obligent tout le monde excepte lai. Epcore un coup , parlou» de toi.

Il t'est donc permis , selon toi , de cesser de vivre ? La preuve en est singulière, c'est que tu as enyie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats : ils doivent t'être bien obligés det armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de lès coinmettre; et dès que la violence de la passion l'emportera sur rhorreûr du crime , dans le desnr dé mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrois bien savoir si tu as commencé. Qpôi ! fus- tti jplacé sur la terre pour n'y rien fair^? Le ciel ne t'imposa -t-il point avec la vie une tâctié pour fa remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prére au juge suprême qui te demandera compte Je ton temps? Parle, que lui diras -tu? J'ai séluit une fille Iiqunéte; j'abandonne un ami dans ses cbagrins. Mal* heureux!

trouve-moi ce juste qçii se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en dro'.t de la quitter*

Tu comptes les maux de l'humanité; tu ne rougis pas d'épuiser dès lieux communs cent fois rebattus, et tu dis, la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Estce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers? et peux -tu confondre ce qui est mal par sa

lialure arec ce qui ne souffre Ife mal que par acdcleiit ? Tu Va§ dit toi-même, 1» vie passive de l^komme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera l>ientot délivré ; mais âa vie active et morale , qui doit inEuer sur tout sOn être, coùsiste dans Taxer* cice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et ^n bien pour llionnél^ ^omiue infortuné; car Ce n est pas une modifieatioa -{MISS. i^ 'JVC , mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enlin ces doule^r^ si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses- tu que je n^aie pas démêlé sous ta feinte im->' l'artialité dans le dénombrement des maux de cettv vie la honte d)e parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus ; garde au moins ton aaci«nne franchise, et dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu Tespoir de corrompre une honnête femme , me voilà forcé d'être homme de bien ; j*aim« laieux mourir. ^

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis, la vie eat qi» inaU Tôt ou tard tû seras consolé , et tu diras , la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans niienx raisonner; car rien n*aura changé que toi^ Change donc dès aujourd'hui; et puisque c'est dans la mau^ vaise dUposition de ton amie qu'est touille mal , corrige tes affections déréglées , et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je 8oi:^rfre , me dis^tu ; dépendl-il de moi de ne paa souffrir P D'abord c'est changer l'état de la question \ car il ne s'agit pas de savoir si tu souffrts, mais si •'«»t un mal pour toi de vivre. Passons. Ta soaffres ^

Pà. dois clierèker à ne pias sonffrir. Voyons s'il est . Iiesoin de mourir ponr cela.

Considère un nioknent le]Sro£[res naturel àei mSiux deTame directement opposé au progrès des maux dii eorps , comme les d«nx ank^ances sont opposées païf tenr nature. Ceuf -ci â'inyéterent , s*empirent eii ' TieilHssant , et détruisent enfih cette màchiîite mor*' telle. L'es autres, au contraire , altérations^extemeâ 9t passagères d'un être immortel ^t simple, s'effà^' cent insensiblement £t le laissent dans sa forme originelle que rien ne sani oit changer. La tristess« ^ l'ennui , les regrets, le désespoir, sont des dotiieunS peu durables qui ne s'enracinent jamais dans lankel et l'expérience dément toujours ce sentiment d a-* làertnme qui notts fait regarder nos peines coiniUtf éternelleSi Je dirai plus! je ne puis croire t|ue les vices qui nous corrompent nous soient plus irhé^ rfents que nos chagrins; non seulement je penstf qti'ils périssent avçç le cOrps qui les occasionne ^ mais je ne doute pas qu'une plus longue yie ne pùfr suffire pour «corriger les hommes, et qtie plusieurs siècles de jetiuesse ne nous apprissent qu'il b'y 4 rien de meilleur que la vertu* .

Quoi qu'il en soit , puisque la plupart dé noi maux physiques ne l'ont qu'angmeuter sans cesse, de valantes docteurs du corps, quand tlles sont incurables , peuvent autoriser un homme à disposej^ de lui ; car toutes ses facultés étant aliénées par la dpuleur , et le,mal étant sans temedé, il n'a pltis l'usage ni de sa volonté r>i de sa raison : il cesse d'étré homme avant de mourir, et ae fait en s*ôtant la vi« irouT. bélo'jsba a* ftO

C|n'aclieTer de qnit^r un corps qui rembarrasse et où son ame n*est déjà plus.

Mais il n en est pas ainsi des donlenrs de Vame, qui, pour yives qu'elles soient, portent. toujours leuç rçn^ede ayec elles. En effet,. qu'est-ce qui rend un inal quelconque intolérable? c'est sa àfi^ie, L«» Opérations de la cbimi^ie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guétissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère crllecî* Qu'est-il donc besoin d'opération pour derdoU'^ leurs qu'éteint leur propre durée , qui seule les rendroit insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'enx-mémes? Pour qui fait cas de la constance et i|Vetime les ans que le pe^ qu'ils valent , de deux moyens de se délivrer des même^ souffrances , 'le-* quel doit être préféré de la mort on du temps? Attends , et tu seras guéri. Que demandes - tu davantage?

Ab ! c'est ce qni redouble mes peines de songer qu'elles finiront? Yain sophisme de la donlenr ; bon mot sans raison, sans jpstesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère (i]j ! Même en supposant ce bizarre sentiment , qni n'aimetoit mieux, aigrir

(i) Non , mylord , on ne termine pas ainsi sa miscrc , •n y met le comble ; on rompt les dernier^ nioeads qui nous attacbolent an bonlieur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même , et cet état est moins affreux que de n« tenir plus à rien.

TROISIEME PARTIE. 30

un moment la donlear présente par Tassarance de la Toir finir , cornue on scarifie nne plaie pour la faii^ cicatriser ? et qnand la donlenr anroit nn charme qui nous feroit ajimer à çonffrir, s*en priver en s'ôtAnt la ▼ie , n'est-ce pas faire à l'instant même tdnt ce qu'on craint de l'avenir?

Pense -s -y bien, jeune komme; que sont dix.

Vingt , trente ans pour unétre-immortel ?La peineet le plaisir passent comme nne ombre ; la vie s'écoulff en nn instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qn*on a fait demeure, et c'est par lui qu*elle est quelque ebose.

' Ne dis donc plus que o'eât nn mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi ^eul que ce soitûn bicû, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'ert une raison de plus pour vitre eucore. Ne dis pas non plus qu'il tWt permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être p/is homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , et de tromper ta destination. Mais en ajout;4nt que ta mort ne fait de mal à personne, songestu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

Ta mort ne fait de mal à pers^nr^! J'en^nda; mourir à nos dépens né t'impof te g^erë , tu comptes pour rien nos regréls. Je ne te parle plus des droits ih l'amitié qne tu mé})rises : n'en est-il point de plue chers encore (i) qui t'obligent à te conserver? S'il

i (i) DfS droits plus cUcrs que ceux de Pamitié ! u n .s;igr qui le dit ! Mai» ce prétenùa sage éloit àm lui-uîcon*. ' •-

et c est amoureux

est une personne an moucie qni t'ait assez aimé pow ne vouloir pas te snrviyre , et à qni ton bonhear manque ponr être henrense, pense s. ta n,« Ini rien 4evoir? Tes fnnea^s projets exécntéfc ne trouble^ ront-ils point ia paix d'nne ame rendue avec tant de peine à sa première innocence? Ne crains -t\i

^|»otnt de rouvrir dans ce cœur trop lendre des blésaur^ mal refermées ? Ne crains-tn point que ta perta n'en entraine nue antre encore plaa cruelle , en ôtant au monde et à la vertu lenr plus digne ornement? at si «lie te survit , ne çrainsttn point dVxciter dana

.. aon a«in le remords , plus pesant à supporter que la Tie? Ingrat am|, amant sans délicatesse, seras- tu toujoars Qccppé de toi-tnéme? Ne songeras - tu ja-

' mais qu'à tca peines ? N'es-tn poiht sensible au bonheur di^ ce^qni te fut cber? et ne sauraifr4u vivre

• pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du n^gistrat et dû père de famille , et parcequ-Uls ne te sont pas iiuposés^ tu ta crois affranchi de tout; et la société à qui tu dois ta

. ^(mservation^ tes talents, tes lumières | la patrie à qui tu appartiens ; les malbenrenx qui put besoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dt-nombreraent que tu fais ! parmi les devoirs qvit tu comptes , tu n'oublies qn<^ ce^ 4*bomme et de citoyen. On c&t ce vertuf nx patriote qui refuse de vendre son aang |i un pr^ce étranger parcequ'il ne doit le veraer que pour son p^ys, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse déien^e des lois ? Le» lois, les lois, jeune bommel le sage les méprisc-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles 9 lie voulut pas sortir dé prison : tu ne balances point à les vio*

TROISIEME PARTIE. 30

1er pour sortir iD^uftlement de la yie, «t ta deinandflii Qoel mal fids-je?

Ta Teox t'aatorîser par des exemples ; tn iii*oèe« nommer des Romains ! Toi des Romains t il t*appartient bien d*oSer prononcer ceé nOnîs itldstresi Diftimoi , Brnttis moarat-ii en amant désespéré? et Catoti déchira^t-ii ses entrailles ponr sàlnalfiresse? Hom«kie petit et'-foible , qa'y a-t-il entre Oaton et toi ? iWonitre-moi la mesure comranne de celte ame .snbliteé et delà tienne. Téméraire, ab! tRiar^-tôi. Je erains die profaner son nom par son apcflo^h^. A ce nom saint et aa-

gnste , tont «mi de la yéTtndôil mettra le front dnns la poussière, et honorer en silence la mémoire da plus grand des hommes.

Qae tcé eîeemples sont mal choisis ! et qne tu jtiges bassement des Romains, si tu penses r|li*ils se crus- -sent en droit de 8*6tcr la vie aus^^ qu'elle leur étoit à charge ! Regarde lès beaux temps de la république , et cherche si tu y Tenaïf' uft seul citoyen vertueux s^ délivrer ainsi dupoîds dé ses* de voira ^ même apfès les plus craelle» infortutjes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments cfdi rattendoienf ? Que n'eut point donné Posthnmius ponr que cette rcssotirce iui fût per^ mise aux Fourches Caudines ? Qutel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Var- *on jfiouV'aYôir pu survivre à sa débite! Par quelle raison tant de généraux se laisserent-ils'-tolontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignomitiie étoit si cruelle , et à qui il eii coùtoit si peu de mourir? C'est qu'ils dévoient à la p^tfife-léar sang, leur Tic et leurs derniers soupirs, et quela honte ni les

^reyers ne les ponvoieikt dctoamer de ce deToir sacré. Mais quand les lois furent «néa*ti6s, et que X*état fut en proie à dw tyrans , les oitoyéns repri-

jrent lent lil>«rW naturelle qI leurs droits sur eux- Viémes. Quand Home, ne fut plus, il fut permis k 4^» Romains de cesser d'être : ils soient rempli

Jenrs fo ctions.sur la terre; ils n'avotertt plus de patrie; ils étoient en droit de disposer d'enx^ et de

.ae randre à enx<^mé)ues la liierté quHs'nè^)ouvoient • plus rendre à leurpays. Après avoir eibployé leur fie à servir Rome expirante et à combattre ponr les lois^ ils moi:|ni|ren.t Tertneux et grande comme ils frvoient vécu ; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom ro-

main ^aRn qu'on ne vit dans aucun d'eux le spectadé iudigne de vrris citoyens servant

.un usurpateur^

Mais toi , qui fs^tii P qu'as-tn fait? Crois^lu t'exicuser sur ton obscurité ? Ta foiblesse t*exempte-r-elle de tes devoirs? et pour n.'avoir ni nom ni rang dana ta patrie ^ en esrttt moins soumis à se» lois? Il te sied bien d'oser^arler de mourir, tandis que tu dois Tufage ^c fa vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu }a médites est bontense et furtive ; c'est un vol fait au genre bumain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait polir toi. Maïs je ne tiena àrien*.. je suis inutile an monde.,; Pbilosopbe d*an jonr I ignores-tu que tu ne sauroi^ fafre n|i pas sur la terre s»ns y trouver quelque devoir k remplir, et que tour bomme est utile à rbumanité par cela seul qu'il existe?

Ecoute -moi, jeune insensé : tu m'es cber, j'ai pi-

:Ui 4* it» frrevra» S'il te reate au fond du cceur la

TROISIEME PARTIE. Î

moindre sentiment de vertn, viens^ que je t'appr^rtne à aimer la vie. Chaque fols que tu seras tenté - d'en sortir , dis ea toi-même : « Que je fasse encore « une bonne action avant que de mourir ». Puis ya chercher quelque indigent à secourir, quelque Infor une à consoler, quelque opprimé à défendre. Bap «roche de moi les malheureux que mon ahord intimide : ne crains d'ahuser ni de ma hourse ni de mon crédit; prends, épuise mes biens, fais -moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui , elle te retiendra encore demain, après^den»in , toute ta vie. Si elle ne te retient pas , meurs : tu n'es qu'un méchant.

XXIII. DE MTLORD inoVARD X L.*À1IANT DK JULIB

J F. ne pourrai , mon cher, tous embrasser aujourd'hui comme je l'avois espéré, et l'on me retient encore pour deux jours à Kinsington. Le train de la cour eét qu'on y travaille bèaticoup sans rien faire, et que toutes les affaires s'y succèdent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deifx heures : mais comme la plus importante affaire des ministres est d'avoir toujours l'air affairé , ils perdent plus de temps à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon irapatience, un peu trop visible, n'abrège pas ces -délais. Vous savez que la cour ne me convient guère ; /olle m'est encore plus insupportable depuis que nous vivons ensemble, et j'aime cent fois mieux partager

3d3 LA NOUVELLE HjâtOISE,

votre mélancolie que l'cnnni (les valets qui peuplent

fce pays.

Cependant, en causant avec ces empressés fai* néants , il m'esfvenu une idée qui vous regarde , et sur laquelle je n'alten'ds que votre aveu pour disposer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous souffrez à la /ois du mal et de la résistance. Si vous vonlî^ vivre et guérir, c'est moins parceque l'honneur et la maison l'exigeUt , que pour complaire à vos atnis. Mon cher , ce n'^est pas a^sez : il faut reprendre le goût de la vie pour eu bien remplir lés devoii/s ; et avec tant d'indifférence pour toute chose, on ne réussit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un et l'autre ; la raison seule ne vous rendra pas la raison. ïl faut qu'une multitude d'objets nonveaux et frappants vou^ arrachent une partie de l'attention que votie cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vons rendre à vous-même que vous sortiez d'au-dedans de vous, et ce, n'est que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il se présente pour cette épreuve une occasion qui n'est pas à dédaigner ; il est question d'une entreprise grande , belle , et telle que bien des âgçs n'en voient pas de semblabl^. Il dépend de vous d'en être témoin et ^'y concourir. Y(>tis verrez le plus grand spectacle qui puisse JTrapper les yeux défi hommes ; votre goût pour l'observation trouvera de quoi se contenter. "Vos fonctions seront honorables ; elles n'exigeront , avec les talents que vous possédez, que du courage et de la îanlé. Vous y trouverez plu» de péril que de gène; elles ne vous en conviendront que mieux. Enfin votre engagement ne sera pas tort

^^ TROISIEME PARTIE. Soy

long» Je ne puis vons eu dire aajonVd'hni davantage, parcec^ue ce projet sar le point d'éclore est pourtant encore nn secret dont je ne suis pas le maître. J'ajouterai seulement que si tous négliges cette heureuse et rare occasion, vous ne la rétrou* Terec probablement jamais , et la regretterez peutw^ être toute votre vie.

J'ai dontié ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous cberçher ou que vont soyez, et de ne point revenir sans votre réponse ; car elle presse, et je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

XXIY. ftÉpoirsi.

Jb JLiTE^ , mylord ; ordonnez de moi ; vous ne serez d<^savoué sur rien. En attendant que je mérite de TOUS servir, au moins que je vous obéisse^

XXV. ns MTLOBD EDOUARD 1 l'aMÀHT DE JULIEk

Jl DISQUE vous approuvez l'idée qui m'est venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'étr*» conclu, et à vous ex-

pliquer de quoi il s'agit, selon la permission que j'en ai reçue en répondant de vons.

Vous savez qu'on vient d'armer à Plimontb une escadre de cinq vaisseaux de guerre, et qu'elle est

prête à mettre A la voile. Cefni qui doit la commander est M. George Anson *, hal)ilë et vaîflànt officier, mon ancien ami. ^lle est destinée ponr la mer du Snd , oùell i doit se rendre par le détroit de le Maire, et en revenir par les Indes orientales. Ai^isi vous voyez qu'il n'est pas question de moins qne du tour du monde; expédition qu'on estime devoir durer environ trois aits. J'aurois pu vous faire inscrire «omme volonîaire; mais, ^ pour vous donner plus 4e considération dans l'équipage, j'y ai fait ajouter nn titre, et vous êtes concbé sar l'état en qualité d'ingénieur des troupes de débarquement ; ce qui votLs convient d'autant mieux que le génie étiiiif •votre première destinatibn, je sais que vous l'avex appris dès votre enfanèe!»

Je compte retourner demain à Londres (i), et vous présenter à M. Ansou dans deux jours. En attendant , songez à votr^quipaj[»3 , et à vous pourvoir d'instraUients et de livre» ; car rembarquement est prêt, et l'on n'attend plus que Tordre du départ. Mon cher ami, j'espère que Dieu vous ramènera tain de corps et de.ccénr dp ce long voya^je, et qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

(i) Jo iiVnteHds pas trop Iiien ceci. KinsVngton n'élanf qu'à un qitart àe. lieue die Londres , les seijîneurs qui vont a la, coar n'y couclii^nt pas ; cependant roîlà my'.ord Edouard force d'y paiiser j<j ne s;û« combien de jours.

XXVI. DE T.'aIIJLNT BB JULIE A MAJDJLME d'oRBE

. J £ pars , cliere et charmante cousine , poar faire le tour du globe; je vais chercher dans un antre hémisphère la paix dont je n*ai pu jonir dan» celui-ci. Insensé que je suis ! je vais errer dans l'univers sans", trouver un lieu pour y reposer mon cœur; je vais chercher un asile an monde où je puisse être loin de vous ! Mais il faut respecter les volontés d'un ami 9 d'un bienfaiteur, d^Un père. Sans espérer de {guérir , il faut au moins le vouloir , puisque Jnli^ «t la vertu Tordonuent. Dans trois heures je Val* être à la merci dos liots ; dans trois jours je ne verrai plus TËurope ; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où régnent d'éternels orages ; dans trois ans peut-être... Qu'il seroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril est au fond de mon cœur : car, quoi qu'il en soit de mon sort, je Tai résolu, je le jure, vous me verrez digne de paroitre . à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Mylord Edouard qui retourne à Rome vous remettra celte lettre en passant, et vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoissez son a me , et vous devinerez aisément ce qu'il ne vous dira paj». VoQs connûtes la mienne, ju^cz aussi de ce nue je ne vous dis pas moi-même. Ah mylord ! vos yeux les reverront I

Votre amie fl donc ainsi que vous le bonheur d'é- 5re mère! Elle devoit donc Tétre?... Ciel inexo-

rable ! . . . O ma mère ! pourquoi tous donna - 1 - il utà fils dans sa col«r^ ? ^

Il faut finir , je le sens. Adieu ^ charmantes cousines. Adieu, béantes incômparablesi Adieu, pUreft et célestes âmes. Adien, tendres et inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune dtf TOUS est le seul objet digne du cœur de Tantre. Faites mutuellement TOtrê'bon-

beur. Daignes tous rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exisroit que pour partager entre tous tous les sentimeixts de .sort nme , et qui ceSsa de vivre au moinent qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... J'entends le slgaal et les cris des matelots ; je vois fraîcbir le vent et déployer les voiles : il faut monter à Bord , il faut partir. Mer va.te, mer immense, qui dois peu -é're m'engloutir dans ton sein, puisse - je retrouter sttf

tes flots le calme qui fuit mon ooeUr agit&I

DES LETTRES ET MATIERES

<!oirTEirnEs DANS LE SECOND VOLUME,

JLiETTRK ÏRKMIIRK, à Jolie, P^^ ^

Reproches que lui fait son aihant en proie aux peines de l'absence.

Lettre II, de mylord Edouard à Claire ,' g

n l'informe du trouble de Tamaut dn JuUe, et promet

de ne point le quitter qu'il ne le voie dans un état snr

lequel il puisse coniy»ter.

Fragmeitts j oints à la lettre précédente , 1 5

L^ amant de Julie se plaint que l'amour et l'amitié le se»

parent de tput ce qu'iJ aime. 11 soupçonne qu'on lui

a conseillé de Téloi^nt r.

Lettre III , de mylord Edodard à Julie , i^

Il lui propose de passer en An^letet're arec son amant

pour répouser , et leur offre une terre qu*il a dans !•

duché d'Yorck.

Lettre IV, de Jolie à Claire, aa

Perplexités de Julie , incertaine si elle acceptera ou non

la proposition de mylord Edouard. Elle demande

conseil à son amie.

Lettre V. Réponse , ±S

claire témoigne à Julie le plus inriolable attachement «

VOUT. HÉLOÏSfi» 9 ^7

ài4 TABtE.

et Tassnre qu'elle la suivra par-tout , san» lui conseil- ' ' 1er néanmoins d'abandonner le inaison paternelle. Billet de Julie à Claire , 3 a

Julie remercie sa cousine du conseil'qu^elle a cru «ntre-

Toir dans la lettre précédente.

Lettre VI , de Julie à mylord Edouard , . ibid,

^efus de la proposition qu'il lui a faite.

Lettre VII , de Julie , 36

XUe relevé le couraf^e abattu de sOn amant , et lui peint ▼ivement l'injustice de ses reproches. Sa crante d« contracter des ceeuds abhorrés et peut-être inévitables.

Iettre VIII , de Claire , 4a

Elle reproche à Tamant de Jn^îe son ton grondeur ei &< s

mécontentements^ et lui avoue qu'elle a enga{;é ta

cousine àTéloiguer et à refuser les offres de mylord

Edouard.

Lettre IX , de rayîord Edouard l\ Julie , 4 4

L'amant de Julie plus raisonnable. Départ de mylord

Edouard pour Rome. Il doit à son retour ï^prendre

son ami à Paris , l'emmener en Angleterre , et dans

quelles vues. ,

Lettre X, à Claire, • 46

Soupçons de l'amant de Julie contre mylord Edouard. Suites. Eclaircissement. Sonrepentir. Son inquiétude causée par quelques mots d'une lettre de Julie.

Lettre XI, de Julie, 5^

Elle exhorte son amant à faire usage de ses talents dans la carrière qu'il va courir, à n'abandonner jamais la vertu , et à n'oublier jamais son az&ante ; elle ajoute qu'elle pe l'épousera point saus le eonsentemt^nt du biirod ^'Etaiige , mais qu'elle ne sera point à un autre sans le sien.

Lettre XII, à Julie, Ci

Son amant lui annonce son départ,

TABLE. 3i5

LiTTRi XIII , à Julie , page 6 a

Arrivée de son amant à Paris. Il la! jure «ne constance

étemelie, et l'informe de la géuérooit» de mylord

Edouard à son égard.

I^btirkXIV, à Julie, 67

Entrée de son amaut dans le monde. Fausse* amitiés.

Idée du ton des conversations à la mode. Contrasta

entre les discours et les a«^ious.

Lettre XV, de Julie, 74

Critique de la lettre précédente. Prochain mariage d«

Claire. ^

Li'H'RK XVI , à Julie , 80

Son aiAant répond à la critiqne'de sa dernière lettre. Où . et comment il faut étudier un peuple. Le sentiment

de #es peines. Consolation dans Tabsenoe.

I^ETTRE X V II , à Julie , 8 8

Son amant, tout-à-fait dans le torrent du monde. Dif'fir cpltés de rétude du monde. Soupers priés. Visites. SpectacW.

Lettre XVIII , de Julie , 104.

Elle informe son amant du mariage de Claire ; prend avec lui d«»s mesures pour continuer leur correspondance par uue autre voie que celle de sa cousine ; fait réloge des Français ; se plaint de ce qu*il ne lui dit rien des Parisiennes ; invite son ami à faire usage de ses talents à Paris; lui annonce Tarrivéç de deux epouscurs , et la meilleure âanté de madame d'Etange. Lettre XIX , à Julie , 1 1 3

Motif de la franchise de son amant vis-à-vis des Parisiens. Par quelle raison il préfère l'Angleterre à la France pour y faire valoir ses talents.

Lettre XX , de Julie , 1 1 6

Elle envoie son portrait à son amant , et lui annonoe le départ drs deux épouseurs.

Lettre XXI, à Julie, * 11g

Son amant lui fait le portrait d'-s ParisîenTies.

3i6 TABLE,

Lettre XXII, à Julie, |>a^e 13^

Transports de ramant de Julie à U me du portrait de sa maîtresse.

Lbttre XXni, de Tamant de Julie k madamo d'Orbe, * 140

Pescription critique de Topera de Parii.

Lettre XXIV5 iV Jolie , i53

Elle informe son ainant de la manière dont elle s'y' est prise pour avoir le portrait qu'elle lui à enrojé.

Lettre XXV, à Julie , %55

Critique de son portrait. Son amant le fait réformer. Lettre XXVI , à Julie , i6o

Son amant conduit , sans le saroir , chez des femmes dn < monde.. Suite. Aveu de »on crime. Ses regrets.

Lettre XXVII, de Julie, ' i65

Elle reproche à son amant êeê sociétés et sa mauraise honte comm» les premières causes de sa faute ; lui conseille de remplir sa fonction d'obserrateur parmi le bourgeois et même le bas peuple ; se plaint de la différence entre les relations frivoles qn^il lui envoie, et celles beaucoup meilleures qu^il adresse à M. d'Orbe.

X<aTTRE XXVIII , de Julie , ^ 17^

Les lettres de son amant surprises par sa mère.

TROISIEME PARTIE

Lettre première , de madame d'Orbe , 17g

Elle annonce à Tamant de Julie la maladie de madame

d'Etange et Taccablement de sa fille, et Tengagc à

renoncer à Julie. ' ^

Lettre II, de Tamaut de Julie k madame d'Etauge,

Promesse de rompre^tput commerce arec Julie.

TABIvE. 3i7

Lettre ÏII, Je Taniant de Jolie à madame d'Orbe,

en 1 ui envoyant la h ttre précédenle , pave 187 Il !ui rcprocbf rengagement qu'elle lui a fait prendre de

renoncer à Jalie.

Lettre lY, de madam* d'Orbe 9 l'amant de Jnlie, 188,

Elle lui apprend rrfiet de sa lettre sur le cœur de ma-' * dame d^Étangc.

Let'fre V, de Julie à son amant, 191

Mort de madame d'Etange. Désespoir de Julie. ,Son

trouble en disant adieu pour jamais à son amant.

Lettre YI, de Tamant de Jniie a madame d'Orbe,

Il lui témoigne' combien il ressent virement les peines dp Julie , et la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritablencause de la mort de madame d'Etange ■

Lettre YII. Réponse, 197

Madame d'Orbe félicite l'amant de Julie du sacrifice

qu'il a fa\t , cliercbe à.le consoler de la perte de son

amante , et dissipe ses inquiétudes sur la cause de la

mort de madame d'Etant e.

Lettre TUI , de mylord Edoaard à l'amant de Julie , ao5

Il lui reproche de l'oublier, le soupçonne^ de vouloir cesser d<: vivre et l'accuse d'ingratitude.

Lettre IX. Réponse , iùid.

L'amant de Julie rassui^ mylord Edouard sur ses craintes.

BiLTiET de Jnlie , 206

Elle demaï&de à son amant de lui rendre sa liberté. Lettre X , da baron d'Eîange , dans laquelle étoit le précédejit billet, ifiid.

Reproches et menaces à l'amant de sa fille.

3i8 TABLE,

Lettre XI.. Réponse , page ao^

L*amant d« Julie brave les menaces du baron d'Etange ^ et lui riproche sa barbarie.

BiLLKT inclas^dans la précédente lettre , 309

L*amai]t de Julie lui rend le droit de disposer de sa main. Lettrk XII , de Julie, ibid*

Son désespoir de se voir sur le point d*étre séparée à jamais de son amant. Sa maladie.

Lettre XTII , de Julie à madame d'Or][>c, aïo

Elle lui reproche les soins qu'elle a pris pour la rappe>

1er à la vie. Prétendu rêve qui Ipi fait craindre que

son amant ne soit plus.

Lettre XIV. Réponse , a 14

Explication ^u prétendu rêve de Julie. Arrivée subite de

son amant. Il s'inocule volontairement en lui baisant

la maui. Son départ. H toiàbe maljide eu chemin. Sa

giJtérison. Son retour à Paris avec mylord Edouard.

Lettre XV, de Julie , 219'

Nouveaux témoignages de tendresse pour son amant.

Elle est cependant résolue à obéir à son père. Lettre XVI. Réponse, ^ tai

Transports d'amour et de fureur de Tamai^ de Julie, Maximes honteuse» aussitôt rétractées qu'avancées. Il suivra mylord Edouard en Angleterre , et projette de se dérober tous les ans , et de se rendre secrètement près de son amante.

Lettre XVÏI , <Ie madame d'Ovbe a l'amant de Julie, 226

Elle lui apprend le mariage de Julie,

Lettre XVIII, de Julie à son ami , 227

Récapitulation de leurs amours. ^Vues de Jidie dans ses reiidez-vons. Sa grossesse. Ses espérances évanouies, Comment-sa niere fut informée du tout. Elle proteste à sbji père qu'elle n'épousera jamais M. de Wolmar. Quels moyens sou père emploie pour vaincre sa fer-

dby^^ooQie

xneté. Elle «e laisse mener à l*<5glî$c. ChangemeHt total de son cœur< Réfutation solide àei sophisme^ qui tendent à disculper l'adultère. Elle enjçajfe celui qui fut son amant à sVn tenir, comme elle fait, aux sentiment^ d'une amitié fidèle, et lui demande son consentement pour avouer à son époux sa conduite passée.

Lettre XIX. Réponse, ii65

Sentiments d'admiration et de fureur chez Vam'i de Jiilie. Il s'informe d'elle si elle est heureuse, et la dissuade de faire l'aveu qu'elle médite.

Lettre XX , de Julie , 271

Son bonbeur avec M. de Woîmar, dont elle dépeint à son ami le cnractere. Ce qui suffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle considération elle ne fera pas l'aveu qu'elle méditoif* Elle rompt tout commerce avec «on ami , lui permet de lui donner de se» nouvelles par madame d'Orbe dans les occasions in* tercssantes, et lui dit adieu pour toujours.

Lettre XXI , de l'amant de Julie à m ylord Edouard^

Ennuyé de la vie , il cherche à justifier le suicide.

Lettre XXII. Réponse, 297

Myiord Edouard réfute avec force les raisons alléguées par l'amaut de Julie pour autoriser le suicide.

Lettre XXIII , de mylord Edouard à l'amant de Jii-* lie, 30^

Il propose à son ami de chercher le repos de l'ame dans l'agitation d'une vie active. U lui parle d'une occat^ion qui se présente pour cela ^ et , sans s'expliquer davan*

' tage, lui demande sa réponse .>

Lettre XXIV. Réponse, ^09

Résicçnation de l'amant de Julie aux volontés de mylord Edouard.

Lettre XXV, de œylorcj Edoimd à Vamant de lalie , page 309

Ha tour disposé pour IVmbarquement do son ami en qna:ité d'jnjîénicur sur un vaisseau d'una escadre anglaise qui doit f ai^o le toar du monde.

Lettre XXVI , de l'amant èe Jnlie à madame d'Orbe,

* • 3ii . -

"J^endres adieux à madame d'Orbe et à madame d< WoU ^ I

■ xnar. « • tl

WIV DE Xjk. TABLE.

dby^OOgf^

^JF^W'^

CFnSSI'Vsi

"itft.

^IQ^" ->,, •

^^^isiswt

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/julieoulanouvel03rousgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.